Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EM. III
FONDO DORIA
NAPOLI
83/1

Digitized by Google

FABLES
DE
LA FONTAINE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

La Fontaine, composant ses Fables.

F. Huot, inv. & del.

Digitized by Google

Fables
DE LA FONTAINE
AVEC

Un nouveau Commentaire

PAR COSTE,

Ornées de 216 Figures en taille-Douce,

DÉDIÉES A LA JEUNESSE.

TROISIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez Le Prieur, Libraire, rue des Noyers, No. 45.

1807.

Digitized by Google

961154

FONDO DORIA II. 80 (1

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Esope a débité sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornemens de la poésie, puisque le plus sage des anciens a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, Monseigneur, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes ; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse :

mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, Monseigneur, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables ; car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre : la lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître, sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui sur lequel sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite ; mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, Monseigneur, les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance ; c'est l'exemple que tous les jours il

Digitized by Google

vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins ; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénètre, dès sa première démarche, jusque dans le cœur d'une province où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des élémens ; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste ; avouez le vrai, Monseigneur, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, Monseigneur, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit de courage et de grandeur d'ame, que vous

faites paraître à tous les momens. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrais m'étendre sur ce sujet; mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites, que celle-ci : c'est, Monseigneur, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très-humble, très-obéissant
et très-fidèle serviteur,

De La Fontaine.

Digitized by Google

PRÉF

DE LA FON

L'INDULGENCE que l'on a
unes de mes fables, me d
la même grace pour ce rec
qu'un des maîtres (1) de no
désapprouvé le dessein de l
il a cru que leur principal
n'en avoir aucun ; que d'ail
de la poésie, jointe à la
langue, m'embarrasserait e
droits, et bannirait de la p
cits la brièveté, qu'on peut
l'ame du conte, puisque sa
cessairement qu'il languisse.
saurait partir que d'un ho
goût ; je demanderais seul
relâchât quelque peu, et q
graces lacédémoniennes ne
ment ennemies des muses

(1) Patru, célèbre avocat au pa
membre de l'académie française.

l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Esope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornemens de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait; car comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassaient point de lui envoyer la même inspiration. Elle

Digitized by Google

lui était encore venue une de ce
qu'en songeant aux choses que
exiger de lui, il s'était avisé que
la poésie ont tant de rapport,
était-ce de la dernière qu'il s'agi
point de bonne poésie sans harm
n'y en a point non plus sans fiction
ne savait que dire la vérité. Enfin il
un tempérament : c'était de choisi
qui continssent quelque chose d
telles que sont celles d'Esope. Il em
à les mettre en vers les derniers n
sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait
comme sœurs la poésie et nos fable
a témoigné qu'il était de ce sentimen
l'excellence de son ouvrage, nous po
ger de celui du prince des philosoph
Phèdre, Aviénus a traité le même su
fin les modernes les ont suivis : nous
des exemples, non-seulement chez le
gers, mais chez nous. Il est vrai que,
nos gens y ont travaillé, la langue
différente de ce qu'elle est, qu'on ne l
considérer que comme étrangers. C
m'a point détourné de mon entrepr

Digitized by Google

contraire, je me suis flatté de l'espérance que si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles ; mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies ; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois pas trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable ; ce sont qualités au-dessus de ma

Digitized by Google

portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompenser l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage; et s'y l'on veut y prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes = moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations — Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison = c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Digitized by Google

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout-à-fait sans fondement; puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles: et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet, qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fournirait un sujet d'ex-

Digitized by Google

cuse : il n'y en a point, quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon ayant banni Homère de sa république, y a donné à Esope une place très-honorable. Il souhaite que les enfans sucent ces fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit, s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de pré-

voyance ; et par conséquent, il faut considérer en toute chose la fin : je demande lequel de ces deux exemples fera plus d'impression sur cet enfant ? Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence ; car, dans le fond, elles portent un sens très-solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnemens et conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés ; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais

Digitized by Google

dans les créatures irraisonnables.
méthée voulut former l'homm
qualité dominante de chaque h
pièces si différentes, il composa
il fit cet ouvrage qu'on appel
monde. Ainsi ces fables sont u
chacun de nous se trouve dépeint
nous représentent confirme le
d'âge avancé dans les connaissan
sage leur a données, et apprend
ce qu'il faut qu'ils sachent.
derniers sont nouveaux venus da
ils n'en connaissent pas enco
tans; ils ne se connaissent pas
on ne les doit laisser dans ce
que le moins qu'on peut. Il
prendre ce que c'est qu'un lion
ainsi du reste, et pourquoi
quelquefois un homme à ce ren
lion. C'est à quoi les fables t
premières notions de ces chose
d'elles.

J'ai déja passé la longueur
préfaces; cependant je n'ai pas
raison de la conduite de mon ou
L'apologue est composé de

Digitized by Google

dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'ame. Le corps est la fable; l'ame, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Esope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes ne l'a gardée, tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grace, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît: c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Esope, la fable était contée simplement; la moralité séparée, et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujéti à cet ordre: il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins impor-

tant : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit qu'il ne saurait rien faire de bon :

Et, quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Esope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux : mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui passe entre Xantus et Esope : on y trouve trop de niaiseries. Eh ! qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce

me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Esope, est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son *Banquet des sept Sages*; c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout; quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque aurait voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable par-tout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne? car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : *Vie d'Esope*. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas, et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

NOTICE SUR LA VIE DE LA FONTAINE,

AVEC QUELQUES OBSERVATIONS SUR SES FABLES.

JEAN DE LA FONTAINE naquit à Château-Thierry, le 8 Juillet 1621 (1). Les premières années de sa vie n'eurent rien de remarquable ; rien qui parût annoncer ce qu'il devait être un jour. Elevé par des maîtres qui n'avaient pas comme Socrate, l'art de faire *enfanter les esprits*, et d'en deviner, par une finesse de tact et d'instinct très-difficile à acquérir, le caractère propre et particulier, il resta vingt-deux ans dans une espèce d'inertie, qui, s'il eût moins heureusement né, aurait éteint le feu de son imagination, et peut-être entièrement brisé

(1) Son père, qui s'appelait aussi Jean de La Fontaine, était un ancien bourgeois de Château-Thierry, où il avait été maître des eaux et forêts ; et sa mère (Françoise Pidou) était fille du bailli de Coulommiers. (*Voyez* l'Hist. de l'Acad. française.)

Digitized by Google

les ressorts les plus utiles, les plus actifs et les plus puissans de l'ame, l'intérêt et les passions (1). Mais il est des hommes privilégiés que les préjugés, le pédantisme (2) et les vues étroites de ceux auxquels on confie ordinaire-

---

(1) La Fontaine était tellement convaincu de cette vérité, que c'est même la morale qu'il tire d'une de ses fables, où il introduit un philosophe Scyte, qui coupe et taille à toute heure les arbres de son verger,

Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt. Ce Scyte exprime bien
Un indiscret stoïcien:
Celui-ci retranche de l'ame
Desirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocens souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame:
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

Liv. XII, fab. 20.

(2) Le mépris de La Fontaine pour les pédans, perce dans plusieurs endroits de ses fables. Il leur fait même un reproche très-grave, et malheureusement très-fondé:

Certain enfant, qui sentait son collége,
Doublement sot et doublement fripon,
Par le jeune âge et par le privilége
Qu'ont les pédans de gâter la raison, etc.

Liv. IX, fab. 5. *Voy.* aussi liv. XII, fab. 15.

Digitized by Google

ment l'institution de la jeunesse, ne peuvent point abrutir : la société offre quelques exemples de ce fait, et La Fontaine en est un.

Montaigne dit que « nos ames sont desnouées » à vingt ans ce qu'elles doivent estre, et qu'elles » promettent tout ce qu'elles pourront. » Il ajoute que « jamais ame qui n'ait donné en cet » aage-là arrhe bien évidente de sa force, n'en » donna depuis la preuve. » Cette observation est souvent vraie ; mais elle est, comme toutes les règles générales, sujette à plusieurs exceptions, dont La Fontaine n'est pas, sans doute, une des moins remarquables. A l'âge de vingt-deux ans il était encore ignoré dans la république des lettres, et l'on était même bien éloigné de prévoir qu'il dût un jour en faire un des principaux ornemens, lorsqu'une harmonie (1)

(1) « Un officier, qui était à Château-Thierry en quartier d'hiver, lut devant lui, par occasion et avec » emphase, cette ode de Malherbe :

Que direz-vous, races futures? etc.

» Il écouta cette ode avec des transports mécaniques de » joie, d'admiration et d'étonnement, etc. » Hist. de l'Acad. franç. par l'abbé d'Olivet.

Observons ici qu'aucune des circonstances de cet événement si imprévu ne fut inutile, pas même l'emphase du lecteur, qui aurait dû détruire l'effet de cette ode sur une oreille plus exercée, et qui en rendit l'impression plus forte sur celle de La Fontaine.

Digitized by Google

dont le charme lui était inconnu, vint frapper son oreille étonnée, et lui apprendre qu'il était né poëte. Ces sortes de hasards ne sont que pour les hommes de génie; ils n'agissent point sur les esprits vulgaires : c'est l'étincelle qui embrase la poudre, et qui s'éteint sur la pierre ou dans l'eau.

Ses premiers essais, dans un art où il devait bientôt surpasser ses modèles, furent autant d'imitations fidèles des beautés, des défauts même de celui qu'il avait pris pour maître, et sur les traces duquel il fut près de s'égarer (1).

Il lut ensuite nos vieux poëtes français pour se familiariser avec leur langue et s'en approprier les tours les plus heureux. Marot le charma par la naïveté de son style (2); et ce mérite réel, joint à quelques bonnes épigrammes que

---

(1) C'est lui-même qui nous l'apprend dans son épître à M. Huet, en lui envoyant un Quintilien de Toscanella :

Je pris certain auteur autrefois pour mon maître;
Il pensa me gâter : à la fin, grace aux dieux,
Horace, par bonheur, me dessilla les yeux, etc.

(2) Boileau dit que, pour trouver l'air naïf en français, on a encore quelquefois recours au style de Marot et de Saint-Gelais : « Et c'est, ajoute-t-il, ce qui a si bien réussi » au célèbre M. de La Fontaine. » Réflexion VII sur Longin.

celles

celles de Rousseau n'ont pas fait naître ou préservé jusqu'à présent ses ouvrages de l'oubli auquel les changemens arrivés depuis dans les principes du goût dans la langue française et dans les mœurs semblaient devoir par les progrès des lumières, s'est plus souvent condamner. La Fontaine à l'imiter; et l'on voit par ses fables combien il doit à cet auteur, dont il ne dédaigne pas même de s'avouer le disciple (1).

Mais de tous ceux qui ont ranimé en France l'amour des lettres, et entretenu par leurs travaux cette espèce de feu sacré à la conservation duquel la gloire et la prospérité des empires sont nécessairement liées, Rabelais était celui qu'il préférait. Cet écrivain ingénieux, que Boileau appelait *la raison habillée en masque*, faisait ses délices : on dit même qu'*il l'admirait*

---

(1) Voyez parmi ses œuvres posthumes une lettre écrite à Saint-Evremont, où il lui dit :

J'ai profité dans Voiture :
Et Marot, par sa lecture,
M'a fort aidé, j'en convieus.
Je ne sais qui fut son maître;
Que ce soit qui ce peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

» J'oubliais maître François, dont je me dis encore
» disciple, aussi bien que celui de maître Vincent,
» celui de maître Clément. »

follement. Quoi qu'il en soit, il est aisé de voir qu'un homme du caractère de La Fontaine devait se plaire beaucoup à la lecture d'un ouvrage où l'on trouve des connaissances très-variées, une érudition vaste, un style original, des principes de politique et de morale très-sensés, quelquefois même très-sévères, une critique fine, vive et enjouée des ridicules et des vices du temps, une infinité de contes, d'anecdotes et de plaisanteries de très-bon goût et du meilleur ton, qu'on aime toujours à se rappeler, et qu'on n'entend jamais citer sans plaisir.

Ces auteurs, auxquels il faut joindre encore Bocace, l'Arioste, et l'*Astrée* de M. d'Urfé, l'occupaient alors tout entier : mais un de ses parens (1) assez instruit, lui donna le sage conseil de ne pas se borner aux écrivains de sa nation, et de lire, de méditer sans cesse Lucrèce, Virgile, Horace et Térence, qui, au jugement de Montaigne, *tiennent de bien loing le premier rang en la poésie*, et dont le nom sert encore d'éloge à ceux qui se distinguent dans

(1) Il se nommait Pintrel : on a de lui une traduction des épîtres de Sénèque, imprimée après sa mort par les soins de La Fontaine. (*Voyez* l'Histoire de l'Académie française.)

Digitized by Google

quelques-uns des genres où ils ont excellé. La Fontaine profita de cette utile leçon, et bientôt il sut par cœur les beaux endroits de leurs ouvrages.

Ce qu'on apprend de latin dans les écoles publiques, se réduit à peu près à l'intelligence mécanique et matérielle d'un nombre plus ou moins considérable de mots, à la connaissance de certains tours ou de certaines chutes de phrases particulières à tel ou tel auteur : mais le sentiment vif et exquis du rhythme et de l'énergie de cette langue ; de l'effet du son et de l'arrangement des mots ; de leur propriété ; de leurs nuances souvent si fines, si fugitives, qu'il ne faut pas moins de goût que d'attention pour voir que ce sont les expressions d'autant d'idées différentes ; de cette harmonie imitative si variée dans le grec, et qui, de même que les accens, la prosodie et l'espèce de résonnance de la plupart des mots de ces langues, leur donne tant d'avantages sur celles des modernes ; de cet art qu'ont eu les anciens de dire simplement des choses grandes, d'être sublimes sans enflure, naturels sans être bas, toujours vrais sans être minutieux, et d'exciter dans l'ame les idées et les sensations les plus extrêmes et les plus contrastantes : tous ces résultats si importans de l'étude des langues grecque et latine sont perdus pour les disciples

et souvent même pour les maîtres. L'éducation de La Fontaine avait été fort négligée (1) à cet égard : mais cette délicatesse et cette sensibilité d'organes dont la nature l'avait doué, réparèrent une partie des vices de son institution, et le travail fit le reste.

C'est alors que son enthousiasme pour Malherbe s'affaiblit ; il trouva, pour me servir de ses termes, *qu'il péchait par être trop beau, ou plutôt trop embelli.*

Il voulut ensuite lire Homère, dont Horace et Quintilien lui avaient donné, par des côtés et sous des rapports très-divers, une si haute idée (2), et il reconnut dans ses poëmes la source et le

---

(1) Il étudia sous des maîtres de campagne, qui ne lui enseignèrent que du latin. (*Voy.* l'Hist. de l'Acad. franc.)

(2) Horace pour la morale, Quintilien pour le style. Le passage de ce dernier est très-remarquable. « Dans les » grandes choses, dit-il, rien de plus sublime que l'expres- » sion d'Homère ; dans les petites, rien de plus propre : » étendu, serré, grave et doux, également admirable par » son abondance et par sa brièveté. »

Hunc nemo in magnis sublimitate, in parvis proprietate, superaverit : idem lætus ac pressus, jucundus et gravis, tum copiâ tum brevitate mirabilis. (*Instit. orat. lib. X, c. 1, p. 891, edit. Burman.*)

A l'égard d'Horace, voyez l'épître seconde du premier livre, qui commence par ces mots :

Trojani belli scriptorem, etc.

Digitized by Google

modèle de la plupart des beautés qu'il avait admirées dans l'Enéide.

Enfin Plutarque, et Platon qu'il appelle quelque part (1) *le plus grand des amuseurs*, contribuèrent encore à former son jugement et à régler ses opinions (2). Cette raison saine et pure qui brille dans la plupart de ses fables, cet amour de l'ordre et du *beau* en général, qui, selon l'expression d'un ancien, n'est que *l'éclat du bon* (3), il les puisa, ou plutôt il les perfectionna dans leurs mâles écrits. C'est le précepte d'Horace mis en action; on sait qu'il recommande expressément aux poëtes la lecture des philosophes (4), comme d'excellens guides en morale et les seuls dont les leçons, jointes à

---

(1) Voyez son épître à M. du Harlay, procureur-général du parlement.

(2) « Ce qu'on ne s'imaginerait pas, dit l'historien de » l'académie, il faisait ses délices de Platon et de Plutar- » que. J'ai tenu les exemplaires qu'il en avait; ils sont » notés de sa main à chaque page; et j'ai pris garde que » la plupart de ces notes étaient des maximes de morale » ou de politique, qu'il a semées dans ses fables. »

(3) *Decor, splendor boni.* On écrira long-temps sur le beau, avant d'en donner une définition plus exacte, plus précise, et peut-être même plus profonde.

(4) Art. poët. vers 309 et seq.

celles de l'expérience que rien ne peut suppléer, puissent les avancer vers la connaissance de l'homme et de ses rapports, et élever leur esprit à des vérités générales non moins utiles, et sans lesquelles leurs vers vides d'idées ne sont que des bagatelles harmonieuses (1).

Tels furent les maîtres de La Fontaine dans l'art d'écrire et de penser. J'ai cru devoir insister particulièrement sur cette époque importante de sa vie, parce qu'elle influa beaucoup dans la suite sur le mérite et le caractère de ses ouvrages.

Quoique les pièces fugitives par lesquelles il se fit connaître offrent des détails agréables et des vers heureux, elles ne peuvent servir qu'à mesurer la distance qui les sépare de ses fables, auxquelles il doit presque toute sa réputation, ou du moins la partie la plus brillante et la mieux assurée de cette réputation (2). C'est là

(1) Versus inopes rerum, nugæque canoræ.

HORAT. Art. poet. vers. 322.

(2) Ce jugement semble être confirmé par celui de La Fontaine, qui regardait ses fables comme le meilleur de ses ouvrages; il disait pourtant qu'il y avait quelquefois plus d'esprit dans ses contes.

Ce fait curieux et peu connu est attesté par Maucroix, son ami le plus ancien, le plus chéri, et celui qui paraît avoir eu toute sa confiance. (*Voyez* sa lettre au père ***, jésuite, datée du 30 mars 1704.)

Digitized by Google

que, donnant un libre essor à son génie, on le vit tout-à-coup, s'éveillant comme d'un profond sommeil, ouvrir aux yeux de son siècle une source féconde de plaisirs et d'instruction, se frayer de nouvelles routes dans une carrière où les anciens l'avaient devancé, annoncer un talent plus rare encore, celui d'être naturel et original (1) même en imitant, et porter son art à un degré de perfection que personne encore n'a pu atteindre.

La Fontaine se plaçait fort au-dessous d'Esope et de Phèdre; mais cet aveu public de leur supériorité était-il bien sincère? c'est ce qu'il est difficile de se persuader. Il me semble qu'il

---

(1) Voici à ce sujet ce que La Fontaine dit lui-même dans une épître au savant Huet:

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent, en vrais moutons, le pasteur de Mantoue.
J'en use d'autre sorte; et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage:
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

y a dans l'homme de génie, quelle que soit la chose à laquelle la nature le destine exclusivement, une *conscience*, un sentiment plus ou moins développé de sa propre force, qui correspond en lui à toute l'activité de l'instinct par lequel l'animal est averti de la sienne (1). La modestie, qui n'est que l'emploi continuel et réfléchi des moyens les plus propres à cacher aux autres sa supériorité, l'usage du monde, le besoin qu'on a de l'estime et de l'amitié de ses semblables, apprennent à ne point blesser leur vanité, à passer, pour ainsi dire, auprès de leur amour-propre sans le choquer : mais ils n'apprennent point à s'ignorer soi-même; ils n'empêchent point de sentir tout ce qu'on vaut, et même d'en faire souvenir quelquefois ceux qui seraient tentés de l'oublier. La Fontaine est peut-être une exception à ces règles générales, qui ne sont au fond que des résultats de la nature humaine bien observée. Accoutumé dès l'enfance à regarder les anciens comme ses maîtres, à croire que le terme où ils s'étaient arrêtés dans tous les genres était le dernier, et qu'il

(1) Sentit enim vim quisque suam quâ possit abuti :
Cornua nata priùs vitulo quàm frontibus extent,
Illis iratus petit, atque infensus inurget.

Lucret. de rer. nat. lib. V, vers. 1032 et seq.

Digitized by Google

n'y avait rien au-delà (1), il a pu, par une suite nécessaire de cette prévention habituelle, mal juger de la distance à laquelle il voyait ces objets si imposans ; c'est ce qui a fait dire à Fontenelle ce mot plaisant, et qui exprime si finement l'extrême simplicité de La Fontaine, *que cet auteur ne le cédait ainsi à Phèdre que par bêtise.* En effet, il suffit, pour s'en convaincre, de comparer un moment entre eux ces deux poëtes.

Phédre n'a ni la vérité, ni l'enjouement, ni la naïveté de La Fontaine ; trois qualités également essentielles, dont la dernière sur-tout convient particulièrement à la fable. Il est moins rapide et moins vif que lui dans ses récits. Son style pur et concis, mais uniforme, froid et sans couleur, a je ne sais quoi de grave et de sévère qui convient mieux au poëme didactique qu'à l'apologue, où il faut de la facilité, et même une sorte de négligence et de familiarité, qui a sa limite invariable, comme tout ce qui est bien, dans quelque genre que ce soit. Il ne connaît ni l'art d'intéresser ses lecteurs par des images qui

(1) Nous ne saurions, dit-il, aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. (Note de La Fontaine sur la fable 15 du premier livre.)

leur rappellent des sensations douces (1), ou par la peinture de certains phénomènes de la nature aussi difficiles à observer qu'à décrire; ni celui d'indiquer d'un mot (2) des rapports

---

(1) Voyez l'épilogue de la fable des deux Pigeons, et les vingt derniers vers de la fable 4 du livre XI sur l'amour de la retraite. On ne lit point ces deux morceaux sans émotion, sans éprouver sur-tout cette impression délicieuse que La Fontaine a si bien connue, et qu'il exprime si heureusement dans ces vers :

Il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

(2) Deux coqs vivaient en paix; une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie; et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint.
Liv. VII, fab. 13.

Dans la fable des deux Aventuriers et du Talisman, après avoir raconté comment l'un de ces aventuriers obtint la couronne pour prix de son courage, il ajoute :

Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en disait autant quand on le fit saint-père.
Liv. X, fab. 14.

Une autre fois, à l'occasion de deux chèvres qui, voulant traverser un ruisseau sur une planche fort étroite, se disputaient les vains honneurs du pas, posant l'une après l'autre un pied sur la planche, il dit :

Digitized by Google

secrets entre les objets les plus éloignés, et de faire sortir de ces rapprochemens ingénieux une moralité fine, et d'autant plus piquante, qu'elle est plus détournée et plus imprévue. Ses fables sont l'ouvrage d'un écrivain correct et châtié, dont l'ame honnête et droite, mais toujours égale et tranquille, ne se passionne ni contre le vice ni pour la vertu : on les lit avec plaisir la première fois ; mais on ne se sent pas tourmenté du desir de les relire une seconde, une troisième, une centième, comme celles de La Fontaine. Celui-ci a plus d'imagination, plus de verve et plus de connaissances que Phèdre ; il a vu et comparé plus d'objets, rassemblé plus de faits : observateur scrupuleux de ces convenances dont la réunion forme ce qu'on appelle la *vérité* en poésie comme en pein-

---

Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand,
Philippe IV qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.
Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre ceder, etc.
Liv. XII, fab. 4.

Voyez encore d'autres allusions aussi ingénieuses, liv. I, fab. 8; liv. X, fab. 3; liv. XII, fab. 9, 23, etc.

Digitized by Google

ture, ses personnages, quels qu'ils soient, disent presque toujours ce qu'ils doivent dire dans leur position (1). Il a su donner à son dialogue cette précision, ce naturel (2), une des plus rares qualités du style, même dans les meilleurs écrivains, et peut-être la seule qu'on n'acquiert point par l'étude. Il faut lire ses vers pour connaître toutes les ressources de notre langue, et la variété des formes dont elle est susceptible lorsqu'elle est maniée par un homme de génie. On trouve dans plusieurs de ses fables l'élégance et la sensibilité de Tibulle (3); dans d'autres, le nombre et l'harmonie de Virgile (4); ici,

---

(1) . . . . . Ille profectò
Reddere personæ scit convenientia cuique.
Hor. de Arte poet. v. 315.

(2) On peut citer pour modèles en ce genre plusieurs de ses fables; telles que le Savetier et le Financier, les Femmes et le Secret, le Singe et le Dauphin, etc. etc.

(3) Vénus n'est pas plus belle dans Homère que dans ces vers du poëme d'Adonis:

Rien ne manque à Vénus, ni les lis ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grace, plus belle encor que la beauté.

(4) Voyez la fable du Chêne et du Roseau; celle de l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits, où il

la délicatesse d'Horace, son esprit, son goût (1); là, cette finesse de réflexion qui rend les ouvrages de cet ancien poëte si utiles, si agréables; en un mot, La Fontaine a toutes les sortes de styles, et, dans chacun, les beautés qui lui

combat en si beaux vers les folies de l'astrologie judiciaire; la Mort et le Bûcheron, dont le début offre les images les plus vraies, embellies par les grâces de la plus belle poésie :

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot, aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesans,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.

Boileau a mis en vers le même sujet : mais quelle différence ! combien La Fontaine lui est supérieur, même en qualité de poëte ! La fable de Boileau est froide, dénuée d'intérêt, je dirais presque de goût; on n'y trouve pas un seul mot qui s'adresse à l'ame : *Lævd in parte nia-millæ nil salit* : celle de La Fontaine est tout à-la-fois d'un homme sensible, d'un grand poëte et d'un penseur profond.

(1) La fable du Renard qui a la queue coupée, est d'autant plus ingénieuse, qu'on peut en appliquer la moralité à toutes les circonstances de la vie, où des hommes injustes et jaloux sont toujours prêts à déprisier ou à jeter du ridicule sur les talens et les qualités qui leur manquent, et qu'ils voient avec chagrin dans les autres. « Votre avis est fort bon, » pourrait-on répondre-dire :

Mais tournez-vous, de grace, et l'on vous répondra-

sont propres, sans excepter même les mouvemens les plus pathétiques et les plus impétueux de l'éloquence (1).

Observons encore qu'à l'exemple de Lucrèce, il est le premier de sa nation qui ait écrit en vers sur des matières philosophiques, ce qui suppose nécessairement de la clarté dans l'esprit, et des connaissances sur des objets trop souvent étrangers aux poëtes. La fable *d'un animal dans la lune*, où il détruit un des principaux argumens des pyrrhoniens contre la certitude des sens; le *Discours à madame de la Sablière*, où, après avoir exposé fidèlement l'opinion de Descartes sur les opérations des bêtes, il la réfute par des raisonnemens très-solides, et même par des faits que les plus grands partisans de l'automatisme n'ont jamais pu expliquer; enfin son poëme du *Quinquina*, où il décrit avec beaucoup d'exactitude et de netteté plusieurs phénomènes assez obscurs de l'économie animale, la fièvre sur-tout, suffisent pour prouver que l'étude de la philosophie ancienne et moderne ne lui avait pas été inutile. Ses fréquens entretiens avec le

(1) Voyez le Paysan du Danube. Si vous voulez des modèles d'éloquence dans un autre genre, lisez la fable de l'Homme et de la Couleuvre, celle du Vieillard et des trois Jeunes Hommes, la Mort et le Mourant, etc. etc.

Digitized by Google

savant Bernier l'avaient forcé d'en convenir
que les faits ne sont pas moins convaincans
chesse du poëte que du philosophe, et que si le
poëte peut apprendre quelquefois au philosophe
à sacrifier aux graces, c'est au philosophe à rec-
tifier, à multiplier, à étendre les idées du poëte,
et à lui apprendre réciproquement à s'assujétir
à la raison.

Du côté de la morale,

Sans cela toute fable est un œuvre imparfait (1),

La Fontaine me paraît encore très-supérieur
à Esope, à Phèdre, à Pilpay, et même à La
Motte; c'est sur-tout sous ce point de vue que
ses fables sont, ainsi qu'on l'a dit des Essais de
Montaigne, un des premiers bons livres qu'on
doit prendre, comme il est le dernier que l'on
doit quitter. Ils ont tous deux cet avantage que
l'auteur des essais trouvait pour lui-même
dans les écrits de Plutarque et de Sénèque,
c'est que la morale y est traictée à pièces décou-
sues qui ne demandent pas l'obligation d'un
long travail: et c'est peut-être ainsi qu'on
doit être enseignée, parce que s'il est si incer-
tain qu'on nous instruise et qu'on nous corrige,
il est bien essentiel de nous amuser. La Mothe

(1) Liv. XII, fab. 2.

raisonneur exact et conséquent, mais subtil, froid et méthodique, mène durement l'homme à la vérité : La Fontaine, avec plus d'art, couvre de fleurs la route qui y conduit (1). Jamais écrivain n'a su rendre la vertu plus aimable et le vice (2) plus ridicule. Il ne démontre pas, il fait sentir que l'humanité, la bonne foi, la bienfaisance, la justice, sont le plus ferme appui des états et du bonheur de ceux qui en règlent le destin; que la plus douce récompense de la vertu se trouve au fond du cœur de celui qui la pratique; qu'une mauvaise action n'est jamais impunie, parce que la première que l'on commet dispose à une seconde, celle-ci à une troisième, et que c'est ainsi qu'on s'avance peu

---

(1) Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
Liv. VI, fab. 1.

(2) Tel est le principal but qu'il s'est proposé dans ses fables, comme il le dit lui-même :

Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
. . . . . .
J'oppose quelquefois, par une double image,

VIE

mais subtil,
nent l'homme
d'art, couvre
(1). Jamais
s aimable et
montre pas,
onne foi, la
s ferme ap-
qui en ré-
récompense
ur de celui
tion n'est
que l'on
ci à une
nce peu

ns ses

DE LA FONTAINE.

à peu vers le plus grand mépris de ses semblables, et sous les maux de la plus malheureuse des fins que la vie de méchant, quelque heureuse qu'on puisse la supposer, n'est dans toute sa durée qu'une longue erreur de calcul, et la lutte continuelle d'un seul homme contre tous.

Il faut pourtant avouer (car, selon la remarque judicieuse de Voltaire, qui ne sait pas réprouver le mauvais, n'est pas digne de sentir le bon) que le style de La Fontaine manque trop souvent de noblesse et de correction; que ces tournures vicieuses, ces fautes contre la langue qui le dépa-rent, sont difficiles à excuser dans un homme qui avait sous les yeux des modèles tels que Racine et Boileau, et qui devait avoir pris dans leurs écrits le précepte et l'exemple d'une diction toujours élégante, harmonieuse et pure. A l'égard de ses fables, plusieurs m'ont paru un peu longues: il y en a même dont la morale est commune; d'autres où elle est vague, indéter-

Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissans,
La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers,
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle
Jupiter comme un autre, etc.

Liv. V, fab. 1.

1.

Digitized by Google

minée, contradictoire, et dont on peut tirer des résultats opposés aux siens et souvent mieux fondés (1); d'autres enfin où l'on trouve des maximes fausses, et dont ceux qui gouvernent les hommes pourraient faire peut-être un usage funeste (2), s'ils oubliaient un moment que la force ne fait pas le droit, et que la distinction du juste et de l'injuste n'est pas arbitraire et purement conventionnelle, mais qu'elle est fondée sur la nature même de l'homme, sur ses besoins physiques et ses relations sociales. Tous ces défauts frappent d'autant plus, qu'on est soi-même plus instruit, plus accoutumé à réfléchir; et je n'ai pas dû les dissimuler. J'ose même dire qu'il est utile de les remarquer: l'intérêt de la vérité l'exige du philosophe; et le bon goût dont les règles sont si sévères, si inflexibles, en fait un devoir au littérateur. Mais il faut observer aussi que La Fontaine aurait évité une grande partie de ces fautes, s'il n'eût pas eu pour les anciens une sorte de respect superstitieux, dont il est bien difficile de se défendre lorsqu'on en fait, comme lui, son unique étude, et sur-tout si, plus jaloux de sa réputation, moins inquiet et

(1) Par exemple, dans la fab. 16 du liv. X, etc.

(2) Voyez liv. X, fab. 11, à la fin.

Digitized by Google

moins inconstant, il n'en a pas été, pour me servir de ses termes, volage en vers comme en amours (1).

A l'égard du peu de succès de ses fables, dans un siècle d'ailleurs aussi éclairé que celui de

(1) Personne ne connaissait mieux que lui les imperfections de ses ouvrages; il en indiquait le même la véritable cause dans sa belle épître à madame de la Sablière, qui commence par ces vers si harmonieux et si bien pensés:

Désormais que ma muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre,
Et prodigue d'un temps par la parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu? etc.

Après une espèce d'examen de sa vie passée et des erreurs de sa jeunesse, où l'on voit

L'inconstance d'une ame en ses plaisirs légère,
Inquiète et par-tout hôtesse passagère,

il ajoute:

Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère, et vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet;
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire,
J'irais plus haut peut-être au temple de mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours:
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.

Louis XIV, on en est d'abord étonné ; car on ne peut nier qu'elles n'aient trouvé plus d'admirateurs parmi nous que parmi ses contemporains, qu'elles n'y soient plus lues, plus goûtées, mieux appréciées, plus senties. Mais il me semble que ce fait s'explique très-naturellement, et qu'on en peut rendre ces deux raisons. La première, c'est qu'un bon livre dans un genre où personne encore ne s'est exercé, une grande découverte dans les sciences ou dans les arts, en un mot un homme de génie, poëte ou philosophe, géomètre ou mécanicien, est une espèce de phénomène auquel il importe beaucoup de se produire dans certain temps et dans certaines circonstances : s'il se montre avant que les esprits soient préparés, il ne fait aucune sensation, et est à peine aperçu : c'est un rayon de lumière qui perce l'intérieur d'une caverne, l'éclaire un moment, et s'éteint. La seconde, c'est qu'à l'époque où La Fontaine publia ses fables, on connaissait, il est vrai, celles d'Ésope et de Phèdre ; mais personne alors n'avait réfléchi sur le caractère, la forme et le but de l'apologue, sur le style propre à cette espèce de poëme, sur la marche qu'il faut donner au dialogue, sur les ornemens qui lui conviennent, sur les moyens de perfectionner ce nouveau genre ; on n'avait même aucune idée de la variété des talens qu'il

Digitized by Google

exige, et qu'il est si rare de voir rassemblés dans un seul homme. Or, pour juger sainement d'un ouvrage de littérature, il faut avoir des objets de comparaison, c'est-à-dire, des modèles de beauté qui aient ou une existence idéale et abstraite dans l'entendement (1), ou réelle dans la nature et dans l'art : il faut, d'après les réflexions fondées sur l'expérience et l'observation, avoir établi les principes, les règles, la théorie, en un mot, la poétique du genre, et

(1) Voyez dans le supplément de l'Encyclopédie, première édition, un excellent article de M. le marquis de Ch. sur le beau idéal. Cette question, l'une des plus abstraites et des plus difficiles à résoudre que puisse offrir la théorie des arts qui ont l'imitation pour objet, n'avait pas été jusqu'alors aussi bien éclaircie. L'auteur qui joint à des connaissances très-étendues dans les sciences et dans les arts, le talent de généraliser ses idées et de penser en grand, a employé dans la discussion de cette matière une analyse très-fine et très-profonde. J'invite ceux qui se plaisent à ces méditations utiles, et qui ont sur-tout l'instruction qu'elles supposent, à lire cet article avec attention; car il en faut pour suivre les raisonnemens serrés et précis de l'auteur, qui dit beaucoup en peu de mots. Il est du petit nombre de ceux auxquels on peut appliquer ce que Montaigne dit de quelques anciens : « C'est dommage que les gens d'entendement aiment tant la briéveté; sans doute leur » réputation en vaut mieux, mais nous en valons moins. »

qu'avant de devenir la mesure exacte, génér: et connue de tout ce qu'on écrira dans la su: sur la même matière, ces principes et ces règl aient été examinés, discutés, attaqués, contr dits par des philosophes, et exposés long-tem aux objections; car, selon la remarque d'un sa vant moderne, ce sont elles qui fortifient les bon systêmes; elles font sentir la nécessité de le admettre. Sans toutes ces précautions, sans la réunion de tous ces moyens, on court risque de s'éloigner de la vérité, dont le centre, sur-tout dans des questions de goût, est quelquefois si mobile : c'est ce qui est arrivé aux écrivains du siècle de Louis XIV, qui, à l'exception de Molière, de Racine, de la Rochefoucauld, de Fontenelle, de Bayle, et de quelques autres esprits de cet ordre, n'ont pas rendu justice à La Fontaine, et ne paraissent pas en général avoir tourné leurs vues et leurs études vers des spéculations assez utiles, assez philosophiques pour apercevoir le but souvent très-éloigné qu'il s'est proposé dans ses fables, et pour en étendre eux-mêmes la moralité en l'appliquant à des objets plus voisins d'eux, et qui les touchassent de plus près.

Suivant le compilateur du *Bolæana*, Despréaux disait que la *belle nature et tous ses agrémens ne se font sentir que depuis que Molière et*

Digitized by Google

La Fontaine ont écrit. Pourquoi donc le nom de ce dernier ne se trouve-t-il dans aucun des ouvrages de ce fameux satirique? Pourquoi surtout son Art poétique, qui devait renfermer des préceptes sur tous les genres de poésie, n'en contient-il aucun sur l'apologue, que les anciens ont fait descendre du ciel pour l'instruction des hommes? Boileau donne en peu de mots la poétique de l'idylle, de l'églogue, de l'élégie, de l'ode, du sonnet, de l'épigramme, du madrigal, du vaudeville même; la fable seule est exceptée; et dans quelle circonstance? lorsqu'il a trouvé l'occasion la plus naturelle et la plus favorable de louer publiquement son ami et de déposer son éloge dans un poëme, qui durera autant que la langue française. Ce silence affecté étonne avec raison tous les lecteurs. Je sais que l'endroit du *Bolæana*, cité ci-dessus, n'est pas le seul où Despréaux ait parlé avec estime de La Fontaine; mais, outre que dans ce même recueil il y a un passage, dont le but est de prouver qu'il était fort au-dessous de sa réputation, ce n'est pas dans des conversations particulières, publiées d'ailleurs après la mort de La Fontaine, et dont Boileau ne pouvait pas prévoir qu'on imprimerait un jour un seul mot, qu'il devait faire l'éloge de l'inimitable auteur des fables, c'est dans des ouvrages publics, destinés par

leur objet, leur mérite et leur utilité, à devenir classiques, à servir de guides aux jeunes gens qui voudront courir la carrière épineuse des lettres; c'est, dis-je, dans des ouvrages de cette nature qu'il faut payer à ceux qui s'immortaliseront sans nous, le tribut de louanges qui leur est dû (1).

---

(1) L'Art poétique de Boileau parut pour la première fois en 1674, avec les quatre premiers chants de son Lutrin, et ses quatre premières épîtres; et la première édition des Fables de La Fontaine, au moins celle des six premiers livres, est de l'année 1668. La date de l'impression de ces deux ouvrages, une fois fixée avec cette précision, met dans tout son jour l'injustice, je dirais presque la jalousie de Boileau, et ne laisse à ceux qui seraient tentés de l'excuser, aucun moyen plausible de justification.

Cette note était imprimée, lorsqu'un de mes amis, à qui j'en parlai par hasard, m'avertit qu'il avait paru dans le Journal de Paris deux lettres : l'une, où l'on reproche aussi à Boileau son silence sur La Fontaine; l'autre, où l'on justifie ce silence par cette raison, que Boileau n'avait pas pu parler en 1674 d'un ouvrage imprimé en 1678.

On voit que les auteurs de ces lettres ignoraient tous deux que La Fontaine publia en 1668, en un vol. in-4°. les six premiers livres de ses fables, et que l'édition de 1678 est une réimpression de ces six premiers livres, auxquels La Fontaine en joignit cinq autres, qui parurent en effet pour la première fois en 1678.

Avec un peu plus d'attention de part et d'autre, le

Il

Il est bien démontré aujourd'hui que La Fontaine n'a rien inventé ; c'est-à-dire, pour éviter

---

premier aurait vu que son objection était fondée, et il en aurait donné la preuve qui était sous ses yeux; et le second se serait épargné une réponse qui est une vraie pétition de principe, comme parlent les logiciens, puisqu'il y suppose précisément ce qui est en question. Rien n'était plus facile que d'éviter cette faute; il suffisait de jeter les yeux sur la première ligne de l'avertissement imprimé pour la première fois en 1678, où La Fontaine dit expressément : « Voici un second recueil de fables » que je présente au public, etc. » Il en avait donc déjà présenté un premier. Cette seule ligne aurait mis l'apologiste de Boileau sur la voie de la vérité, et lui aurait indiqué sur-tout le moyen de s'en assurer. Des faits de cette nature sont si aisés à constater, qu'une exactitude scrupuleuse sur ce point ne mérite aucun éloge ; et qu'une erreur sur le même objet est inexcusable.

Comme il paraît que l'édition de 1668, imprimée chez Claude Barbin, en un vol. in-4°., est peu connue, j'en donnerai ici la notice. Cette édition, exactement revue par La Fontaine, qui la présenta lui-même au Roi et à monseigneur le Dauphin, est ornée d'estampes dessinées et gravées avec esprit par Chauveau ; elle est divisée en six livres, et contient 124 fables : elle finit par l'épilogue,

Bornons ici cette carrière ;
Les longs ouvrages me font peur.

A la dernière page de ce volume, on lit : Achevé d'imprimer pour la première fois le 31 mars 1668. La date du privilége est du 6 juin 1667.

toute équivoque, et déterminer le sens précis que j'attache à ce mot, qu'aucun des sujets de ses fables ne lui appartient. Après avoir douté long-temps de ce fait, j'en ai trouvé des preuves incontestables, et je sais que plusieurs personnes très-instruites ont fait sur cet objet des recherches curieuses qui les ont conduites au même résultat. Mais, quoiqu'il soit en général assez difficile de trouver des sujets de fables très piquans, tels, par exemple, que celui des Furies et des Graces de Gellert, des trois Voyageurs de Sady (1), etc., j'ose dire, sans vouloir dimi-

(1) Voici cette belle fable traduite par M. Diderot, et dans laquelle il a su conserver toute la simplicité de l'original :

« Au temps d'Isa, trois hommes voyageaient ensemble; chemin faisant, ils trouvèrent un trésor; ils étaient bien contens. Ils continuèrent de marcher : mais ils sentirent la fatigue et la faim; et l'un d'eux dit aux autres : Il faudrait avoir à manger; qui est-ce qui ira en chercher? Moi, répondit l'un d'entr'eux. Il part : il achète des mets. Après les avoir achetés, il pensa que s'il les empoisonnait, ses compagnons de voyage en mourraient, et que le trésor lui resterait; et il les empoisonna. Cependant les deux autres avaient résolu, dans son absence, de le tuer et de partager le trésor entr'eux : il arriva; ils le tuèrent. Ils mangèrent des mets qu'il avait apportés; ils moururent tous les trois, et le trésor n'appartint à personne. »

Il a paru depuis dans un des volumes du Journal

nuer le mérite des premiers inventeurs, dc
gloire est assurée par l'admiration constar
tant de siècles, qu'il faut peut-être autan
magination, et même de génie, pour imiter c
La Fontaine, que pour inventer comme l
ciens fabulistes. Lisez dans Pilpay la fal
deux Pigeons, celle des deux Amis : ce
fables, si douces, si touchantes, et d'u
plicité antique dans La Fontaine, ne fe
vous aucune impression ; l'une vous
par sa longueur, sa monotonie, sa séc
et vous regretterez qu'on n'ait pas su
meilleur parti de l'idée heureuse qui fai
de la seconde. Donnez ensuite les mêm
à un poëte médiocre, à qui la nature a
du goût, de la sensibilité, en un mot,
de La Fontaine, et vous n'éprouverez
sant que de la fatigue et de l'ennui.
méprisent la grace du style ne conna
assez les hommes, et ne sont pas as
de leur être utiles ; ils entendent aus
térêt de leur réputation que celui de

étranger, une autre traduction de cette fabl
un anonyme. C'est le même fonds d'idées
dans l'une et dans l'autre : mais celle-ci est
remment. J'ai cru devoir préférer celle de
ductions qui peint le mieux le caractère e
peuple chez lequel cette fable a été inven

ils pensent, mais, n'ayant pas le talent peut-être plus rare encore d'écrire avec cette élégance toujours soutenue, ce nombre et cette harmonie dont le charme est irrésistible, ils rendent mal leurs pensées, et sont bientôt oubliés. Fontenelle, en s'emparant du travail de Van-Dale, lui en a ravi pour jamais la gloire : un jour viendra que le nom de ce savant médecin, déjà presque ignoré parmi nous, sera aussi inconnu que ses ouvrages, tandis que la voix de l'écrivain enchanteur qui a fait naître des fleurs dans un terrain riche à la vérité, mais hérissé de ronces et d'épines qu'il en a arrachées, sera entendue dans l'avenir.

Une fable, de même que la plupart des autres poëmes, est une action qui a sa marche, ses développemens, ses progrès, ses incidens, sa durée, son dénouement, et dans laquelle on doit voir un espace parcouru, un but et des moyens pour y arriver. C'est le mérite de celles de La Fontaine. Mais ce n'est pas le seul avantage qu'il ait sur ses modèles ; il les surpasse encore dans l'art de pallier l'invraisemblance de ses contes, et de donner à ses mensonges ingénieux tout l'intérêt dont la vérité est susceptible (1) : art difficile, et auquel on peut réduire

(1) On peut lui appliquer ce qu'il dit lui-même de

toute la poétique de la fable prise dans le sens le plus étendu. J'ajoute que, sous un titre frivole, et sans négliger aucune des graces et des beautés de détail que ce genre exige et qui lui sont propres, cet ouvrage est peut-être un de ceux où l'intervalle immense qui sépare l'homme d'esprit de l'homme de génie, est le plus souvent et le plus fortement marqué (1). Il y a peu de ses bonnes fables (et elles sont en grand nombre) où l'on ne trouve quelques-uns de ces mots de

l'apologue :

Il rend l'ame attentive ;
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.

Voyez le prologue du septième livre ; et Horace, Art poétiq. vers 151, 152.

(1) Tacite me paraît être de tous les anciens celui qui offre le plus d'exemples de ce genre de beauté si rare dans tous les ouvrages ; c'est même la caractéristique particulière de ses écrits, monumens éternels du génie de leur auteur : c'est par-là qu'ils étonnent toujours, et que tout homme qui pense avec quelque profondeur, en admirant ce qui nous reste de cet historien philosophe, ne balancerait pas à racheter ce que le temps et l'ignorance ont détruit de ces ouvrages, par la perte des deux tiers de ceux qu'ils ont conservés, et ferait peut-être encore de plus grands sacrifices.

Digitized by Google

sentiment, quelques-unes de ces idées générales qui semblent jetées au hasard, et dont la délicatesse ou la profondeur porte l'esprit à la méditation, ou dispose l'ame à une mélancolie qui n'est point sans un grand plaisir. Ce sont ces mots mêmes et ces idées qu'un homme d'esprit n'aurait jamais trouvés; c'est précisément ce pas si difficile, par cela même qu'il est le dernier, que l'homme de génie pouvait seul franchir, et par lequel il se montrait tout-à-coup fort au-delà du terme où le premier se serait arrêté. Ce sont toutes ces qualités réunies qui rendent La Fontaine inimitable; c'est par elles qu'il captive, qu'il entraîne ses lecteurs : et l'on n'est jamais tenté de demander s'il a puisé dans son propre fonds ou dans une autre source les sujets qu'il a traités. Qu'importe, par exemple, que Pilpay lui ait fourni l'idée de la fable de *l'Homme et la Couleuvre*, si l'un s'en sert pour prouver qu'il ne faut pas se fier aux paroles de ses ennemis, et si l'autre, après en avoir fait une fable sublime, pleine de verve, d'éloquence et de raison, en tire encore une moralité plus générale, plus applicable dans les diverses circonstances de la vie, et m'y fait voir le sort que les grands réservent à ceux qui osent leur dire la vérité, et à quel excès de démence, d'ingratitude et de férocité, ils sont portés par leur orgueil, leur mauvaise éduca-

Digitized by Google

tion, et les conseils funestes de ceux entourent ?

J'en dis autant des autres fables d Fontaine a emprunté le sujet des Orie des Grecs ou des Latins. Combien n'y a-t ajouté de vues nouvelles, de pensées fines mages riantes et douces, dont on n'aperç la moindre trace dans ces auteurs ! Quel ment et quelle variété dans ses préamb quelle sobriété dans l'usage qu'il fait de la thologie, de l'histoire et de la philosop comme le ton de sa lyre se diversifie au des objets qu'il veut peindre ! quel goût c le choix des détails les plus propres à intére ses lecteurs ! avec quel art il sait faire domi dans toute sa fable le sentiment dont il est pé tré, et qu'il veut transmettre à leur ame ! On encore, et on lira même toujours Esope et Ph dre, parce que leur langue s'étudie, et ne parle plus; s'ils avaient écrit en français, il a long-temps que La Fontaine les aurait fai oublier.

Je n'examinerai point si, comme on l'a cru jusqu'à présent sur l'autorité de Platon, il faut amuser les enfans par des fables; ce serait une grande question qui pourrait donner lieu à des réflexions importantes, mais dont j'abandonne la discussion délicate aux philosophes qui s'oc-

Digitized by Google

cupent des moyens de perfectionner l'éducation publique et particulière : je dirai seulement que si cet ancien usage peut être sans inconvénient pour les enfans, si on a eu raison de les traiter en cela comme des despotes, auxquels ils ressemblent en effet à beaucoup d'égards, il serait à desirer que, pour rappeler aux souverains leurs devoirs et les droits sacrés de leurs peuples, on n'eût jamais emprunté le voile de l'allégorie. Le moment où l'on institua cette espèce de langue conventionnelle, pour faire entendre à l'oreille d'un maître ombrageux et puissant la voix de la vérité, fut une époque fatale pour la liberté de ceux qu'il gouvernait. Si on veut remonter à l'origine de l'apologue, on verra que l'invention n'en peut être attribuée qu'à des esclaves accablés sous le poids de leurs fers, et que le goût des fables, si vif et si général parmi les Orientaux, est l'effet naturel et nécessaire de la tyrannie sous laquelle ils gémissent depuis si long-temps. Tout peuple chez lequel ce goût commence à s'introduire, s'avance à grands pas vers la servitude, et ses progrès annoncent toujours ceux de l'oppression. La fable peut convenir à des peuples enchaînés sous les lois d'un maître farouche; c'est le murmure involontaire de l'opprimé qui n'ose parler et qui ne peut se taire; alors il enveloppe sa plainte, il devient

fabuliste ou bouffon : mais la vérité toute nue est faite pour des hommes libres.

La Fontaine avait reçu de la nature toutes les qualités qui peuvent faire pardonner un talent supérieur; un caractère simple et naïf, un cœur droit et bienfaisant (1), une ame sensible et passionnée, source d'une multitude d'instans délicieux que les hommes tranquilles et froids ignorent, et qui sont perdus pour eux. Son extérieur était modeste, son air affable, sa contenance embarrassée, et sa physionomie peu spirituelle. On peut lui appliquer ce que Tacite disait d'Agricola (2) : « En le voyant, » le contemplant, la multitude, qui ne juge » mérite que par des dehors imposans, cherchait » en lui l'homme célèbre; peu de gens le devi- » naient. » Fontenelle, qui l'avait un peu connu, le définissait ainsi : « Un homme qui était tou- » jours demeuré à peu près tel qu'il était sorti » des mains de la nature, et qui, dans le com- » merce des autres hommes, n'avait pris aucune

---

(1) *C'était, dit M. de* Maucroix, l'ame la plus sincère et la plus *candide qui fût jamais.*

M. de la *Fontaine ne ment point en prose*, disait ma- dame de la *Sablière.*

(2) In *vit. Agric. cap.* 40, in fin.

» teinture étrangère. De là venait son inimitable » et charmante naïveté (1). »

Né sans ambition, il cultivait les lettres au sein de l'amitié; on était sûr de ne l'avoir jamais pour concurrent dans le chemin de la fortune; il méprisait toutes ces petites intrigues, toutes ces cabales obscures, dont l'effet est toujours d'honorer l'homme médiocre de la récompense qui n'est due qu'au mérite. Ses mœurs étaient pures et ses discours très-réservés. Il était naturellement rêveur et distrait, même avec ses amis; mais lorsqu'on savait le tirer de cet état d'abstraction, sa conversation s'animait peu à peu, et devenait instructive : il se plaisait surtout à agiter les questions de grammaire les plus compliquées. Ces sortes de discussions, qui exigent une logique très-fine, un jugement sain, et même beaucoup de goût, sont d'autant plus utiles, que l'étude d'une langue, quand elle n'est pas dirigée par l'esprit philosophique, se réduit à une pure science de mots : ce n'est plus alors qu'une affaire de mémoire et de patience; et l'on pourrait les savoir toutes, sans avoir une idée de plus, et sans être capable de lier et de comparer ensemble deux faits ou deux sensations.

(1) Lettre de Fontenelle à M. Lockman, en 1744.

Digitized by Google

Il y a dans la nature, comme dans presque tous les jeux, des choses de pressentiment qui se sentent et ne se calculent point. C'est peut-être la seule manière d'expliquer ces penchans plus ou moins vifs, ces aversions plus ou moins fortes qu'on éprouve, antérieurement à toute expérience, à toute réflexion, pour certains objets ou certains états de la société; penchans ou aversions qui ne sont point une affaire de raisonnement, d'observation, mais de divination, et, pour ainsi dire, d'instinct: tel fut l'éloignement de La Fontaine pour choix, de divination, et, pour ainsi dire, d'instinct: tel fut l'éloignement de La Fontaine pour le mariage, espèce d'engagement qui demande beaucoup d'autres, une vocation particulière. Il subit néanmoins ce joug souvent pénible; et ce lien contracté malgré lui, et pour complaire à ses parens (1), troubla plus d'une

(1) « On lui donna une femme qui ne manquait » d'esprit, ni de beauté, mais qui pour l'humeur tenait » fort de cette madame Homesta, qu'il dépeint dans » sa nouvelle de Belphégor: aussi ne trouvait-il d'au- » tre secret que celui de Belphégor pour vivre en paix » je veux dire qu'il s'éloignait de sa femme le plus sou- » vent et pour le plus long-temps qu'il pouvait, mais » sans aigreur et sans bruit. Quand il se voyait pousse » à bout, il prenait doucement le parti de s'en venir seul » Paris, et il y passait des années entières, ne retour- » nant chez lui que pour vendre quelque portion de son » bien. »

fois son repos, et aurait même rempli sa vie d'amertume et de peines, si, moins sage et moins soumis à son sort, il n'eût pris le seul parti raisonnable, celui de s'éloigner paisiblement de celle dont il ne faisait pas le bonheur et qui nuisait au sien. Rien n'est plus commun que ces exemples de mariages mal assortis, où les deux époux, d'ailleurs honnêtes, souvent même vertueux, mais de goûts, d'humeur, d'esprit et de caractères très-différens, se tourmentent réciproquement tout le temps de leur vie, et, malheureux l'un par l'autre, arrivent à la fin de leur carrière en détestant au fond de leur cœur ulcéré l'instant de leur union. C'est cet assemblage si rare de certaines qualités, ce sont ces rapports et ces convenances entre les défauts comme entre les vertus, rapports si difficiles à rencontrer, qui ont fait dire au duc de la Rochefoucauld *qu'il y avait de bons mariages, mais qu'il n'y en avait point de délicieux.* Celui de La Fontaine ne fut ni l'un ni l'autre ; car, pour me servir de sa définition,

J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sa femme se nommait Marie Héricart : elle était fille d'un lieutenant au bailliage royal de la Ferté-Milon. Il en eut un fils, dont la postérité subsiste. (Voyez l'histoire de l'Acad. franç.)

Digitized by Google

On peut même recueillir de plusieurs endroits de ses ouvrages, que l'humeur chagrine de sa femme et sa vertu farouche faisaient, avec les agrémens de sa figure, un contraste frappant, et que *le bon* n'était pas en elle *camarade du beau*. Sa fable du *mal marié* me paraît être son histoire, à quelques circonstances près qu'il a dû changer; et le préambule charmant qu'il y a joint, rapproché des autres détails de sa vie que nous connaissons, ne permet guère d'en douter.

La Fontaine fut le seul des hommes illustres de son temps qui n'eut aucune part aux bienfaits de Louis XIV. Ce fait, dont il est assez difficile de découvrir la cause, me paraît très-remarquable; et je m'étonne que Voltaire, qui nous a appris sur le siècle de Louis XIV tant de choses aussi curieuses que peu connues, n'ait pas tenté de l'expliquer: personne n'était plus capable que lui d'y réussir. Un grand amour de la vérité, de la sagacité dans le choix des moyens les plus propres à s'en assurer (1), du courage pour la dire avec cette modération qui donne tant de force à la raison; telles sont les qualités

(1) Voyez le témoignagne public que Robertson rend à sa véracité, dans son introduction à l'histoire de Charles-Quint, p. 477 et 478, édit. de Londres, 1774.

Digitized by Google

qu'on remarque dans tout ce qu'il a écrit sur l'histoire, et qu'on ne peut lui refuser sans injustice : c'en est assez pour croire que, s'il n'a rien dit des motifs de la conduite particulière de Louis XIV envers La Fontaine, c'est qu'il n'a pu les pénétrer. Peut-être certaines fables de cet auteur, où il s'est montré meilleur philosophe qu'habile courtisan, éclairciraient-elles cette difficulté (1).

---

(1) L'histoire en donne la vraie solution, et dissipe même tous les doutes qui pourraient s'élever à cet égard dans l'esprit du lecteur : on va en juger par le détail suivant.

Tout le monde est instruit de la disgrace de Fouquet; mais on ne sait point assez que La Fontaine, sensible à ses malheurs, et sans craindre d'offenser les ennemis puissans de ce ministre, eut le courage de se montrer publiquement un de ses plus zélés défenseurs. Colbert, que la chute éclatante et terrible du rival auquel il succédait aurait dû fléchir, puisqu'elle satisfaisait en même temps sa haine et son ambition, eut la faiblesse et l'injustice de persécuter tous ceux que la reconnaissance ou l'amitié attachait à Fouquet; et La Fontaine fut une des victimes de son ressentiment. Colbert ne lui pardonna point son élégie sur la disgrace du surintendant, et lui fit expier pendant tout son ministère le crime d'être resté fidèle à son bienfaiteur. Avec plus de ressort, plus de dignité dans l'ame, et plus de soin de sa propre gloire, Colbert aurait fait valoir auprès de Louis XIV la conduite également noble et ferme de

Quoi qu'il en soit, La Fontaine trouva d'illustres Mécènes, dont les secours généreux sauvèrent de l'indigence, et réparèrent en quelque sorte l'oubli du souverain, ou plutôt l'effet des vengeances particulières (1) de son ministre. Sans ces ressources, ce grand homme aurait été forcé d'abandonner ses parens, ses amis, tous les objets les plus chers à son cœur, de chercher sa subsistance de contrée en contrée, par une fuite involontaire, de couvrir de honte aux yeux des étrangers son ingrate patrie. Parmi ceux qui s'empressèrent de pourvoir à ses besoins, on lit avec un plaisir mêlé d'attendrissement les noms du duc de Bourgogne, de la Sablière et d'Hervart; ils rappellent des actions qui font honneur à l'humanité (1).

La Fontaine, et aurait sollicité en sa faveur des récompenses, qui, lorsqu'elles sont aussi méritées, honorent plus encore celui qui les accorde, que celui qui les reçoit.

(1) Voyez la note précédente.

« A la vérité, dit l'historien de l'Académie, ses protecteurs » lui eurent bientôt acquis de généreux protecteurs. » Il reçut en divers temps diverses gratifications de » M. Fouquet, de M. de Vendôme, et de M. le prince de » Conti. Mais tout cela venait de loin à loin, et il aurait eu » besoin de bien d'autres fonds plus sûrs et plus abondans » s'il avait long-temps continué à être son économe. »

(2) « Je ne dois pas oublier que M. le duc de Bour-

La Fontaine demeura chez madame de la Sablière près de vingt ans, pendant lesquels il fut délivré de tout soin domestique : ce qui convenait également à sa paresse et à son incapacité absolue pour les affaires (1). C'est sans doute cette indifférence pour les biens de la fortune, cet amour du repos et de la liberté, cette disposition habituelle à vivre d'une vie incertaine et précaire, sans s'occuper de l'avenir, sans prévoir même les besoins du lendemain, que madame de la Sablière voulait exprimer, lorsqu'un

---

» gogne, le jour même qu'il apprit que La Fontaine » avait reçu le viatique, lui envoya une bourse de cin- » quante louis. Il lui faisait souvent de semblables gra- » tifications, sans quoi, apparemment, La Fontaine se » fût transplanté en Angleterre, etc. » (*Voy.* l'Hist. de l'Acad. franç.)

(1) Voici ce qu'il écrivait à Racine, en 1686 : « On » m'a dit que vous preniez mon silence en fort mauvaise » part, d'autant plus qu'on vous avait assuré que je tra- » vaillais sans cesse depuis que je suis à Château-Thierry, » et qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires, je n'avais » que des vers en tête. Il n'y a de tout cela que la moitié » de vrai : mes affaires m'occupent autant qu'elles en » sont dignes, c'est-à-dire nullement ; mais le loisir » qu'elles me laissent, ce n'est point la poésie, c'est la » paresse qui l'emporte. »

Ce fragment a toute la grace, le naturel, et cet heureux abandon des lettres de Voltaire.

Digitized by Google

DE LA FONTAINE.

Après avoir congédié tous ses domestiques
jour, à la fois, elle disait avec autant de grâce
de finesse : Je n'ai gardé auprès de moi
mes trois bêtes, mon chien, mon chat, et
Fontaine.

A la mort de cette femme, dont il fait l'é-
loge (1) le plus flatteur, il se retira chez M. d'Her-
vart son ami; et ce fut à cette occasion qu'il
dit ce mot si touchant et si naïf, qu'on peut
appeler un mot de caractère. Quelques jours
après avoir perdu madame de la Sablière,
rencontre M. d'Hervart : « Mon cher La Fon-
» taine, lui dit cet homme estimable, j'ai su
» malheur qui vous est arrivé. Vous étiez lo
» chez madame de la Sablière; elle n'est plu
» j'allais vous proposer de venir loger
» moi. » — J'y allais, répondit La Fontaine.

(1) Après avoir loué
. . . Ses traits, son sourire, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
il avoue qu'il ne peut peindre qu'imparfaitement la
de son ame;
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement;
Car cet esprit qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grace de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
Liv. XII, fab.

Digitized by Google

Un autre mot, plus connu peut-être, mais qui ne mérite pas moins d'être rapporté, c'est celui de Molière. Il soupait avec La Fontaine, Boileau, Racine, et quelques amis communs; La Fontaine, plus distrait encore qu'à l'ordinaire, paraissait occupé de profondes méditations; Racine et Boileau, voulant le tirer de sa rêverie, le raillaient très-durement. Molière trouva qu'ils passaient les bornes de la plaisanterie; alors, prenant à part un des convives, il lui dit avec vivacité: *Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bon homme.*

La Fontaine consacra les dernières années de sa vie à la piété, à la pénitence la plus austère. Il mit en vers les hymnes de l'église: mais il était vieux alors et souffrant (1); sa verve était éteinte, son imagination glacée par l'âge, sa tête affaiblie par une longue maladie, et son corps épuisé par les remèdes souvent pires que le mal même.

(1) « J'espère, écrivait-il à son ami Maucroix, que nous » attraperons tous deux quatre-vingts ans, et que j'aurai » le temps d'achever mes hymnes. Je mourrais d'ennui » si je ne composais plus. Donne-moi tes avis sur le *Dics* » *iræ, dies illa*, que je t'ai envoyé. »

Fragment d'une lettre de La Fontaine à M. de Maucroix, du 25 octobre 1694.

Digitized by Google

DE LA FONTAINE.

Cette traduction est absolument ignorée aujourd'hui ; mais on se souvient toujours de ses fables ; à tout âge, dans tous les instans, toutes les circonstances de la vie, on les lit avec le même plaisir : et Molière, Racine, La Fontaine et Voltaire, sont les quatre grands dont on sait le plus de vers et qu'on cite le plus souvent.

La gloire, pour ceux même qui en sont les plus dignes, et qui font tout pour l'obtenir, est une espèce de jeu du hasard, où ce qu'on appelle *le bonheur* n'est pas moins nécessaire que la science et l'adresse : Tacite observe même qu'il y a des hommes auxquels il tient lieu de tout. L'expérience prouve en effet qu'avec les talens les plus éminentes, dans quelque genre que ce soit, on n'est rien sans la fortune, ou si l'on veut, sans ce concours fortuit de circonstances et d'événemens imprévus, qui développent le mérite et qui le font remarquer. On peut juger par-là combien il est rare qu'un homme doué de grands talens, mais assez philosophe pour attendre tranquillement que la gloire vienne le chercher, jouisse enfin de ce fruit de ses travaux. La Fontaine mourut avant de l'avoir cueilli ; car sa réputation, du moins celle du mérite, ne s'étendait guères au-delà du cercle étroit de ses amis. Saint-Evremont lui avait

quelques protecteurs en Angleterre ; mais des protecteurs ne sont point des juges : ils soutiennent une réputation déjà établie ; ils lui donnent, pour ainsi dire, plus de base et de surface, mais ils ne la font pas. Les Anglais, à qui la langue française était beaucoup moins familière alors qu'aujourd'hui, ne pouvaient admirer La Fontaine que sur la parole de Saint-Evremont ; mais ils n'avaient ni pour sa personne ni pour ses ouvrages cette estime sentie qui peut seule flatter le grand homme qui en est l'objet, et faire honneur au discernement de ceux qui l'accordent. D'ailleurs, c'est dans sa patrie, c'est par ses concitoyens, par ses rivaux mêmes, qu'on veut être montré du doigt (1) ; c'est sur-tout leur éloge qu'on veut entendre. Mais La Fontaine était en général plus connu, peut-être même plus célèbre, par ses distractions, par ses étranges disparates, par l'extrême ingénuité de ses questions et de ses réponses, que par ses écrits. Il est la preuve d'une observation très-fine de Voltaire,

On amuse souvent plus par son ridicule
Que l'on ne plaît par ses talens.

---

(1) Pulchrum est digito monstrari, et dicier, Hic est.
Pers. satire 1, vers. 28.

Tout le monde savait ce qu'il dit, un mois après sa conversation, chez M. de Sillery (1); tout le monde le répétait, et l'on parlait à peine de ses fables. Les Lettres de madame de Sévigné sont peut-être le seul ouvrage du temps où elles soient citées; ce qui, indépendamment de l'épouve qu'un succès particulier, et purement de que de la publication de ces lettres (2), ne société. En un mot, la vie de La Fontaine, prise dans toutes ses circonstances, n'offre aucun de ces faits qui caractérisent une grande réputation, de ces faits tels qu'on en remarque dans la vie de Corneille, de Molière, de Racine, de Boileau, de Voltaire, etc. Le peuple même, que son intérêt rend meilleur juge de la bonté que de l'esprit, et dans la langue duquel les termes simplicité et bêtise sont synonymes, ne voyait en lui qu'un homme d'une intelligence très-bornée. C'est ce qu'on peut inférer, ce me

(1) Étant à dîner chez ce prélat, la conversation tomba sur le goût de ce siècle. « Vous trouverez encore parmi » nous, dit-il sérieusement, une infinité de gens qui « estiment plus saint Augustin que Rabelais. » Tout le monde éclata de rire à cette proposition, sans que La Fontaine s'aperçût de sa disparate. (Voy. une lettre de Boileau à Maucroix, et la note de l'éditeur.)

(2) Elles ne furent imprimées que long-temps après la mort de cette femme célèbre.

semble, d'un mot qui, en peignant la bonhomie de La Fontaine, fait très-bien connaître l'opinion que la multitude avait de cet homme si digne d'être aimé. La garde qu'on lui donna pendant sa dernière maladie, frappée de la vivacité avec laquelle son confesseur l'exhortait à la pénitence, lui dit : « Hé! ne le tourmentez pas » tant; il est plus bête que méchant : Dieu n'aura » jamais le courage de le damner. »

Cet homme, toujours sincère avec lui-même dans les époques si différentes de sa vie, et qui, pour me servir de l'expression de l'abbé d'Olivet, *a mérité que sa mémoire fût à jamais sous la protection des honnêtes gens*, mourut à Paris le 13 mars 1695, et fut enterré dans le cimetière de Saint-Joseph, à l'endroit même où Molière, son ami, avait été mis vingt-deux ans auparavant (1).

---

(1) Il composa lui-même son épitaphe dans ce style simple et naïf, dont il a écrit ses meilleurs ouvrages. Quoique tout ce qui rappelle la perte d'un grand homme excite dans l'ame un sentiment pénible, on n'en éprouve aucun en lisant cette épitaphe, parce qu'elle offre en général l'idée d'un homme heureux, qui, après avoir apprécié l'argent et le temps à peu près ce qu'ils valent, n'avait pas attendu, comme l'avare de la fable,

Pour jouir de ses biens une seconde vie.

Liv. IV, fab. 20.

Digitized by Google

Voici cette épitaphe telle qu'elle se trouve dans un recueil de ses œuvres posthumes, imprimé l'an 1696, c'est-à-dire un an après sa mort :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser:
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Je n'ignore pas que le second et le troisième vers sont fort différens dans la plupart des éditions modernes. Celle de Coste, publiée pour la première fois en 1742, porte :

Mangeant son fonds après son revenu,
Croyant le bien chose peu nécessaire.

D'autres :

Mangeant son fonds avec son revenu,
Croyant trésor chose peu nécessaire.

J'ai préféré la leçon de l'édition de 1696, comme plus ancienne, plus voisine de la source, et qui d'ailleurs se concilie très-bien avec un fait rapporté par l'abbé d'Olivet dans son histoire de l'Académie; c'est que La Fontaine passait « quelques années entières à Paris, ne retournant chez lui » que pour vendre quelque portion de son bien; » d'où l'on peut conclure qu'il mangeait le fonds avec le revenu.

Cette notice est de M. NAIGEON, membre de l'Institut national des sciences et arts.

Digitized by Google

LA VIE D'ÉSOPE
LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Esope : à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celle-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie ; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Esope et d'Homère, c'est-à-dire les deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivans ! car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poëtes. Quant à Esope, il me semble qu'on le devait mettre au nombre, lui qui enseignait la véritable sagesse, et qui l'enseignait avec bien plus que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart savans les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite.

1.

Digitized by Google

moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Esope que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance.

Esope était Phrygien, d'un bourg appelé Amorium. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade, quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle ; car en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste, son ame se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or, il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues :

Digitized by Google

il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Esope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades; puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Esope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il était bègue et paraissait idiot. Les châtimens dont les anciens usaient envers leurs esclaves étaient fort cruels, et cette faute très-punissable. Le pauvre Esope se jeta aux pieds de son maître; et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandait pour toute grace qu'on surseît de quelques momens sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose de cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant: on n'aurait pas cru Chacun demeura surpris: on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût partir d'Esope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent comme le Phrygien avait fait, et se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer

Digitized by Google

avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen, Esope se garantit ; ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, et Esope étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Esope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre ; puis leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Esope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qui lui déliait la langue, et par même moyen lui faisait présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut ; et en s'éveillant : Qu'est-ce ceci? dit-il : ma voix est devenue libre ; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître.

Digitized by Google

Car comme un certain Zénas, qui était là en qualité d'économe, et qui avait l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritait pas, Esope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitemens seraient sus. Zénas, pour le prévenir, et pour se venger de lui, alla dire au maitre qu'il était arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avait recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servait qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant; car il lui donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le voulait accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, le marchand dit: Est-ce afin n'en ai pas le pouvoir; mais je te proposes l'achat de ce de te moquer que tu me fait venir Esope, je personnage? on le prendrait pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il partit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rappela, et lui dit: Achète-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient et qui soient mal-chans, ma mine les fera taire; on les menace à

de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : Les dieux soient loués ! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquait d'esclaves : si bien qu'allant à Ephèse pour se défaire de ceux qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Esope pria que l'on eût égard à sa taille ; qu'il était nouveau venu, et devait être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise : mais dès la dînée le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir, et de même le lendemain ; de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre, et d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus

Digitized by Google

proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Esope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entr'autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savaient faire : Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille; et en cas que l'on achetât l'un d'eux, il devait donner Esope par-dessus le marché. La chertè du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avait ri de si bonne grace : on en ferait un épouvantail, il divertirait les gens par sa mimique. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Esope à soixante oboles. Il lui demanda avant que de l'acheter, à quoi il lui serait propre, comme il l'avait demandé à ses camarades. Esope répondit à rien, puisque les autres avaient tout retenu pour eux. Les deux commis de la douane le mirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avait une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisaient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avait pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venait d'acheter un jeune esclave, le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servaient sa femme se pensèrent battre à qui l'aurait pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'était pour la chasser qu'on lui amenait un tel monstre ; qu'il y avait long-temps que le philosophe se lassait d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusqu'à tel point que la femme demanda son bien, et voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience, et Esope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller ; et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paraître la vivacité de son esprit ; car, quoiqu'on puisse juger par-là de son caractère, elles

Digitized by Google

sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la philosophie aussi bien que le jardinage ; c'est que les herbes qu'il plantait, et qu'il cultivait avec un grand soin, ne profitaient point, tout au contraire de celles que la terre produisait d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Esope se mit à rire ; et ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier, qu'il lui avait fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'était pas digne de lui; il le laissait donc avec son garçon, qui le satisferait assurément. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Esope compara la terre à une femme qui, ayant des enfans d'un premier mari, en épouserait un second qui aurait aussi des enfans d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manquerait pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôterait la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre, qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et

de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle était marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Esope tout ce qui était dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Esope : Va porter ceci à ma bonne amie. Esope l'alla donner à une petite chienne qui était les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avait trouvé bon. Sa femme ne comprenait rien à ce langage : on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchait qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avait pas dit expressément : Va-t-en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'était pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçait de faire un divorce; c'était la chienne, qui endurait tout, et qui revenait faire caresses après qu'on l'avait battue. Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colère, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les

Digitized by Google

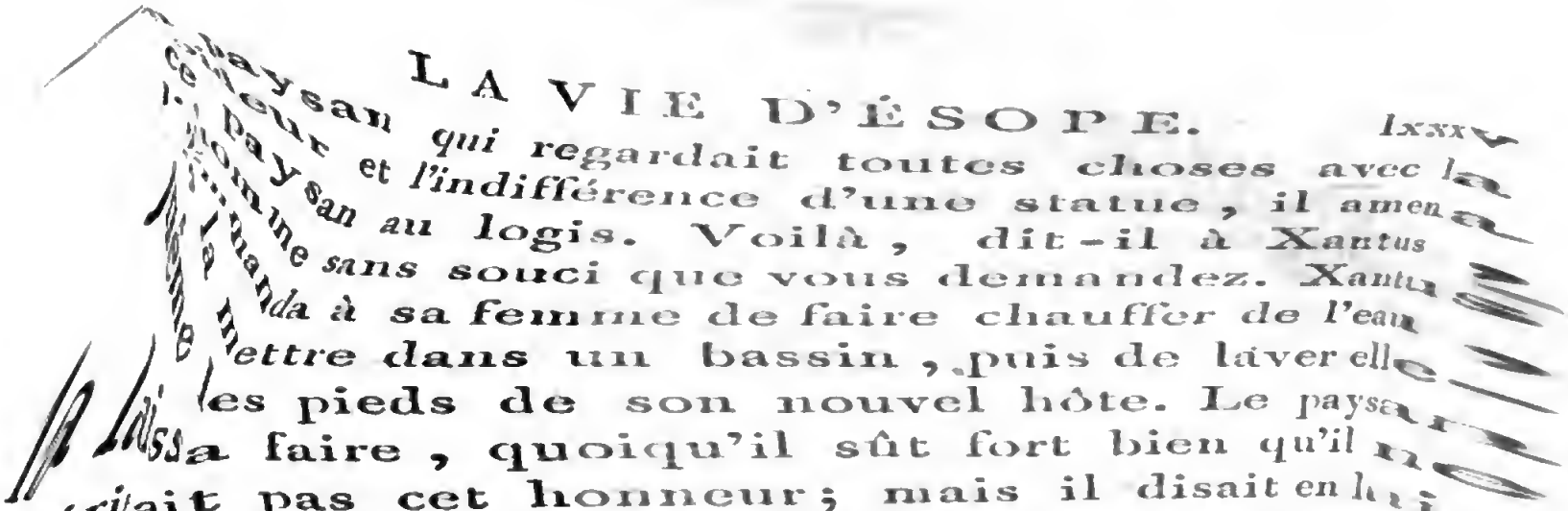
raisons ni les prières y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagême. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant, qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Esope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisait de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvait du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'était pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets; à la fin ils s'en dégoûtèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur? — Eh! qu'y a-t-il de

meilleur que la langue ? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police ; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées ; on s'acquitte du premier de tous les devoirs qui est de louer les dieux. — Eh bien ! dit Xantus (qui prétendait l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi, et je veux diversifier.

Le lendemain, Esope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blaphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire, car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine ? reprit Esope. — Eh ! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Esope alla le lendemain sur la place ; et voyant



paysan *qui regardait toutes choses avec la*
l'indifférence d'une statue, il amena
paysan *au logis. Voilà, dit-il à Xantus*
homme sans souci que vous demandez. Xantus
manda à sa femme de faire chauffer de l'eau
mettre dans un bassin, puis de laver elle-
les pieds de son nouvel hôte. Le paysan
laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne
méritait pas cet honneur; mais il disait en lui-
même : C'est peut-être la coutume d'en user
ainsi. On le fit asseoir au haut bout; il prit sa
place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus
ne fit autre chose que blâmer son cuisinier;
rien ne lui plaisait : ce qui était doux, il le
trouvait trop salé; et ce qui était trop salé, il
le trouvait doux. L'homme sans souci le laissait
faire, et mangeait de toutes ses dents. Au
dessert, on mit sur la table un gâteau que la
femme du philosophe avait fait : Xantus le trouva
mauvais, quoiqu'il fût très-bon. Voilà, dit-il,
la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais
mangée; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne
fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des
fagots. — Attendez, dit le paysan, je m'en vais
querir ma femme, on ne fera qu'un bûcher pour
toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le
philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais
attraper le Phrygien.

Digitized by Google

Or, ce n'était pas seulement avec son maître qu'Esope trouvait occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il allait. Soit qu'Esope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu ? Savais-je qu'on me ferait aller où je vais ? Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyait par-là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Esope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Esope, qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie ; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce

avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la
toute entière; et, pour assurance de la ga-
il déposa l'anneau qu'il avait au doigt.
lendemain suivant, que les vapeurs de Bacchus
dissipées, Xantus fut extrêmement sur-
ne plus trouver son anneau, lequel
fort cher. Esope lui dit qu'il était perdu
sa maison l'était aussi par la gageure qu'il
avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé: il
pria Esope de lui enseigner une défaite. Eso
s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé contre lui triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer mais non pas les fleuves qui entrent dedans c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Esope lui demanda la li-

berté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu; si toutefois les dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait : partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il aurait étant sorti du logis; s'il était heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Esope sortit aussitôt. Son maître était logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours? dit-il à Esope : qu'on lui donne les étrivières. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Esope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouverait. Hélas! s'écria Esope, les présages sont bien menteurs! moi, qui ai vu deux corneilles, je suis battu; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Esope : mais, quant à la liberté, il ne se pouvait résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

jour ils se promenaient
vieux monumens, considéra
plaisir les inscriptions qu'o
en aperçut une qu'il n
il demeurât long-temp
ation. Elle était compos
de certains mots. Le p
ingénument que cela passait s
vous fais trouver un trésor par
lettres, lui dit Esope, quelle ré
je? Xantus lui promit la libert
trésor. Elles signifient, poursu
quatre pas de cette colonne nou
rons un. En effet, ils le trouvè
creusé quelque peu dans terre.
fut sommé de tenir parole; mai
jours. Les dieux me gardent de t
il à Esope, que tu ne m'aies d
l'intelligence de ces lettres! ce n
trésor plus précieux que celui le
trouvé. On les a ici gravées, po
comme étant les premières lettre
Αποβας βηματα, etc., c'est-à-d
» reculez quatre pas, et que vous
» trouverez un trésor. » Puisque
repartit Xantus, j'aurais tort de
toi; n'espère donc pas que je t'aff
moi, répliqua Esope, je vous

c'est à lui que le trésor appar-
êmes lettres commencent d'autres
gnifient. Le philosophe intimidé
n qu'il prît sa part de l'argent et
not ; de quoi Esope déclara ne lui
bligation, ces lettres ayant été
le manière qu'elles enfermaient
et signifiaient encore : « En vous
s partagerez le trésor que vous
tré. » Dès qu'il fut de retour,
nda qu'on enfermât le Phrygien,
mît les fers aux pieds, de crainte
blier cette aventure. Hélas ! s'é-
st-ce ainsi que les philosophes
leurs promesses ? Mais faites ce
rez, il faudra que vous m'affran-
vous.

n se trouva vraie. Il arriva un
t fort en peine les Samiens. Un
anneau public (c'était appareu-
sceau que l'on apposait aux déli-
onseil), et le fit tomber au sein
Le philosophe fut consulté là-
nme étant philosophe, et comme
premiers de la république. Il de-
s, et eut recours à son oracle or-
Esope. Celui-ci lui conseilla de
public, parce que s'il rencontrait

l'honneur en serait tou
il n'y aurait que l'e
Xantus approuva la chose, et
aux harangues. Dès
Eclata de rire : personne
en partir de raisonnable
cette manière. Esope leur
pas considérer la forme du vas
qui y était enfermée. Les Sa
qu'il dît donc sans crainte c
ce prodige. Esope s'en excusa
sait le faire : La Fortune, disai
débat de gloire entre le maît
l'esclave disait mal, il serait
mieux que le maître, il ser
Aussitôt on pressa Xantus d
philosophe résista long-temps.
de ville le menaça de le faire d
vertu du pouvoir qu'il en avait
de façon que le philosophe fut
les mains. Cela fait, Esope dit
étaient menacés de servitude pa
que l'aigle enlevant leur sceau,
tre chose qu'un roi puissant q
sujétir.

Peu de temps après, Crésus, r
fit dénoncer à ceux de Samos
se rendre ses tributaires; sinon

cerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un, de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable; l'autre, d'esclavage, dont les commencemens étaient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'était conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auraient Esope avec éux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'acheteraient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, ceux-ci donnèrent leurs chiens pour ôtages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise. Esope

fallut toutefois aller chez C
les servirait plus utilement
que s'il demeurait à Samos.
Quand Crésus le vit, il s'étc
Créature lui eût été un
Roi! voilà celui qui fait qu
Portés! s'écria-t-il. Esope
pieds: Un homme prenait des
une cigale lui tomba aussi sou
allait la tuer comme il avait
Que vous ai-je fait? dit-elle à
ronge point vos blés; je ne v
dommage; vous ne trouverez e
dont je me sers fort innocem
je ressemble à cette cigale; je
et ne m'en suis point servi p
Crésus, touché d'admiration
seulement lui pardonna, mais
les Samiens à sa considération

En ce temps-là le Phrygien co
lesquelles il laissa au roi de I
voyé par lui vers les Samiens,
à Esope de grands honneurs.
envie de voyager et d'aller par
tretenant de diverses choses av
appelait philosophes. Enfin il
crédit près de Lycérus, roi d
rois d'alors s'envoyaient les un

problêmes à résoudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées; en quoi Lycérus, assisté d'Esope, avait toujours l'avantage, et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria; et ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connaissance d'Esope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par lesquelles il semblait qu'Esope eût intelligence avec les rois qui étaient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers, nommé Hermippus, que, sans chercher de plus grandes preuves, il fît mourir promptement le traître Esope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit long-temps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Esope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et par même moyen,

LA VIE D'É

homme prêt à répondre
questions. Lycérus ayant lu
ayant communiquées aux plus h
chacun d'eux demeura court ;
il regretta Esope, quand I
l'était pas mort, et le fit
lt très-bien reçu, se just
Ennus. Quant à la lettre du
n'en fit que rire, et manda q
printemps les architectes, et le
sortes de questions. Lycérus re
session de tous ses biens, et
nus pour en faire ce qu'il vo
reçut comme son enfant ; et,
tion, lui recommanda d'honore
prince, se rendre terrible à ses
et commode aux autres ; bien t
sans pourtant lui confier son secr
chasser de chez soi les babillar
laisser abattre au malheur ; avoi
main, car il vaut mieux enrichir
sa mort, que d'être importun à s
son vivant ; sur-tout n'être point
heur ni de la vertu d'autrui, d'au
faire du mal à soi-même. Ennus
avertissemens et de la bonté d'Esc
trait qui lui aurait pénétré le cœu
que temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Esope choisit des aiglons et les fit instruire (chose difficile à croire) : il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel était un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage ; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passait. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avait envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendait pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Esope vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répondant. Esope dit que le répondant était lui-même, et qu'il ferait voir les architectes quand il serait sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfans, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du bois. Vous voyez, dit Esope à Necténabo, je vous ai trouvé des ouvriers ; fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus était le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Esope : j'ai des cavales en Egypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus ? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain ; et retourné qu'il fut au logis, il commanda

manda à des enfans de
le mener fouettant par le
ens, qui adorent cet animal
rêmement scandalisés du tra
faisait. Ils l'arrachèrent d
et allèrent se plaindre a
présence le Phrygien. N
it le roi, que cet anima
dieux? pourquoi donc le fait
la sorte? C'est pour l'offense
envers Lycérus, reprit Esope
nière il lui a étranglé un coq
rageux, et qui chantait à te
Vous êtes un menteur, repartit
serait-il possible que ce chat e
de temps un si long voyage? E
possible, reprit Esope, que vos j
de si loin nos chevaux henni
pour les entendre?

Ensuite de cela, le roi fit ve
certains personnages d'esprit sub
questions énigmatiques. Il leur fi
où le Phrygien fut invité. Penda
proposèrent à Esope diverses ch
entr'autres: Il y a un grand templ
sur une colonne entourée de dou
cune desquelles a trente arcs-bou

de ces arcs-boutans se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfans de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; et les arcs-boutans, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain Necténabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton, soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cédule, par laquelle Necténabo confessait devoir deux mille talens à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo, toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit était de leur connaissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prends à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esope. Necténabo le

renvoya comblé de présens, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé, celle-là qui, des libéralités de ses amans, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration; c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Esope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avait tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassemens et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près on trouve que ce n'est rien.

La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent desir de vengeance (outre qu'ils craignaient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que, par ce moyen, ils convaincraient Esope de vol et de sacrilége, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étaient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase; Esope le nia avec des sermens : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille, leur dit-il, avait invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le mal-

heureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui, et l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai, mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisait au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient appaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avait point d'autre

que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Esope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait ; les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

FABLES

DE

LA FONTAINE.

A

M.gr LE DAUPHIN (1).

Je chante les héros dont Esope est (2) le père ;
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.

(1) Fils de Louis XIV.

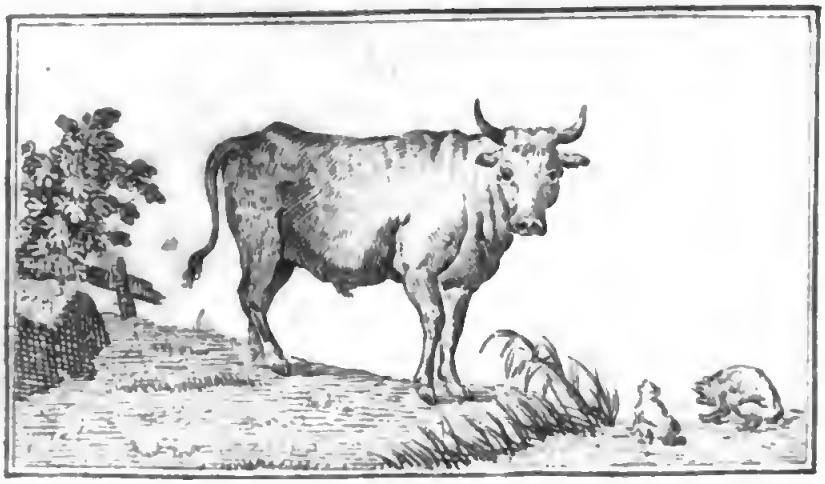
(2) Célèbre inventeur des fables.

Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira, d'une plus forte voix,
Les faits de tes aïeux, et les vertus des rois;
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

FABLE I. La Cigale et la Fourmi

F. II. Le Corbeau et le Renard.



F. III La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf.

Digitized by Google

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.

La Cigale et la Fourmi.

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau !
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle :
Je vous paîrai, lui dit-elle,
Avant (1) l'oût, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse;
C'est là son moindre défaut :

(1) Avant la moisson, avant le temps où l'on recueille les grains, temps qu'on s'est avisé de nommer oût, parce que cette récolte se fait ordinairement en août, qu'on prononce oût, comme s'il était écrit sans *a*.

Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise. —
Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Hé bien ! dansez maintenant.

II. *Le Corbeau et le Renard.*

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché (1),
Lui tint à peu près ce langage :
Hé ! bonjour, monsieur du corbeau !
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix (2) des hôtes de ces bois.
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie ;

(1) Attiré. Mais qui voudrait conter cette fable en prose, ne pourrait, je pense, employer un terme plus propre et plus expressif que celui d'alléché.

(2) Le plus beau de tous les oiseaux, toujours (*) unique en son espèce dans le temps qu'on dit qu'il a paru, et si

(*) *Sunt qui adsevereut..... unum in terris*, etc. (Tacit. Annal. lib. VI, p. 204, ex officinâ Elzevirianâ.)

Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

rare (**), qu'il n'est pas trop sûr qu'il ait jamais existé. Mais que cet oiseau soit une pure fiction dont les Grecs ont osé frelater leur histoire, la beauté merveilleuse qu'ils lui ont attribuée, enrichie par les descriptions des poëtes et par le pinceau des peintres, a été si fort autorisée dans le monde, que le mot de phénix est entré dans notre langue pour signifier des choses et des personnes d'une excellence extraordinaire. C'est ainsi que, dans La Bruyère, Quinaut est nommé le phénix de la poésie chantante; que Boileau parlant d'un sonnet parfait, nous dit;

Que cet heureux phénix est encore à trouver;

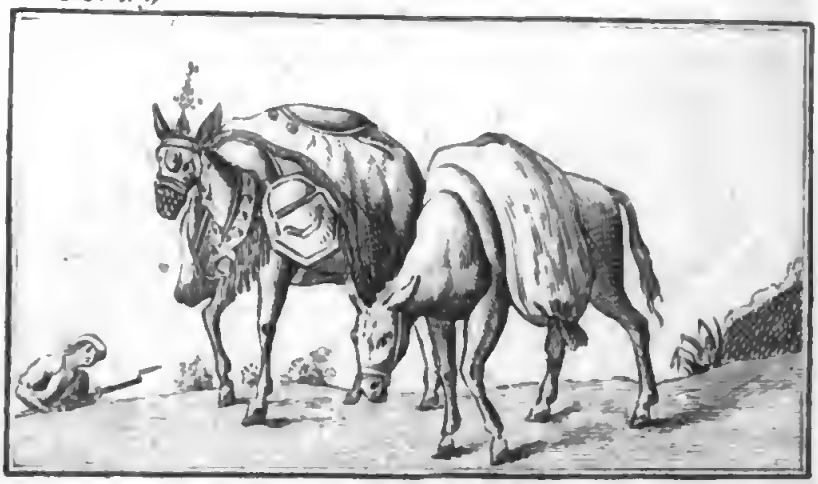
et qu'ici le renard voyant le corbeau, qui, perché sur un arbre, tenait en son bec un fromage, s'avise, pour l'étourdir et lui faire oublier son fromage, de lui dire que s'il a la voix aussi charmante que le plumage, il est le phénix des hôtes des bois : éloge flatteur qui ne manqua pas de produire l'effet qu'en attendait le renard.

(**) *Nonnulli falsum hunc phœnicem credidere, nihilque usurpavisse ex his quæ vetus memoria firmavit.* (TACIT. Annal. lib. VI, p. 204.)

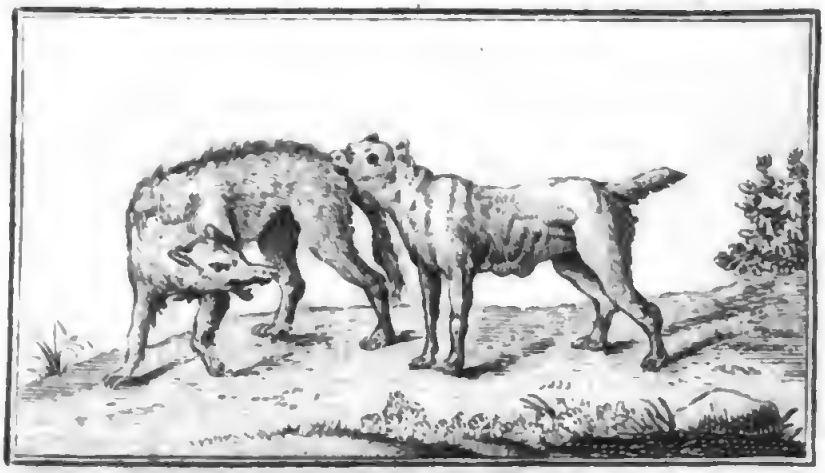
III. *La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.*

Une grenouille vit un bœuf,
Qui lui sembla de belle taille,
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant : Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore? —
Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà? —
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages;
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;
Tout petit prince a des ambassadeurs;
Tout marquis veut avoir des pages.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



F. IV. Les deux Mulets



F. V. le Loup et le Chien

F VI. La Genisse, la Chevre et la Brebis en societé avec le Lion

Digitized by Google

IV. *Les deux Mulets.*

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine charge,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette :
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein, et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire :
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
Ce mulet qui me suit du danger se retire ;
Et moi, j'y tombe, et je péris ! —
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meûnier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade.

V. *Le Loup et le Chien.*

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde:
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers:
Mais il fallait livrer bataille;
Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères (1), et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi! rien d'assuré! point de franche lipée (2)!
Tout à la pointe de l'épée!

(1) Malingres, décharnés.

(2) Repas qui ne coûte rien à des impudens qui vont y prendre part sans avoir été invités.

Suivez-moi, vous aurez un bien meille
Le loup reprit : — Que me faudra-t-il f
Presque rien, dit le chien, donner la ch
Portant bâtons, et mendians ;
Flatter ceux du logis ; à son maître co
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs (1) de toutes façon
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déjà se forge une félicité,
Qui le fait pleurer de tendresse
Chemin faisant il vit le cou du chien pe
Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi
de chose. —
Mais encor ? — Le collier dont je suis
De ce que vous voyez est peut-être la
Attaché ! dit le loup : vous ne courez d
Où vous voulez ? — Pas toujours
porte ? —
Il importe si bien, que de tous vos repa
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un t
Cela dit, maître loup s'enfuit, et cou

(1) Les restes d'un repas.

VI. *La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion.*

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta,
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça ;
Prit pour lui la première en qualité de sire (1) :
Elle doit être à moi, dit-il ; et la raison,
C'est que je m'appelle lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

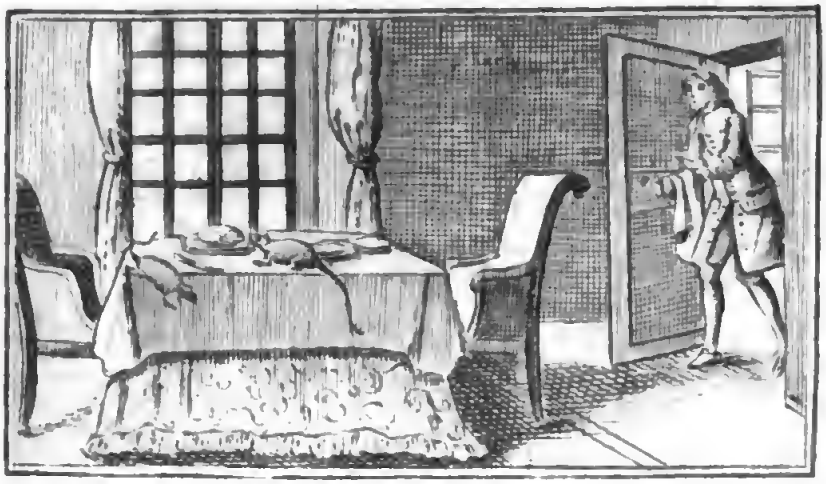
(1) Seigneur ou roi, le lion étant réputé roi des animaux, comme l'aigle celui des oiseaux.

VII.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

F. VII. La Besace.

F VIII. L'Hirondelle et les petits Oiseaux.



F. IX. Le Rat de ville et le Rat des champs

VII. *La Besace.*

JUPITER dit un jour ; Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause :
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait? — Moi ! dit-il ; pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché (1) :
Jamais, s'il veut me croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort ;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine était trop grosse.

(1) Vu son extrême laideur.

Dame fourmi trouva le ciron (1) trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contens d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx (2) envers nos pareils, et taupes (3) envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

(1) Très-petit animal, qu'on ne peut voir que par le moyen d'un microscope.

(2) Animal aux yeux très-perçans.

(3) On croit communément que les taupes n'ont point d'yeux.

VIII. *L'Hirondelle et les petits Oiseaux.*

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçait aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre (1) se sème,
Elle vit un manant en couvrir maints sillons (2).
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :
Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron !

(1) Chenevis, graine qui produit le chanvre, dont on fait la corde et le fil.

(2) Terre élevée entre deux rayons dans un champ labouré.

C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain, et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
Quand la chenevière (1) fut verte,
L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain ;
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre (2) étant tout-à-fait crûe,
L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte (3), et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre,

(1) Champ où croît le chanvre.

(2) Selon le bel usage, chanvre est masculin. La Fontaine a mieux aimé le faire féminin, comme il l'est encore dans quelques provinces.

(3) C'est-à-dire ensemencée. Le mot couvert, pris dans ce sens-là, est un terme d'agriculture assez usité à la campagne, mais qui n'est pas fort connu dans les grandes villes.

LIVRE I.

Quand reginglettes (1) et re
Attraperont petits oiseaux ,
Ne volez plus de place en pl
Demeurez au logis , ou changez d
Imitez le canard , la grue et la bé
Mais vous n'êtes pas en ét
De passer , comme nous , les déserts
Ni d'aller chercher d'autres
C'est pourquoi vous n'avez qu'un pa
C'est de vous renfermer aux trous d
Les oisillons , las de l'en
Se mirent à jaser aussi confusém
Que faisaient les Troyens quand
sandre (2)
Ouvrait la bouche seulemen
Il en prit aux uns comme a
Maint oisillon se vit esclave retenu
Nous n'écoutons d'instincts que ce
nôtres ,
Et ne croyons le mal que quand i

(1) Reginglettes. Sorte de piége pour
Ce mot , usité dans quelques provinces , e
où les oiseliers disent trébuchet , collet , et
glette.

(2) Fille du roi Priam , dont on mépri
qui cependant se trouvaient toujours très—

IX. *Le Rat de ville et le Rat des champs.*

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans (1).

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête ;
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

(1) Restes d'oiseaux d'un goût délicat, parmi lesquels l'ortolan passe pour un des plus friands morceaux.

F X. Le Loup et l'Agneau.

F XI l'Homme et son Image.

F XII Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues

C'est assez, dit le rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :
Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !

X. *Le Loup et l'Agneau.*

La raison du plus fort est toujours la meilleure.
Nous l'allons montrer tout-à-l'heure.
Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survint à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité. —
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle,
Et que, par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson. —
Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé. —
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encore ma mère. —
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

XI. *L'Homme et son Image.*

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux,
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde :
Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentait par-tout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galants,

Miroirs

Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse (1)? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau:
Mais quoi ! le canal est si beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même.
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes :
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des Maximes (2).

(1) On appelle Narcisse tout homme entêté de sa beauté réelle ou chimérique : par allusion à ce que dit la fable d'un beau jeune homme de ce nom, qui devint si follement amoureux de lui-même, qu'il en perdit la vie.

(2) Celui des Maximes morales, composé par le duc de la Rochefoucauld.

XII. *Le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon à plusieurs queues.*

Un envoyé du grand-seigneur
Préférait, dit l'histoire, un jour chez l'empereur
Les forces de son maître à celles de l'empire.
Un Allemand se mit à dire :
Notre prince a des dépendans
Qui, de leur chef, sont si puissans,
Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée.
Le chiaoux, homme de sens,
Lui dit : Je sais par renommée
Ce que chaque électeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer ;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvais à cette aventure,
Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.

Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

F. XIII. Les Voleurs et l'Ane

F. XIV. Simonide préservé par les dieux.

La Mort et le Malheureux
F. XV.

La Mort et le Bucheron
F. XVI.

Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue
Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'a
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre.

XIII. *Les Voleurs et l'Ane.*

POUR un âne enlevé deux voleurs se batt
L'un voulait le garder, l'autre le voulait v
Tandis que coups de poing trottaie
Et que nos champions songeaient à se défer
Arrive un troisième larron,
Qui saisit maître aliboron (1).
L'âne, c'est quelquefois une pauvre provin
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc et le Hon
Au lieu de deux, j'en ai rencontré tr
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province
Un quart voleur survient, qui les accor
En se saisissant du baudet.

(1) Nom burlesque qu'on donne à l'âne.

Simonide préservé par les Dieux.

eut trop louer trois sortes de personnes ;
s dieux, sa maîtresse et son roi.
(1) le disait : j'y souscris quant à moi ;
sont maximes toujours bonnes.
e chatouille et gagne les esprits :
s d'une belle en sont souvent le prix.
omme les dieux l'ont quelquefois payée.

monide (2) avait entrepris
'un athlète (3) ; et, la chose essayée,
son sujet plein de récits tout nus.
ns de l'athlète étaient gens inconnus ;
, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite :
Matière infertile et petite.
d'abord parla de son héros.
avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
tte à côté, se met sur le propos

xcellent poëte français, qui a vécu sous Henri IV et III.

ncien poëte grec très-célèbre, dont il ne nous reste lques fragmens.

n nommait athlètes ceux qui, dans la Grèce, paraissaient divers lieux et en divers temps devant de nombreuses ées de peuple, pour y disputer le prix de la course, tte, etc.

LIVRE I.

De Castor et Pollux (1) ; ne manque pas
Que leur exemple était aux lutteurs glorieux
Elève leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étaient signalés davantage.
Enfin, l'éloge de ces dieux
Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlète avait promis d'en payer un talent
Mais quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers, et dit, fort franc,
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je veux vous traiter cependant ;
Venez souper chez moi : nous ferons bonne
Les conviés sont gens choisis,
Mes parens, mes meilleurs amis ;
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vint : l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandaient à le voir promptement.
Il sort de table ; et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.

(1) Frères jumeaux, fils de Jupiter et de Léda, rendus fameux par leur adresse dans les exercices et par leur valeur, furent placés entre les étoiles après leur mort.

ommes étaient les gémeaux de l'éloge.
lui rendent grace ; et, pour prix de ses vers,
l'avertissent qu'il déloge,
te maison va tomber à l'envers.
prédiction en fut vraie.
pilier manque ; et le plafond,
trouvant plus rien qui l'étaie,
le festin, brise plats et flacons ;
en fait pas moins aux échansons.
as le pis ; car pour rendre complète
vengeance due au poëte,
e cassa les jambes à l'athlète,
renvoya les conviés
ur la plupart estropiés.
uée eut soin de publier l'affaire :
ia, Miracle ! on doubla le salaire
aient les vers d'un homme aimé des dieux.
n'était fils de bonne mère
ui, les payant à qui mieux mieux,
our ses ancêtres n'en fît faire.
s à mon texte, et dis premièrement
e saurait manquer de louer largement
et leurs pareils ; de plus, que Melpomène (1)
sans déroger, trafique de sa peine ;
u'on doit tenir notre art en quelque prix.

Melpomène se prend pour le poëte lui-même, qu'on
spiré par cette muse.

Les grands se font honneur, dès-lors
font grace :
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Etaient frères et bons amis.

XV. *La mort et le Malheur*

Un malheureux appelait tous les j
La Mort à son secours.
O Mort! lui disait-il, que tu me sembles
Viens vîte, viens finir ma fortune cruelle
La Mort crut, en venant, l'obliger en eff
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se
Que vois-je! cria-t-il : ôtez-moi cet objet
Qu'il est hideux! que sa rencon
Me cause d'horreur et d'effroi!
N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-

(1) Ce sujet a été traité d'une autre façon
comme la fable suivante le fera voir. Je com
pour une raison qui me contraignait de rendre
générale. Mais quelqu'un me fit connaître que
coup mieux fait de suivre mon original, et
passer un des plus beaux traits qui fût dans Es
bligea d'y avoir recours. Nous ne saurions all
que les anciens : ils ne nous ont laissé pour
la gloire de les bien suivre. Je joins toutefo
celle d'Esope; non que la mienne le mérite,

Mécénas (1) fut un galant homme :
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent (2),
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort ! on t'en dit tout autant.

XVI. *La Mort et le Bûcheron.*

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesans,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.

du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos, que je n'ai pas cru le devoir omettre. (*Note de La Fontaine.*)

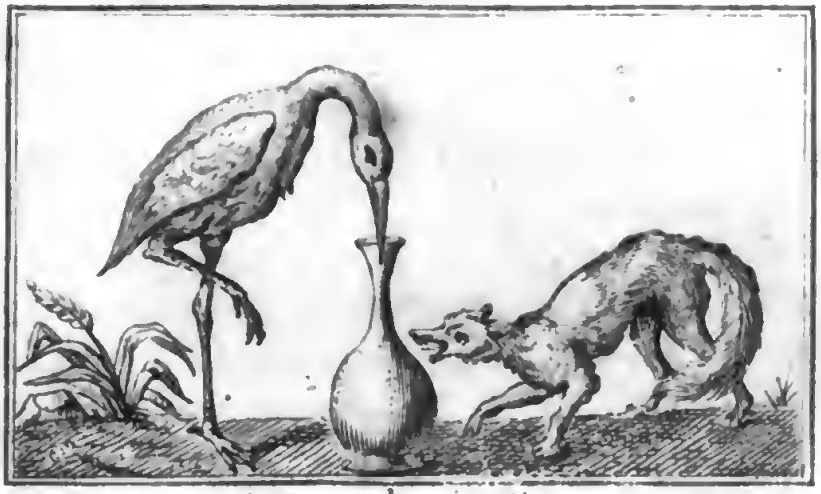
(1) Favori de l'empereur Auguste, et grand protecteur des gens de lettres.

(2) *Debilem facito manu,*
Debilem pede coxâ:
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes.
Vita dùm superest, benè est.
Hanc mihi, vel acutâ
Si sedeam cruce, sustine.

Ces vers de Mécènes nous ont été conservés par Sénèque (Epist. 101).

(2) Paquets de branches avec leurs feuilles.

F. XVII. L'Homme entre deux âges et ses deux Maitresses.



F. XVIII. Le Renard et la Cigogne

F. XIX. L'Enfant et le Maitre d'Ecole.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

Enfin, n'en pouvant plus d'efforts et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos:
Sa femme, ses enfans, les soldats, les impôts,
Le créancier, et la corvée (1),
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.
Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes:
PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR,
C'est la devise des hommes.

XVII. *L'Homme entre deux âges, et ses deux Maîtresses.*

UN homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage.

(1) Travail que les paysans doivent à leur seigneur comme une redevance.

Il avait du comptant,
Et partant
De quoi choisir ; toutes voulaient lui plaire :
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant ;
Bien adresser n'est pas petite affaire.
L'une encor verte ; et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparait par son art
Ce qu'avait détruit la nature.
Ces deux veuves en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'allaient quelquefois testonnant (1),
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tout moment, de sa part emportait
Un peu de poil noir qui restait,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageait les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu :

(1) Comme ce mot n'est plus d'usage aujourd'hui, La Fontaine s'est avisé fort à propos de nous l'expliquer lui-même. Il y a grande apparence qu'il l'avait pris de Rabelais, qui dit, en parlant du soin que l'on prenait de l'éducation de Gargantua, que chaque matin « il était habillé, peigné, tes-» tonné, accoutré et parfumé, durant lequel temps on lui ré-» pétait les leçons du jour de devant. » Gargantua, liv. 1, chap. 23. Rabelais se sert encore du mot testonner dans le même sens.

J'ai plus gagné que perdu ;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne :
Il n'est tête chauve qui tienne :
Je vous suis obligé, Belles, de la leçon.

XVIII. *Le Renard et la Cigogne.*

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant, pour toute besogne
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cicogne au long bec n'en peut attraper miette,
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cicogne son hôtesse ;
Loua très-fort sa politesse ;
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit sur-tout ; renards n'en manquent point.

Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

XIX. *L'enfant et le Maître d'école.*

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école;
L'enfant lui crie : Au secours! je péris!
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : Ah! le petit babouin!

Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
Et puis, prenez de tels fripons le soin !
Que les parens sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.
Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant (1),
Se peut connaître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé, mon ami ! tire-moi de danger ;
Tu feras, après, ta harangue.

(1) C'est-à-dire toute personne sujette à étaler avec affectation et mal-à-propos ses lectures, sa science, et même son éloquence. Cette définition une fois admise, bien des hommes et des femmes, qui se croient à couvert du vice de pédanterie, en sont visiblement affectés.

XX. *Le Coq et la Perle.*

Un jour un coq détourna
Une perle, qu'il donna
Au beau premier lapidaire.
Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton
Serait bien mieux mon affaire.

XXI. *Les Frelons et les Mouches à miel.*

A l'œuvre on connaît l'artisan.
Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent:
Des frelons (1) les réclamèrent;

(1) Espèces de mouches qui s'introduisent dans les ruches des abeilles pour en piller le miel, incapables elles-mêmes de composer un suc si délicat.

Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il était mal-aisé de décider la chose :
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avaient long-temps paru. Mais quoi ! dans les frelons
Ces enseignes étaient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmilière.
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci ?
Dit une abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché l'ours (1) ?
Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les frelons et nous :
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des frelons fit voir

(1) Expression proverbiale, pour dire, sucé, exténué les parties, en prolongeant les procès.

Que cet art passait leur savoir ;
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.
Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code (1);
Il ne faudrait point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge;
On nous mine par des longueurs :
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs.

XXII. *Le Chêne et le Roseau.*

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet (2) pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure

(1) Recueil des lois destinées à l'éclaircissement et à la décision des procès, mais qui, par l'adresse des procureurs et des avocats, servent quelquefois à embrouiller l'esprit des juges, et toujours à prolonger les procès aux dépens des parties intéressées.

(2) Fort petit oiseau. Qui voudra savoir pourquoi cet oiseau a été appelé roitelet, c'est-à-dire petit roi, n'a qu'a consulter Plutarque dans son traité intitulé : Instruction pour ceux qui manient affaires d'état, chap. 7 de la traduction d'Amyot.

Fait

F. XX. Le Coq et la Perle.

F. XXI. Les Frelons et les Mouches à miel.

F. XXII. Le Chene et le Roseau.

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale V. E.
NAPOLI
III

Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mont front, au Caucase pareil (1),
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent (2).
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos :
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.

(1) Haute montagne en Asie.

(2) Comme les joncs croissent sur les bords des rivières et des étangs, ils sont sans cesse agités par les vents qui règnent dans ces endroits-là.

Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine (1),
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts (2).

(1) Imité de Virgile, qui dit en parlant du chêne :

. . . . . *Quæ quantùm vertice ad auras*
Æthereas, tantùm radice in Tartara tendit.
Georg. L. II, v. 291, 292.

(2) Expression poétique, pour dire, et dont les racines pénétraient fort avant dans la terre.

FIN DU PREMIER LIVRE.

Biblioteca Nazionale
NAPOLI

F. I. Contre ceux qui ont le goût difficile.

F II. Conseil tenu par les Rats.

le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe.
F. III.

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amans cette muse a promis,
Je les consacrerais aux mensonges d'Esope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut ; je l'essaie ; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau :
J'ai passé plus avant ; les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement?
Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques,
Et d'un style plus haut ? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avaient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,

Par mille assauts, par cent batailles,
N'avaient pu mettre à bout cette fière cité ;
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux (1),
Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :
Stratagême inoui, qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine....
C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs :
La période est longue, il faut reprendre haleine.
Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix.
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Eh bien ! baissons d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeait à son Alcippe, et croyait de ses soins
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules :
Il entend la bergère adressant ces paroles
Au doux zéphyr, et le priant
De les porter à son amant...
Je vous arrête à cette rime,

(1) Princes, héros grecs.

Dira mon censeur à l'instant ;
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu :
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.
Maudit censeur ! te tairas-tu ?
Ne saurais-je achever mon conte ?
C'est un dessein très-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.
Les délicats sont malheureux ;
Rien ne saurait les satisfaire.

II. *Conseil tenu par les Rats.*

Un chat, nommé Rodilardus,
Faisait des rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyait presque plus ;
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son sou ;
Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,

Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis ils s'enfuiraient sous terre :
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot :
L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire (1) chapitres de chanoines.
Ne faut-il que délibérer ?
La cour en conseillers foisonne ;
Est-il besoin d'exécuter ?
L'on ne rencontre plus personne.

(1) Voire est un vieux mot, mais si bien placé dans cet endroit, que les dames qui lisent cette fable ne s'aperçoivent pas de son ancienneté. D'où je suis tenté de conclure qu'on pourrait employer avec succès bien des mots surannés, qu'on a laissé perdre sans en mettre d'autres à la place, et qui, employés à propos, plairaient comme dans La Fontaine, ce qu'on ne peut pas dire de cette foule de mots nouveaux qu'on substitue tous les jours à d'autres très-usités, qui par-là sont en danger de se perdre.

III. *Le Loup plaidant contre le Renard, par-devant le Singe.*

Un loup disait que l'on l'avait volé :
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avait point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le magistrat suait en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : Je vous connais de long-temps, mes amis ;
Et tous deux vous paîrez l'amende :
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande (1).

Le juge prétendait qu'à tort et à travers,
On ne saurait manquer, condamnant un pervers.

(1) Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction, qui est dans le jugement de ce singe, était une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre. C'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis. (*Note de La Fontaine.*)

IV. *Les deux Taureaux et la Grenouille.*

Deux taureaux combattaient à qui posséderait
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupirait.
Qu'avez-vous ? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant.
Eh ! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un ; que l'autre le chassant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux ;
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse.
Cette crainte était de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher, à leurs dépens :
Il en écrasait vingt par heure.

Hélas ! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands (1).

(1) Ce qui revient à ce que dit Horace à l'occasion de la guerre de Troie :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

F. IV Les deux Taureaux et les Grenouilles.

F. VI l' Oiseau blessé d'une fleche.

F. VII. La Lice et sa compagne.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

V. *La Chauve-Souris et les deux Belettes.*

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette : et, sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de long-temps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire !
N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes ; ou bien je ne suis pas belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris ! des méchans vous ont dit ces nouvelles.
Grace à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau ; voyez mes ailes :
Vive la gent qui fend les airs !
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien, qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau,
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau ;

nd elle protesta qu'on lui faisait outrage :
, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.
Je suis souris ; vivent les rats !
Jupiter confonde les chats !
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

sieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeans (1),
x dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
Le sage dit, selon les gens,
Vive le roi ! vive la ligue !

(1) Paraissant tantôt d'un parti, et tantôt d'un autre. C'est e chose ordinaire que les partis se distinguent les uns des tres par des écharpes de différentes couleurs.

VI. *L'Oiseau blessé d'une flèche.*

MORTELLEMENT atteint d'une flèche empennée (1),
Un oiseau déplorait sa triste destinée,
Et disait, en souffrant un surcroît de douleur :
Faut-il contribuer à son propre malheur !
Cruels humains ! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles !

(1) Munie de plumes, qui contribuent à la direction et à la rapidité de son vol.

Mais ne vous moquez point, engeance sans pi
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtr
Des enfans de Japet (1) toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

(1) Si, selon la fable, les hommes sont enfans de
ne voit pas trop bien comment elle a pu attribuer
tion de l'homme à Prométhée, fils de Japet. Ma
ridicule de s'arrêter ici à démêler cette fusée.

VII. *La Lice et sa Compagne*

Une lice (1) étant sur son terme
Et ne sachant où mettre un fardeau si pres
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consen
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme
Au bout de quelque temps sa compagne re
La lice lui demande encore une quinzaine
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redeman
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit
Je suis prête à sortir avec toute ma bande
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfans étaient déjà forts.

(1) Une grosse chienne.

N

Ce qu'on donne aux méchans, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider; il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

VIII. *L'Aigle et l'Escarbot.*

L'AIGLE donnait la chasse à maître Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vîte.
Le trou de l'escarbot (1) se rencontre en chemin:
Je laisse à penser si ce gîte
Etait sûr; mais où mieux? Jean lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,
L'escarbot intercède, et dit:
Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux:
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux:
C'est mon voisin, c'est mon compère.
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné

(1) Espèce d'insecte.

F. VIII. l'Aigle et l'Escarbot.

F. IX. Le Lion et le Moucheron.

F. X. l'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel

Biblioteca Nazionale V. E.
NAPOLI

Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris ; et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain ; sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut :
La mort de Jean lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède (1)
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu ; que pour ses intérêts
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardi qui les irait là prendre ;
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte :
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,

(1) Bel enfant, aimé de Jupiter qui l'enleva sur son aigle.

De quitter toute dépendance ;
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avait tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour,
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver, et comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour.

IX. *Le Lion et le Moucheron.*

Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre !
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre :
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie ?
Un bœuf est plus puissant que toi ;
Je le mène à ma fantaisie.
A peine il achevait ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large,

Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ:
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat: le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire:
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va par-tout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée:
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelque chose par-là nous peut être enseignée?
J'en vois deux; dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

X. *L'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel.*

Un ânier, son sceptre à la main,
Menait, en empereur romain,
Deux coursiers (1) à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier:
Et l'autre, se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles (2):
Sa charge était de sel. Nos gaillards pélerins,
Par monts, par vaux et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa:
Car au bout de quelques nagées
Tout son sel se fondit si bien,

(1) On donne le nom de coursier à de beaux et bons chevaux; ici ce sont deux ânes, dont les oreilles sont à proportion beaucoup plus longues que celles des chevaux.

(2) Marchait lentement comme s'il eût porté des bouteilles.

Biblioteca Nazionale
V. E. III
NAPOLI

F. XI. Le Lion et le Rat.

F. XII. La Colombe et la Fourmi.

F. XIII. L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur et l'éponge.
Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison (1).
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassait, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe ;

C'est assez qu'on ait vu par-là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.

(1) Se remplirent d'eau comme l'éponge.

XI. *Le Lion et le Rat.*

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi ;
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion,
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissemens ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

XII. *La Colombe et la Fourmi.*

L'AUTRE exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe :
Quand sur l'eau se penchant une fourmi y tombe :
Et dans cet océan (1) l'on eût vu la fourmi
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :

(1) La grande mer, par rapport à la fourmi.

Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire (1) où la fourmi arrive.
Elle se sauve. Et là-dessus
Passe un certain croquant (2) qui marchait les pieds nus:
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.
Le vilain (3) retourne la tête :
La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole.

(1) Pointe de terre ou de roche qui avance dans la mer.

(2) Un payan. En 1637, sous Louis XIII, il se fit un soulèvement de quelques communes dans le Périgord et la Saintonge, qui, sous prétexte de liberté, ne voulaient plus payer de subsides, et se nommaient croquans. De là ce nom a été employé pour désigner en général un pauvre paysan, un villageois.

(3) Mot ancien, qui signifie un paysan. De VILLA, maison de campagne, a été formé VILLANUS, qui n'est que de la basse latinité.

XIII. *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.*

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens ont chanté,
Qu'est-ce, que le hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la Providence ?
Or du hasard il n'est point de science :
S'il en était, on aurait tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort ;
Toutes choses très-incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?

A quelle utilité ? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
Nous rendre, dans les biens, des plaisirs incapables ?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus (1),
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font leur cours,
Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers ?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe :
Emmenez avec vous les souffleurs (2) tout d'un temps ;
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.

Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur qui fut contraint de boire.

(1) Anticipés par notre imagination.

(2) Les chimistes qui s'amusent à chercher la pierre philosophale, c'est-à-dire le moyen de convertir les métaux communs en or.

re la vanité de son art mensonger,
st l'image de ceux qui bâillent aux chimères,
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

XIV. *Le Lièvre et les Grenouilles.*

Un lièvre en son gîte songeait,
Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)
ans un profond ennui ce lièvre se plongeait:
et animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux!
ls ne sauraient manger morceau qui leur profite:
amais un plaisir pur; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis: cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh! la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnait notre lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux, inquiet;
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.

F. XIV. Le lievre et les Grenouilles.

F. XV. Le Coq et le Renard.

F. XVI. Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

Biblioteca Nazionale
NAPOLI
III

Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh ! dit-il, j'en sais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens ! Je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre !
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

XV. *Le Coq et le Renard.*

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
Frère, dit un renard adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse.
Ne me retarde point, de grace ;

Je dois faire aujourd'hui vingt postes sa
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaire
Nous vous y servirons en frères
Faites-en les feux dès ce soir;
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le coq, je ne pouvais jama
Apprendre une plus douce et meilleure
Que celle
De cette paix :
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux levriers
Qui, je m'assure, sont courrie
Que pour ce sujet on envoie :
Ils vont vîte, et seront dans un mome
Je descends : nous pourrons nous entr
Adieu, dit le renard, ma traite est lor
Nous nous réjouirons du succès de l'af
Une autre fois. Le galant aussit
Tire ses grègues (1), gagne a
Mal content de son stratagême
Et notre vieux coq en soi-mên
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le

(1) Vieux mot, pour dire tirer ses chaus
nage soupçonne que ce grègue vient de G
dirait culotte à la grecque.

'hui vingt postes sans manqu
oi pouvez vaquer,
ainte, à vos affaires;
servirons en frères.
'eux dès ce soir;
iens recevoir
our fraternelle.
e ne pouvais jamais
ouce et meilleure nouvelle,
elle
paix :
une double joie
is deux levriers,
re, sont courriers
jet on envoie :
dans un moment à nous.
ons nous entrebaiser tous.
a traite est longue à faire:
succès de l'affaire
galant aussitôt
(1), gagne au haut,
n stratagême.
en soi-même
peur;
romper le trompeur.
er ses chausses, s'enfuit.
vient de GRÆCA, comme

XV

XVI. *Le Corbeau voulant imiter l'Ai*

L'OISEAU de Jupiter enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus faible de reins, mais non pas moins gl
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plu
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeu
Je ne sais qui fut ta nourrice,
Mais ton corps me paraît en merveilleux état
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant, à ces mots, il s'abat.
La moutonnière créature
Pesait plus qu'un fromage; outre que sa toison
Etait d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphême (1).
Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite :
Le berger vient, le prend, l'encage bien et bea

(1) Un cyclope.

C

Le donne à ses enfans pour servir d'amusette.
Il faut se mesurer ; la conséquence est nette :
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre :
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

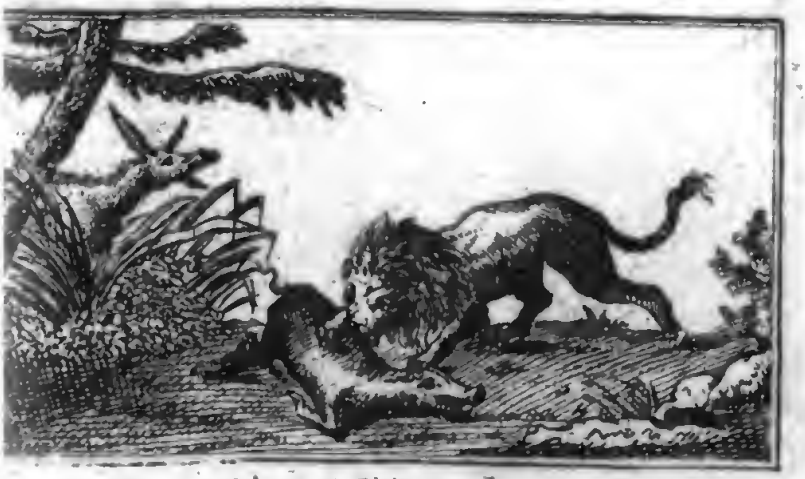
XVII. *Le Paon se plaignant à Junon.*

Le paon se plaignait à Junon :
Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure ;
Le chant (1) dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit, en colère :
Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies ;
Qui te panades, qui déploies

(1) Le chant du paon n'a rien d'agréable ; c'est plutôt un miaulement qu'un chant.

F. XVII. Le Paon se plaignant à Junon.

F. XVIII. La Chatte métamorphosée en femme.



F. XIX. Le Lion et l'Ane chassants.

Biblioteca Nazionale V.E.
NAPOLI

Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire !
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage ;
Le corbeau sert pour le présage ;
La corneille avertit des malheurs à venir.
Tous sont contens de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

XVIII. *La Chatte métamorphosée en Femme.*

Un homme chérissait éperdûment sa chatte ;
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,
Qui miaulait d'un ton fort doux :
Il était plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortilèges et par charmes,
Fait tant, qu'il obtient du destin
Que sa chatte, en un beau matin,
Devient femme : et, le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,

De fou qu'il était d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori,
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue; elle le flatte :
Il n'y trouve plus rien de chatte ;
Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et par-tout :
Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture :
Pour cette fois, elle accourut à point ;
Car ayant changé de figure,
Les souris ne la craignaient point.
Ce lui fut toujours une amorce :
Tant le naturel a de force !
Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli (1).

(1) Tout ce que nous dit ici La Fontaine, Horace l'a renfermé plus heureusement, à mon avis, dans ce vers :

Naturam expelles furcâ, tamen usquè recurret.

Epist. X, lib. I.

Je ne saurais m'empêcher d'ajouter, sans décider pourtant, que La Fontaine aurait beaucoup mieux fait de terminer sa fable par ces deux vers :

En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne saurait le réformer.
Coups de fourches ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières ;
Et, fussiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez :
Il reviendra par les fenêtres.

XIX. *Le Lion et l'Ane chassant.*

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer. Il célébrait sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux, bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère

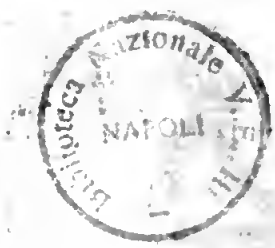
Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

car le reste n'est qu'une faible répétition de la même pensée, où je crois que La Fontaine s'est engagé par l'envie d'imiter Horace.

De l'âne, à la voix de Stentor (1).
L'âne à messer lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiraient de leur maison.
Leur troupe n'était pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix ;
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois ;
Tous fuyaient, tous tombaient au piége inévitable
Où les attendait le lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le lion, c'est bravement crié :
Si je ne connaissais ta personne et ta race,
J'en serais moi-même effrayé.

L'âne, s'il eût ôsé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison.
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron ?
Ce n'est pas là leur caractère.

(1) Un Grec, qui, selon Homère, avait la voix fort supérieure à celle des autres hommes.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

F. XX. Testament expliqué par Esope

LIVRE III

F. I. Le Meunier, son Fils et l'Ane

F. III. Le Loup devenu Berger.

XX. *Testament expliqué par Esope.*

Si ce qu'on dit d'Esope est vrai,
C'était l'oracle de la Grèce :
Lui seul avait plus de sagesse
Que tout l'aréopage. En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avait trois filles,
Toutes trois de contraire humeur.
Une buveuse ; une coquette ;
La troisième, avare parfaite.
Cet homme par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderait plus sa contingente part.
Le père mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit ; on tâche d'entendre
La volonté du testateur ;
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune sœur

Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mère ?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que voulait donc dire le père ?
L'affaire est consultée ; et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet (1), se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté ;
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un, les maisons de bouteille,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de Malvoisie (2),
Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,

(1) Expression figurée, pour dire qu'ils se déclarent incapables d'expliquer le testament.

(2) Vin grec, fort doux. Ici Malvoisie se prend pour toute sorte de bon vin.

L'attirail

L'attirail de la goinfrerie :
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, et les meubles exquis,
Les eunuques et les coiffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix :
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
Que peut-être pas une sœur
N'aurait ce qui lui pourrait plaire.
Ainsi chacune prit son inclination ;
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix. Esope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avaient pris justement
Le contrepied du testament.
Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique (1)
Aurait de reproches de lui !
Comment ! ce peuple, qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,

(1) Cette partie de la Grèce, dont Athènes était la capitale.

A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur ! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré ;
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable :
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses ;
La biberonne eut le bétail ;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien (1) ;
Alléguant qu'il n'était moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien ;
Qu'elles se mariraient dans les bonnes familles
Quand on leur verrait de l'argent ;
Paîraient leur mère tout comptant ;
Ne posséderaient plus les effets de leur père :
Ce que disait le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

(1) Esope, né en Phrygie.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Meunier, son Fils et l'Ane.

A M. D. M.

L'INVENTION des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue (1) à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Qne les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes :
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan (2) Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins,
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins)
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé ;

(1) Fables instructives.

(2) Excellent poëte français, mort en 1670.

A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :
Dois-je dans la province établir mon séjour ?
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter ;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit :
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata :
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance :
Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure (1) :
Il fait monter son fils, il suit ; et, d'aventure,

(1) Ne s'en met point en peine.

Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Holà ! ho ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise !
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;
Quand trois filles passant : l'une dit : C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous !
Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux :
L'âne se prélassant (1) marche seul devant eux.

(1) Prenant l'air grave et majestueux d'un prélat. On

Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meûnier s'incommode?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !
Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
Beau trio de baudets ! Le meunier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour ou le prince ;
Allez, venez, courez ; demeurez en province ;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

trouve *se prélasser* dans Rabelais ; et c'est apparemment de là que La Fontaine l'a tiré. « Je vis Diogène, dit Epistemon » revenu des Enfers, qui se prélassait en magnificence avec » une grande robe de pourpre et un sceptre en sa dextre, » et faisait enrager Alexandre-le-Grand, quand il n'avait » pas bien rapetassé ses chausses. » (Pantagruel, liv. II, chap. 30.) Et ailleurs, parlant du bûcheron à qui Mercure avait présenté trois cognées, l'une d'or, l'autre d'argent, et une troisième de bois, et qui, s'étant contenté de celle de bois qu'il avait perdue, reçut les deux autres en récompense de sa bonne foi ; il ajoute : « Ainsi le bûcheron s'en va se pré- » lassant par le pays, faisant bonne trogne parmi ses paro- » chiens et voisins. »

II. *Les Membres et l'Estomac.*

Je devais par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage ;
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster (1) en est l'image :
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudrait, disaient-ils, sans nous, qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme ;
Et pour qui ? pour lui seul : nous n'en profitons pas ;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher :
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur ;

(1) L'estomac. C'est dans ce sens-là que Rabelais s'est avisé d'employer le mot de GASTER, qui est originairement grec.

Chaque membre en souffrit; les forces se perdirent.
Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne; et la chose est égale.
Tout travaille pour elle; et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paie au soldat,
Distribue en cent lieux ses graces souveraines,
Entretient seule tout l'état.

Ménénius (1) le sut bien dire.
La commune s'allait séparer du sénat.
Les mécontens disaient qu'il avait tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité,
Au lieu que tout le mal était de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs était déjà posté,
La plupart s'en allaient chercher une autre terre;
Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étaient aux membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

(1) Sénateur romain, du temps des consuls.

III. *Le Loup devenu Berger.*

Un loup qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante (1) approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément ;
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette ;
La plupart des brebis dormaient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire ;
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.

(1) Trompeur.

Mais cela gâta son affaire :
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup, agisse en loup ;
C'est le plus certain de beaucoup.

IV. *Les Grenouilles qui demandent un Roi.*

Les grenouilles se lassant
De l'état démocratique (1),
Par leurs clameurs firent tant,
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique (2).
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,

(1) Où le peuple gouverne.

(2) Au gouvernement souverain d'un seul, qu'on nomme monarque, roi, prince, etc.

F. IV. Les Grenouilles qui demandent un Roi

F. V. Le Renard et le Bouc.

F. VI. L'Aigle, la Laye et la Chatte.

Biblioteca Nazionale
NAPOLI

Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de long-temps regarder au visage,
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or, c'était un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant;
Une autre la suivit, une autre en fit autant;
Il en vint une fourmilière :
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue!
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir :
Et grenouilles de se plaindre;
Et Jupin de leur dire : Eh quoi ! votre desir
A ses lois croit-il nous astreindre ?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement;

Mais ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

V. *Le Renard et le Bouc.*

Capitaine renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés :
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.

Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience :
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors :
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.
En toute chose il faut considérer la fin.

VI. *L'Aigle, la Laie et la Chatte.*

L'AIGLE avait ses petits au haut d'un arbre creux,
La laie (1) au pied, la chatte entre les deux ;
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.
La chatte détruisit par sa fourbe l'accord :
Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : Notre mort
(Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux mères),
Ne tardera possible guères.
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
Cette maudite laie, et creuser une mine?

(1) La femelle du sanglier.

C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine :
L'arbre tombant, ils seront dévorés ;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie était en gésine.
Ma bonne amie et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire :
Son courroux tomberait sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits ; la laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion :
L'oiseau royal, en cas de mine ;
La laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout ; il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort pour messieurs les chats.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

F. VII. L'Ivrogne et sa Femme.

F. VIII. La Goutte et l'Araignée.

F. IX. Le Loup et la Cigogne.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse !
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore (1),
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

(1) Très-belle fille, forgée par Vulcain, à laquelle Jupiter donna une boîte remplie de toutes sortes de maux.

VII. *L'Ivrogne et sa Femme.*

Chacun a son défaut, où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altérait sa santé, son esprit et sa bourse :
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,

Un luminaire, un drap de mort.
Oh! dit-il, qu'est ceci? Ma femme est-elle veuve?
Là-dessus son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau (1) propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.
La cellérière (2) du royaume
De Satan, reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer:
Tu ne leur portes point à boire?

(1) Bouillon ou potage. Chaudeau, JUSCULUM. Nicot. De CALDELLUM, parce qu'on le prend chaud, dit Ménage dans son Dictionnaire étymologique.

(2) C'est le nom qu'on donne, chez les religieuses, à celle qui a soin de recevoir et d'employer le revenu de la maison.

VIII. *La Goutte et l'Araignée.*

QUAND l'enfer eut produit la goutte et l'araignée:
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.

Or,

Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étroites,
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes:
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'est rien, dit l'aragne, aux cases qui me plaise.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant: Je ne crois pas qu'en ce poste je chomme,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme.
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer: voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vint balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle était en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menait tantôt fendre du bois,

antôt fouir, houer (1) : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi-pansée.
h ! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.
nangeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter :
lle la prend au mot, se glisse en la cabane :
oint de coup de balai qui l'oblige à changer.
a goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
ataplasmes, Dieu sait ! les gens n'ont point de honte
e faire aller le mal toujours de pis en pis.
'une et l'autre trouva de la sorte son compte,
t fit très-sagement de changer de logis.

(1) Travailler avec la houe, outil dont se servent les vignerons pour remuer et labourer la terre.

IX. *Le Loup et la Cigogne.*

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie,
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe ; elle accourt.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

F. X. Le Lion abattu par l'Homme.

F. XI. Le Renard et les Raisins

F. XII. Le Cygne et le Cuisinier.

Digitized by Google

Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os : puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire ! dit le loup :
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte.

X. *Le Lion abattu par l'Homme.*

On exposait une peinture,
Où l'artisan avait tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.
Les regardans en tiraient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet :
Je vois bien, dit il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire :
Mais l'ouvrier vous a déçus ;
Il avait liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre.

XI. *Le Renard et les Raisins.*

CERTAIN renard gascon (1), d'autres disent normand (2),
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats (3).
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

(1) Fanfaron, effronté, toujours prêt à justifier ses fautes par quelques traits de plaisanterie, bonne ou mauvaise.

(2) Plein de dissimulation; porté, comme par instinct, à répondre indirectement et obscurément à ceux qui lui parlent, et, lorsqu'il y trouve son compte, à leur dire nettement le contraire de ce qu'il pense.

(3) Valets de soldats.

XII. *Le Cygne et le Cuisinier.*

DANS une ménagerie
De volatilles remplie,
Vivaient le cygne et l'oison :
Celui-là destiné pour les regards du maître;

Celui-ci, pour son goût : l'un qui se piquait d'être
Commensal du jardin ; l'autre, de la maison (1).
Des fossés du château faisant leurs galeries (2),
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne ; et, le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, près de mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris.
Quoi ! je mettrais, dit-il, un tel chanteur (3) en soupe ;
Non, non ; ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien !

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe,
Le doux parler ne nuit de rien.

(1) Fréquentant le plus ordinairement le jardin, comme l'autre la maison.

(2) Leur lieu de plaisance.

(3) Le chant mélodieux des cygnes n'est fondé que sur une tradition poétique, dont la vérité n'a jamais été bien confirmée par l'événement. Je n'ai jamais entendu chanter le cygne, ni personne peut-être non plus que moi, dit AElien dans ses Collections historiques, liv. I, chap. 14.

XIII. *Les Loups et les Brebis.*

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque les brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis :
Car si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages :
Ils ne pouvaient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des ôtages ;
Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs chiens.
L'échange en étant fait aux termes ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
Se virent loups parfaits, et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étaient pas,
Etranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
Furent étranglés en dormant :
Cela fut sitôt fait, qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa.

F. XIII. Les Loups et les Brebis.

F. XIV. Le Lion devenu vieux

F. XVI. La Femme noyée

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi ;
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

XIV. *Le Lion devenu vieux.*

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied ;
Le loup un coup de dents, le bœuf un coup de corn
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes ;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
Ah ! c'est trop, lui dit-il : je voulais bien mourir ;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteinte

XV. *Philomèle et Progné.*

Autrefois Progné (1) l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle (2).
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux?
Progné lui repartit : Eh quoi! cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique!
Le désert est-il fait pour des talens si beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles;
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois
Parmi des demeures pareilles

(1) Fille de Pandion, femme de Térée, changée en hirondelle.

(2) Sœur de Progné, qui, ayant été violée par Térée, roi de Thrace, fut changée en rossignol.

Exerça

Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage.

XVI. *La Femme noyée.*

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien
C'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup : et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos :
Puisqu'il s'agit, en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avait fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchait le corps
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrace,
Des gens se promenaient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus
1.
Suivez le fil de la rivière.

n autre repartit : Non, ne le suivez pas,
Rebroussez plutôt en arrière :
uelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se raillait assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avait raison :
Mais, que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra,
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.

XVII. *La Belette entrée dans un grenier.*

Damoiselle belette, au corps long et fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
Elle sortait de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galande fit chère lie (1),

(1) Grand'chère. Chère lie, qu'on trouve souvent dans Rabelais, signifie proprement chère joyeuse. Le mot *lie*, qui vient de LÆTUS, n'est plus guère entendu dans ce sens-là,

Mangea, rongea : Dieu sait la vie
Et le lard qui périt en cette occasion !
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son s
Elle entend quelque bruit, veut sortir par l
Ne peut plus repasser, et croit s'être mépri
Après avoir fait quelques tours :
C'est, dit-elle, l'endroit ; me voilà bien s
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un rat, qui la voyait en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moi
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sort
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'a
Mais ne confondons point, par trop approfo.
Leurs affaires avec les vôtres.

quoique liesse, qui en a été formé, ne soit encore ni
ni tout-à-fait hors d'usage ; témoins Notre-Dame de
ce vers de La Fontaine qui est entendu de tout le m

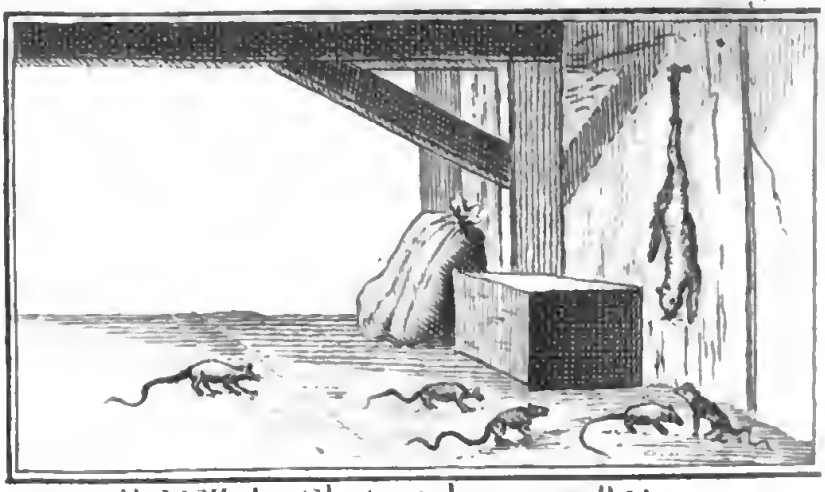
Aux noces d'un tyran tout le peuple en liess
Liv. VI, fab. 12.

R

XVIII. *Le Chat et le vieux Rat.*

J'ai lu, chez un conteur de fables,
[illegible] d'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila (1), le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
[illegible]rai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :
[illegible] voulait de souris dépeupler tout le monde.
[illegible]es planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage,
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.

(1) Attila, roi des Goths, qu'on nomme le fléau de Dieu.



F. VIII. Le Chat et le vieux Rat.

LIVRE IV.

F. I. Le Lion amoureux.

F. II. Le Berger et la Mer.

Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant, font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis ;
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis,
Pour la seconde fois, les trompe et les affine,
Blanchit sa robe et s'enfarine ;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour ;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine ;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.

C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Lion amoureux.

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ.

SÉVIGNÉ (1), de qui les attraits
Servent aux Graces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocens d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un lion qu'Amour sut dompter?
Amour est un étrange maître!
Heureux qui ne peut le connaître
Que par récit, lui ni ses coups!
Quand on en parle devant vous
Si la vérité vous offense,

(1) Fille d'esprit, qui fut mariée au c
dont la mère est immortalisée par le gén
litesse et le bon sens qui règnent dans
après sa mort.

La fable au moins se peut souffrir :
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient,
Les lions entre autres voulaient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? puisque leur engeance
Valait la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla.

Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré :
Il la demande en mariage.
Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui semblait bien dur :
La refuser n'était pas sûr ;
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin ;
Car, outre qu'en toute manière
La belle était pour les gens fiers,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.

Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer nôtre amant,
Lui dit : Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux,
Car ma fille y répondra mieux
Etant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela :
Tant son ame était aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.

Amour ! amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence !

II. *Le Berger et la Mer.*

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite (1).
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien, qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef, comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :
Celui qui s'était vu Coridon ou Tircis (2)
Fut Pierrot (3), et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine ;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine (4),

(1) La mer, ainsi appelée du nom de la femme de Neptune.

(2) Maître de ses troupeaux.

(3) Berger à gage sous un maître.

(4) Lucrèce, parlant des premiers habitans de la terre, dit que, contens de se nourrir des fruits de la terre, ils ne songeaient point à s'enrichir par des voyages sur la mer, qu'ils voyaient tantôt agitée par de violentes tempêtes, et tantôt

Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux,
Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelqu'autre :
Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.
Ceci n'est plus un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance ;
Qu'il se faut contenter de sa condition ;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.
La mer promet monts et merveilles :
dans une tranquillité charmante. Ce calme, si sujet à changer
ne lès tenta jamais de se fier à de si belles apparences.

Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus aquis.
Lucret. lib. 5.

Ces images si gracieuses et si vives n'auraient pas convenu
ton que La Fontaine est obligé de prendre dans cette fabl
et je n'oserais dire qu'il les ait eues dans l'esprit en la comp
sant.

III. *La Mouche et la Fourmi.*

La mouche et la fourmi contestaient de leur prix.
O Jupiter ! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière,
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air (1) ose se dire égal !
Je hante les palais, je m'assieds à ta table ;
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi :
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur ou d'une belle ?
Je le fais, et je baise un beau sein quand je veux :
Je me joue entre des cheveux ;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté.
Puis allez-moi rompre la tête

(1) Madame Dacier était charmée de ce trait poétique, comme je lui ai ouï dire à elle-même.

De vos greniers ! Avez-vous dit ?
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez les palais, mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
Si vous entrez par-tout, aussi font les profanes.
Sur la tête des rois, et sur celle des ânes,
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas ;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie ;
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche ; est-ce un sujet pourquoi
Vous fassiez sonner vos mérites ?
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites ?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour (1) sont chassées ;
Les mouchards (2) sont pendus : et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus (3) régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai par monts ni par vaux (4),

(1) Les importuns.
(2) Les espions.
(3) Quand l'hiver sera venu.
(4) Au lieu de vaux, vieux mot, on dit aujourd'hui vallées.

M'exposer au vent, à la pluie;
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.
Je vous enseignerai par-là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu; je perds le temps : laissez-moi travailler;
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne se remplit à babiller.

Par monts et par vaux, est pourtant une expression qui peut encore être admise avec grace dans un style simple et familier, comme celui dont La Fontaine a trouvé bon de se servir dans la plupart de ses Fables.

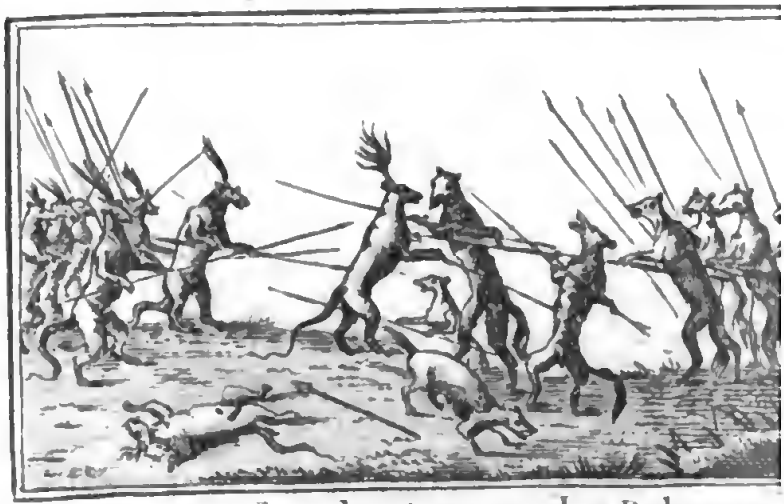
IV. *Le Jardinier et son Seigneur.*

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant (1).
Il avait de plant vif fermé cette étendue :
Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée,
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.

(1) Tout proche.

F. IV. Le Berger et son Seigneur.

F. V. L'Ane et le petit Chien.



F. VI. Le Combat des Rats et des Belettes

Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des piéges se rit
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédi
Il est sorcier, je crois. Sorcier ! je l'en défi
Repartit le seigneur : fût-il diable, Mira
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bonhomme, sur ma
Et quand? et dès demain, sans tarder plus
La partie ainsi faite, il vient avec ses gen
Çà, déjeunons, dit-il; vos poulets sont-
La fille du logis, qu'on vous voie, appr
Quand la marîrons-nous ? quand auro
gendres ?
Bonhomme, c'est ce coup qu'il faut, vous
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle (2
Disant ces mots, il fait connaissance av
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect :
Tant qu'au père à la fin cela devient sus
Cependant on fricasse, on se rue en cuis
De quand sont vos jambons ? ils ont fort

(1) Nom d'un chien de chasse.
(2) Vieux mot, pour dire une grande bourse
» Jean descend en terre, dit Rabelais, mit la
» carcelle, en tira vingt escus au soleil. »
liv. IV, chap. 16.)

Monsieur ils sont à vous. Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur.
Il déjeune très-bien ; aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés ;
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamare,
Que le bonhomme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux,
Adieu chicorée et poireaux,
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre était gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bonhomme disait : Ce sont là jeux de prince (1).
Mais on le laissait dire ; et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps,
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

(1) Qui ne plaisent, dit le proverbe, qu'à ceux qui les font.

Petits

Petits princes, videz vos débats entre vo
De recourir aux rois vous seriez de grand
Il ne les faut jamais engager dans vos gu
Ni les faire entrer sur vos terres

V. *L'Ane et le petit Ch*

Ne forçons point notre talent
Nous ne ferions rien avec grace
Jamais un lourdaud, quoi qu'
Ne saurait passer pour galant
Peu de gens, que le ciel chérit et gra
Ont le don d'agréer infus avec la vi
C'est un point qu'il leur faut la
Et ne pas ressembler à l'âne de la fa
Qui, pour se rendre plus aima
Et plus cher à son maître, alla le care
Comment! disait-il en son am
Ce chien, parce qu'il est mign
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madam
Et j'aurai des coups de bâton
Que fait-il? il donne la patte
Puis aussitôt il est baisé:
S'il en faut faire autant afin que l'on
Cela n'est pas bien mal aisé.

Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Ho ho! quelle caresse! et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton (1)!
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

(1) Un valet armé d'un gros bâton. Ici Martin-Bâton ne peut guère signifier autre chose : mais, si je ne me trompe, il doit se prendre pour le bâton même, dans cet endroit de Rabelais où il fait dire à Panurge : « Je battrai ma femme » en tigre si elle me fâche. Martin-Bâton, ajoute-t-il, en » fera l'office. En faute de bâton, le diable me mange si » je ne la mangeais pas toute vive, etc. » (Pantagruel, liv. III, chap. 13.

VI. *Le combat des Rats et des Belettes.*

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats ;
Et sans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine

En ferait, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en était à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendart.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança :
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artapax,
Psicarpax, Méridarpax (1),
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez long-temps
Les efforts des combattans.
Leur résistance fut vaine ;
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,

(1) Noms de rats plaisamment inventés par Homère dans sa Batrachomiomachie ; de quoi tomberont d'accord tous ceux qui entendent assez de grec pour découvrir la vraie signification de ces noms-là.

Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille, dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail :
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux :
Au lieu que la populace
Entrait dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

NAPOLI

F. VII. Le Singe et le Dauphin

F. VIII. L'Homme et l'Idole de bois.

F. IX. Le Geai paré des plumes du Paon.

VII. *Le Singe et le Dauphin.*

C'ÉTAIT chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menaient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Pline le dit ; il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe, en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut :
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement, qu'on eût cru voir
Ce chanteur (1) que tant on renomme.
Le dauphin l'allait mettre à bord,
Quand, par hasard, il lui demande :
Etes-vous d'Athènes la grande?
Oui, dit l'autre ; on m'y connaît fort :

(1) C'est Arion, sauvé d'un naufrage par un dauph
ce fait merveilleux, voyez Hérodote, liv. I.

S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi ; car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs.
Un mien cousin est juge maire.
Le dauphin dit : Bien grand merci :
Et le Pirée (1) a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent, je pense? —
Tous les jours : il est mon ami ;
C'est une vieille connaissance.
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup,
Qui prendraient Vaugirard (2) pour Rome (3),
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Le dauphin rit, tourne la tête ;
Et, le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête ;
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme, afin de le sauver.

(1) Fameux port d'Athènes.

(2) Village près de Paris.

(3) La capitale de l'état ecclésiastique, et la plus grande ville d'Italie.

VIII. *L'Homme et l'Idole de bois.*

CERTAIN païen chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des
oreilles :
Le païen cependant s'en promettait merveilles.
Il lui coûtait autant que trois :
Ce n'était que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole, quel qu'il fût,
N'avait eu cuisine si grasse ;
Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassait d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avait sa part ; et sa bourse en souffrait :
La pitance du dieu n'en était pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole ?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers et stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.

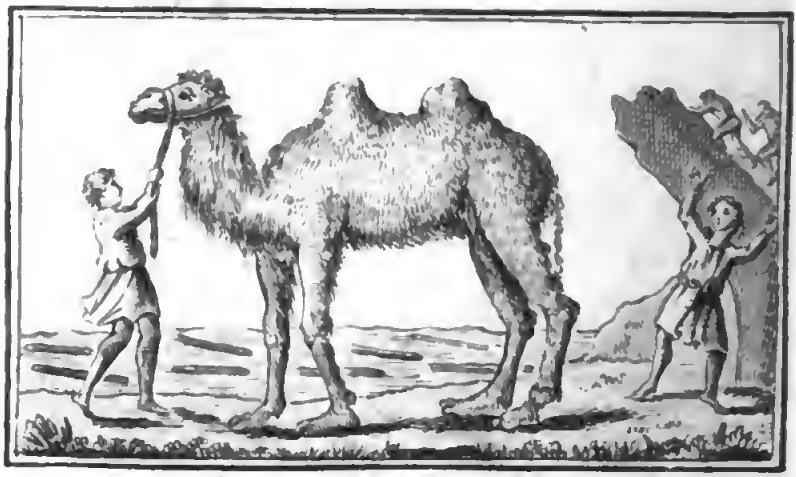
Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides:
J'ai bien fait de changer de ton.

IX. *Le Geai paré des plumes du Paon.*

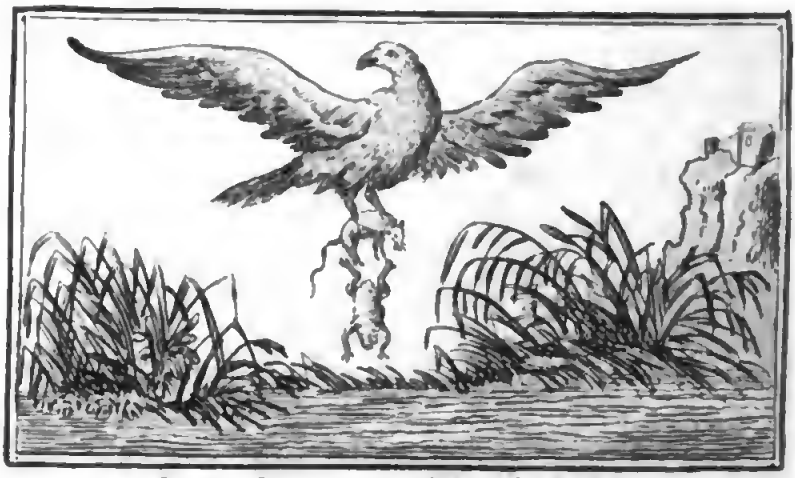
Un paon muait : un geai prit son plumage :
Puis après se l'accommoda ;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte :
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de gens à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

Biblioteca Nazionale
NAPOLI



F X. Le Chameau et les Bâtons flottans.



F XI. La Grenouille et le Rat

F XII. Le Cheval s'etant voulu venger du Cerf.

Digitized by Google

X. *Le Chameau et les Bâtons flottans.*

Le premier qui vit un chameau (1)
S'enfuit à cet objet nouveau ;
Le second approcha ; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire (2).
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :
Ce qui nous paraissait terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue,
Quand ce vient à la continue.
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :
On avait mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques momens après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin, bâtons flottans sur l'onde.
J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendrait bien :
De loin, c'est quelque chose ; et de près, ce n'est ri

(1) Animal propre à porter de gros fardeaux.
(2) Autre nom du chameau. C'est proprement une esp
de chameaux qui vont d'un pas plus léger et plus vîte que
autres.

XI. *La Grenouille et le Rat.*

Tel, comme dit Merlin (1), cuide engeigner (2) autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connaissait l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.
Messire rat promit soudain :
Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,

(1) Qui, distingué en son temps, ou par son habileté ou par la subtilité de son esprit, passait communément pour sorcier. C'est un fameux enchanteur dans l'*Orlando furioso* d'Arioste. Merlin, prétendu magicien, était anglais. Il vivait vers la fin du cinquième siècle. Si vous voulez en savoir davantage, voyez le dictionnaire de Moréri.

(2) Pense duper, tromper. Cuide engeigner, sont deux mots à-présent surannés et tout-a-fait hors d'usage. Cuider se trouve encore dans Amyot. Pour engeigner, ou engigner, comme l'écrit Ménage dans son dictionnaire étymologique, il vient, selon ce savant étymologiste, d'INGANARE, tromper.

La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conterait à ses petits enfans
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenait le galant empêché :
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très-bon remède ;
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
Prétend qu'elle en fera gorge-chaude et curée :
C'était, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les dieux ; la perfide s'en moque :
Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde.
Voit d'en-haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
La grenouille et le lien.
Tout en fut ; tant et si bien,
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

XII. *Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.*

UNE fable avait cours parmi l'antiquité ;
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité :
Voici la fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandait que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphans, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux :
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par tout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espèce lige (1)

(1) Asservie à son seul appétit. C'est le plus haut point de liberté où puissent parvenir les animaux. Et l'homme est lige d'un seigneur, lorsqu'il dépend de ce seigneur à certains égards, qu'il est son vassal.

De son seul appétit, crurent que cette fois
Il fallait subir d'autres lois.
On s'assemble au désert. Tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut,
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,
Le singe en fut chargé: l'on lui mit par écrit
Ce que l'on voulait qui fut dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car, que donner ? il fallait de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion. Cela ne leur plut point.
Dit-il, et nous voici compagnons de voyage.
Nous nous rencontrons tout à point,
J'allais offrir mon fait à part;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarr
Obligez-moi de me faire la grace
Que d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous sera pas une charge trop grande;
Et j'en serai plus libre, et bien plus en état,

En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et, malgré le héros de Jupiter issu (1),
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchait sa vie,
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphirs. Le lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade,
Dit-il; je sens un feu qui me brûle au-dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps:
Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir affaire.
On déballe; et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignait sa joie:
Que de filles, ô dieux! mes pièces de monnoie
Ont produites! Voyez: la plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît m'en appartient. Il prit tout là-dessus;
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le singe et les sommiers confus,
Sans oser repliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,

(1) Alexandre, qui se disait fils de Jupiter.

Et n'en eurent point de raison.
Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion ;
Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires (
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs

(1) Espèce de proverbe, que La Fontaine a pr
mot de Régnier, satire XII, à la fin.

XIII. *Le Cheval s'étant voulu venger c*

De tous temps les chevaux ne sont nés
hommes.
Lorsque le genre humain de glands se c
Ane, cheval et mule, aux forêts habitait
Et l'on ne voyait point, comme au siècl
sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats
Tant de chaises, tant de carrosse
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces
Or, un cheval eut alors différend
Avec un cerf plein de vitesse ;
Et ne pouvant l'attraper en courant
Il eut recours à l'homme, implora son ad
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur
Ne lui donna point de repos

cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.
cela fait, le cheval remercie
ne son bienfaiteur, disant : Je suis à vous ;
je m'en retourne en mon séjour sauvage.
s cela, dit l'homme ; il fait meilleur chez nous :
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc ; vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas ! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté ?
eval s'apperçut qu'il avait fait folie :
il n'était plus temps ; déjà son écurie
Etait prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
, s'il eût remis une légère offense !

l que soit le plaisir que cause la vengeance,
t l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien (1)
Sans qui les autres ne sont rien.

(1) La liberté, préférable aux métaux les plus précieux, Horace, en appliquant la fable du cheval a toute personne , pour vivre plus commodément, devient esclave d'un nd, qui, l'ayant admise chez lui et à sa table, la rend in-siblement le jouet de ses humeurs et de ses plus bizarres ntaisies. Pour La Fontaine, comme il n'a pas trouvé à pro-s de sortir ouvertement de son sujet, il ne pouvait peindre liberté qu'en termes généraux ; ce qu'il a fait d'une ma-ière fort délicate, mais peut-être moins propre à toucher t instruire tous ses lecteurs, que l'idée qu'en donne Horace ;

Biblioteca Nazionale V.E.
NAPOLI
III

F. XIV. Le Renard et le Buste.

F. XVI. Le Loup, la Mere et l'Enfant.

F. XVIII. Le Vieillard et ses Enfans.

XIV. *Le Renard et le Buste.*

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens; et, quand il s'apperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste (1) de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il; mais de cervelle point. »
Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

d'où je ne vois pourtant pas qu'on puisse rien conclure en faveur d'Horace au désavantage de La Fontaine, qui n'aurait pu s'écarter ici de son sujet, comme a fait Horace, sans nous faire perdre une sage instruction, directement fondée sur cette fable.

(1) Figure d'une personne à demi-corps, en plein relief.

XV. *Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.*

La bique allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet :
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir, que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet :
Foin du loup et de sa race !
Comme elle disait ces mots,
Le loup, de fortune, passe ;
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avait pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et, d'une voix papelarde (1),
Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du loup !
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point

(1) Douce et contrefaite.

Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il était venu s'en retourna chez soi.
Où serait le biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet, que de fortune,
Notre loup avait entendu?
Deux sûretés valent mieux qu'une;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

XVI. *Le Loup, la Mère et l'Enfant.*

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :
Il y périt. Voici l'histoire.
Un villageois avait à l'écart son logis.
Messer loup attendait chape-chute (1) à la porte :
Il avait vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiment de dindons, enfin bonne provende.
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.
La mère aussitôt le gourmande,

(1) Quelque bonne aventure. Si vous voulez savoir ce qui a donné lieu à cette expression, voyez le Dictionnaire de Trévoux, au mot *chape-chute*. J'avais fait sur ce mot une note, qui m'a paru trop longue pour être mise ici.

Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure :
Quand la mère appaisant sa chère géniture,
Lui dit : Ne criez point ; s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est-ce ceci : s'écria le mangeur de moutons :
Dire d'un, puis d'un autre ! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette....
Comme il disait ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête ; épieux et fourches fières
L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
Merci de moi ! lui dit la mère,
Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim ?
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête :
Le seigneur du village à sa porte les mit ;
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chires leups, n'écoutez mie
» Mère tenchent chen fieux qui crie. »

XVII. *Parole de Socrate.*

Socrate (1) un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage :
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage ;
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis
Que les appartemens en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !
Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose ;
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

(1) Philosophe grec, dont la sagesse et la vertu ne peuvent être assez admirées de quiconque prendra la peine d'étudier son caractère.

XVIII. *Le Vieillard et ses Enfans.*

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie.
Ecoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie:
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire:
Pour moi, de tels pensers me seraient mal-séans.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.
Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait,
Mes chers enfans, dit-il (à ses fils il parlait),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble:
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble:
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant: Je le donne aux plus forts. (1)

(1) Je défie les plus forts d'en venir à bout, c'est-à-dire de rompre ces dards joints ensemble. Dans la plupart des éditions des Fables de La Fontaine, au lieu de: *Je le donne aux plus forts*, on trouve, *Je les donne aux plus forts;* faute grossière, qui a été corrigée par La Fontaine lui-même, dans une édition de Paris, publiée en 1678. La même faute a reparu depuis, dans plusieurs autres éditions, par la négligence ou l'ignorance des correcteurs: mais on peut compter présentement que cette note, munie de l'autorité de La Fontaine, la fera disparaître pour toujours.

Un second lui succède, et se met en posture ;
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista ;
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Faibles gens ! dit le père ; il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquait, on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans ; que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin, se sentant près de terminer ses jours :
Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont vos pères ;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains ; il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints, l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultans, (1)
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage ; on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour-à-tour les condamne.

(1) Avocats qui ne plaident plus au barreau, mais qu'on va consulter chez eux.

réanciers et voisins reviennent aussitôt,
eux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
es frères désunis sont tous d'avis contraire :
'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
'ous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
'rofiter de ces dards unis, et pris à part.

XIX. *L'Oracle et l'Impie.*

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale (1) des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un payen, qui sentait quelque peu le fagot, (2)
Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire, (3)
Alla consulter Apollon.

(1) Le labyrinthe, que les poëtes nomment souvent dédale dans le sens propre et dans un sens figuré, comme ici, par allusion à Dédale, architecte athénien, qui bâtit le fameux labyrinthe de Crète.

(2) Qui s'exposait à être brûlé comme athée.

(3) Qu'un homme se trouve héritier par testament, s'il soupçonne que l'héritage pourrait l'obliger à payer aux créanciers du défunt plus qu'il ne lui a laissé par son testament, il n'accepte l'héritage que par bénéfice d'inventaire; et, dans

Dès

F XIX. L'Oracle et l'Impie.

F XX. L'Avare qui a perdu son tresor.

F XXI. L'Œil du Maitre.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Dès qu'il fut en son sanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non?
Il tenait un moineau, dit-on,
Près d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau ;
Tu te trouverais mal d'un pareil stratagême :
Je vois de loin, j'atteins de même.

ce cas, il n'est tenu de payer des dettes du défunt que jusqu'à la concurrence des biens inventoriés. Ainsi, un homme qui croit en Dieu, sans être fort assuré de son existence, se réserve la liberté de n'y point croire du tout. Un tel homme, dit La Fontaine, croit en Dieu, pour user de ce mot, par bénéfice d'inventaire ; expression hardie, qui n'est ni fort juste, ni fort claire, si je ne me trompe.

XX. *L'Avare qui a perdu son trésor.*

L'USAGE seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène (1) là-bas est aussi riche qu'eux ;

(1) Philosophe fort pauvre, mais pauvre volontaire.

Et l'avare ici-haut, comme lui, vit en gueux.
L'homme au trésor caché, qu'Esope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait,
Pour jouir de son bien, une seconde vie;
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
Il avait dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant d'autre déduit (1)
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance (2) à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours, qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris? —
C'est mon trésor que l'on m'a pris. —

(1) Pas de plus grand plaisir. Déduit, qui signifie plaisir, divertissement, est vieux. Quoiqu'usité encore, il l'est pourtant si peu, que je ne crois pas qu'il soit inutile de l'expliquer ici en faveur de plusieurs étrangers, qui se plaisent à lire les fables de La Fontaine.

(2) Son bien, son trésor. Chevance, qui signifiait autrefois le bien d'une personne, est présentement un vieux mot.

Votre trésor! où pris? — Tout joignant cette pierre. —
Eh ! sommes-nous en tems de guerre
Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —
A toute heure ! bons dieux! ne tient-il qu'à celá?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant:
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

XXI. *L'Œil du Maître.*

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas:
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret.
Les bœufs, à toute fin, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,

Comme l'on faisait tous les jours:
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même; et pas un d'aventure
N'apperçut ni cor, ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grace aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve, pour sortir, un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit: Cela va bien:
Mais quoi! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue:
Je crains fort pour toi sa venue:
Jusques-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le maître entre, et vient faire sa ronde.
Qu'est-ceci? dit-il à son monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers.
Cette litière est vieille, allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu: chacun prend un épieu;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

F. XVI. L'Alouette et ses petits avec le Maître d'un champ.

LIVRE V. F. Ire Le Bucheron, et Mercure.

F. V. Le Renard ayant la queue coupée.

LIVRE IV.

Phèdre (1) sur ce sujet dit fort élégamment :
Il n'est, pour voir, que l'œil du maî
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'ar

(1) Phèdre, excellent auteur de fables, qu'il a
vers latins, d'un style fort semblable à celui de Tér

XXII. *L'Alouette et ses Petits, avec le d'un champ.*

Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un nouveau pr
Voici comme Esope le mit
En crédit. (1)
Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime, et que tout pullule dans le mo
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.

(1) Par la fable suivante, qui nous a été conservée
par Aulu-Gelle, liv. ij chap. 29. On n'a qu'à com
manière de conter d'Aulu-Gelle, assez élégante, av
de La Fontaine, pour être convaincu que La Fontaine
l'art d'embellir ses originaux, qu'il leur prête des grac
turelles, qu'en les imitant il devient original lui
et un original qui, selon toutes les apparences, reste
temps inimitable.

Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée (1)
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfans
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il; allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour

(1) On trouve nitée dans l'édition in-quarto de 1668; et ce qui prouve qu'en effet La Fontaine a employé nitée, qui est en usage dans quelques provinces, c'est qu'il a laissé ce mot dans l'édition de 1678, qu'il a eu soin d'accompagner d'un bon errata.

Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, répartit l'alouette,
Rien ne nous presse encore de changer de retra
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écoute
Cependant soyez gais : voilà de quoi manger-
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère-
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout-
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout-
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parens
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parens, mère ! c'est à cette heure. - -
Non, mes enfans, dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nc
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même-
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille ;

C'est-là notre plus court : et nous acheverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès-lors que ce dessein fut su de l'alouette :
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfans !
Et les petits, en même temps,
Voletans, se culebutans,
Délogèrent tous sans trompette.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE

LIVRE CINQU

FABLE PREMIÈ

Le Bûcheron et Mercur

A M. LE C. D. B.

VOTRE goût a servi de règle à mon o
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suff
Vous voulez qu'on évite un soin trop cur
Et des vains ornemens (1) l'effort ambiti
Je le veux comme vous : cet effort ne peu
Un auteur gâte tout quand il veut trop bie
Non qu'il faille bannir certains traits dél
Vous les aimez, ces traits ; et je ne les ha
Quant au principal but qu'Esope se propos
J'y tombe au moins mal que je pu
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'in
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelqu

(1) Ornemens inutiles et affectés. Horace, qui des ornemens ambitieux, nous dit expressément juste et éclairé les retranchera sans façon de tout à sa critique : « ambitiosa recidet ornamenta. poeticâ, etc. v. 447. La Fontaine a bien profité d'Horace : ce qu'on ne peut dire que d'un très-pe d'écrivains, tant anciens que modernes.

X

Comme la force est un point.
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie :
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissans,
La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux Belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée ; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avait pas des outils à revendre :
Sur celui-ci roulait tout son avoir (1).

(1) Avoir, vieux mot, qui signifiait *bien, richesses*, et que La Fontaine emploie ici dans le même sens.

Ne sachant donc où mettre son
Sa face était de pleurs toute baig
O ma cognée ! ô ma pauvre cogn
S'écriait-il : Jupiter, rends-la m
Je tiendrai l'être encore un coup
Sa plainte fut de l'Olympe enten
Mercure vient. Elle n'est pas perd
Lui dit ce dieu ; la connaîtras-tu
Je crois l'avoir près d'ici rencontré
Lors une d'or à l'homme étant mo
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la premièr
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois
Je suis content si j'ai cette dernièr
Tu les auras, dit le dieu, toutes tro
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée :
Et boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel ent
Son fils Mercure aux criards vient e
A chacun d'eux il en montre une d'o
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : La voilà !
Mercure, au lieu de donner celle-là
Leur en décharge un grand coup sur

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

II. *Le Pot de terre et le Pot de fer.*

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage (1)

(1) C'est-à-dire qu'il ferait fort sagement. *Il ferait que sage* est une expression un peu surannée, mais qui se trouve communément dans nos vieux auteurs, sans en excepter Amyot lui-même, l'écrivain le plus correct et le plus poli de son temps, qui l'a employé dans sa traduction de Plutarque. « Tu fais que sage, Géminius, dit-il dans la vie de » Marc-Antoine, ch. 12, de confesser la vérité avant qu'on » te donne la géhenne pour te la faire dire. » La Fontaine, touché de la naïveté de cette expression, s'est fait un plaisir d'en orner son style. Mais un correcteur d'imprimerie, fort éloigné d'en sentir la naïveté, la trouvant barbare parce qu'il ne l'entendait pas, a cru faire merveille de mettre à la place, *Qu'il serait plus sage;* et cette prétendue correction a été reçue dans toutes les éditions des Fables de La Fontaine qui ont paru depuis en France, en Hollande etc. quoique dans l'édition de Paris de 1678, corrigée par La Fontaine lui-même, il y eût, *Qu'il ferait que sage*, comme

LIVRE V.

De garder le coin du feu ;
Car il lui fallait si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris serait cause :
Il n'en reviendrait morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace, d'aventure,
Entre deux je passerai ;
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant, comme ils peuve
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet qu'ils treuv
Le pot de terre en souffre : il n'eut pas
Que par son compagnon il fut mis en
Sans qu'il eût lieu de se plain

dans toutes les éditions précédentes; ce q
en respect cet imprudent correcteur, ou d
les éditeurs qui sont venus après lui, de ma
sur ses traces.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

III. *Le petit Poisson et le Pêcheur.*

PETIT poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'était encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée ;
Quelque gros partisan m'achètera bien cher.
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille.

Rien qui vaille ! eh bien ! soit, repartit le pêcheur :
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poële ; et vous aurez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un tiens (1) vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras.
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

(1) Prends cela, je te le donne.

IV. *Les Oreilles du Lièvre.*

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion, qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent ;
Daims et cerfs de climats changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur (1)
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.

(1) Délateur, qui fait le métier de noircir, de décrier les actions les plus innocentes.

oisin grillon, dit-il, je pars d'ici :
les enfin seraient cornes aussi ;
je les aurais plus courtes qu'une autruche,
rais même encor. Le grillon repartit :
cela ! Vous me prenez pour cruche !
e sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
imal craintif, et cornes de licornes (1).
beau protester : mon dire et mes raisons
Iront aux petites-maisons (2).

nimal qui n'a qu'une corne très-sensible au bas du

ieu où l'on renferme les fous à Paris.

V. *Le Renard ayant la queue coupée.*

Un vieux renard, mais des plus fins,
d croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue (1),
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
n pas franc, car pour gage il y laissa sa queue ;
ant, dis-je, sauvé, sans queue et tout honteux,
ir avoir des pareils (comme il était habile),

1) Connu pour le plus rusé de ce quartier-là.

Biblioteca Nazionale V. E.
NAPOLI
III

F. VI La Vieille et les deux Servantes

F. VII Le Satyre et le Passant.

F. VIII. Le Cheval et le Loup.

Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? Il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :
Mais tournez-vous, de grace; et l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

VI. *La Vieille et les deux Servantes.*

Il était une vieille ayant deux chambrières :
Elles filaient si bien, que les sœurs filandières (1)
Ne faisaient que brouiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avait point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Thétis (2) chassait Phébus (3) aux crins dorés,
Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés,

(1) Les trois Parques, occupées à filer la vie des hommes.

(2) Déesse de la mer, et la mer même, d'où les poëtes supposent que le soleil, qu'ils nomment Phébus, se lève tous les matins, après s'y être allé coucher tous les soirs.

(3) C'est-à-dire dès que le soleil se levait.

Deçà, delà, vous en aurez :
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
Un misérable coq à point nommé chantait :
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
Allumait une lampe, et courait droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormaient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras;
Et toutes deux, très-mal contentes,
Disaient entre leurs dents : Maudit coq ! tu mourras !
Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée :
Le réveille-matin (1) eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :
Notre couple, au contraire, à peine était couché,
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Courait, comme un lutin, par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.

(1) Comme le coq chante régulièrement au point du jour, La Fontaine s'est avisé fort à propos de lui donner le nom de réveille-matin, nom propre de cette espèce de montres qui, faites pour carillonner à telle heure qu'on veut, servent à réveiller ceux qui les montent pour être éveillés précisément à cette heure-là.

La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par-là
De Carybde en Scylla (1).

(1) Deux écueils dans le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile, dont l'un, funeste aux vaisseaux qui s'approchaient de trop près des côtes d'Italie, se nommait Scylla; et l'autre, gouffre horrible en Sicile vis-à-vis de Scylla, se nommait Carybde. Il arrivait souvent qu'on donnait contre l'un de ces écueils en voulant éviter l'autre; ce qui a fondé le proverbe: Tomber de Carybde en Scylla.

VII. *Le Satyre et le Passant.*

Au fond d'un antre sauvage
Un satyre et ses enfans
Allaient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme, et maint petit:
Ils n'avaient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie:
Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre (1) deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts :

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne :
Notre hôte ! à quoi bon ceci?

L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin :

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit!
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid (2)!

(1) Vieux mot, qui signifie inviter, convier.

(2) Qui disent d'une même personne, d'un même fait, le blanc et le noir, le pour et le contre, louant et blâmant indifféremment toutes choses, dans des vues intéressées, sans aucun respect pour la vérité.

VIII. *Le Cheval et le Loup.*

Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie ;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc !
Eh ! que n'es-tu mouton ! car tu me serais hoc (1) ;
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit écolier d'Hippocrate ;
Qu'il connaît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés ;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si don coursier voulait
Ne point céler sa maladie,
Lui loup gratis le guérirait :
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi sans être lié,

(1) Tu serais à moi, par allusion à une sorte de jeu de cartes qu'on nomme le *Hoc*, où l'on dit *hoc* en jetant sur le tapis certaines cartes qui font gagner ceux qui les jouent.

Témoignait quelque mal, selon la médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
Un apostume sous le pied.
Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie.
Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer son malade.
L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules et les dents.
C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'herboriste (1),
Et ne fus jamais que boucher.

(1) Qui s'applique à la connaissance des plantes.

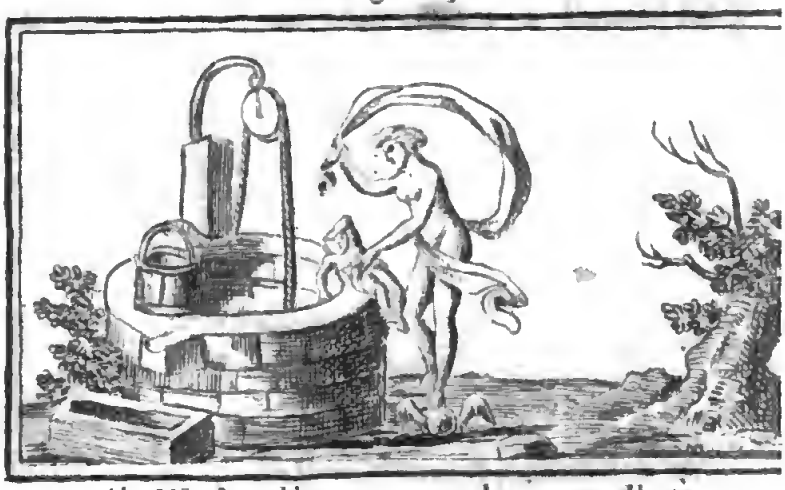
IX. *Le Laboureur et ses Enfans.*

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfans, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parens :

F. IX. Le Laboureur et ses Enfans

F. X. La Montagne qui accouche.



F. XI. La Fortune et le jeune Enfant.

Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit : mais un peu de courage
Vous le fera trouver ; vous en viendrez à bout ;
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

X. *La Montagne qui accouche.*

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute,
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait, sans faute,
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur

Qui dit : Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du Tonnerre.
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent?
Du vent.

XI. *La Fortune et le jeune Enfant.*

Sur le bord d'un puits très-profond,
Dormait, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes :
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Aurait fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie :
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;
Cependant c'était votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde,

Qu'il

Qu'il ne faille qu'elle en réponde:
Nous la faisons de tous écots (1);
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mes
On pense en être quitte en accusant son so
Bref, la fortune a toujours tort.

(1) Écot est la part que chacun doit payer p
commun. Faisons-nous une sottise, nous en met
leure partie sur le compte de la fortune. Nous lui
largement son écot pour le mauvais succès d'une
quel succès elle n'a contribué en aucune manièr

XII. *Les Médecins.*

Le médecin Tant-pis (1) allait voir un
Que visitait aussi son confrère Tant-mie
Ce dernier espérait, quoique son camara
Soutint que le gisant irait voir ses aïeu
Tous deux s'étant trouvés différens pou
Leur malade paya le tribut à nature;
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut é
Ils triomphaient encor sur cette maladi
L'un disait: Il est mort; je l'avais bie
S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait

(1) (2) Médecins d'un caractère opposé
toujours des pronostics funestes, et l'au
heureux.

XIII. *La Poule aux œufs d'or.*

L'AVARICE perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor:
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

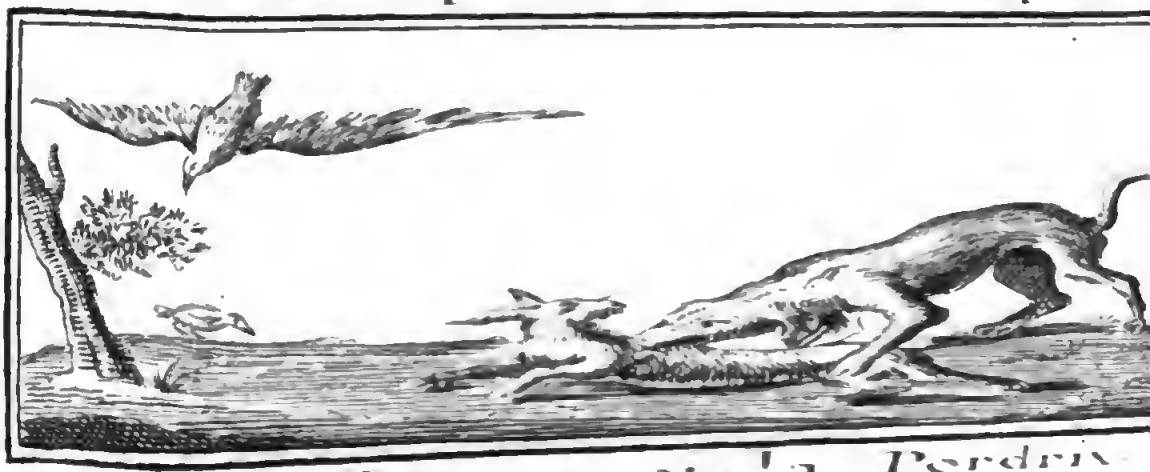
Belle leçon pour les gens chiches!
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches!

XIV. *L'Ane portant des Reliques.*

UN baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adorait:
Dans ce penser il se carrait,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit:
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit

FAB. La Poule aux œufs d'or.

FAB. L'Ane portant des Reliques



FAB. Le Lievre et la Perdrix

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due.

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

XV. *Le Cerf et la Vigne.*

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en faute (1).
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !
On l'entend ; on retourne, on le fait déloger :
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée (2) : il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

(1) Qu'ils avaient perdu la piste de la bête qu'ils chassaient.
(2) Les chiens mangent la portion que les chasseurs leur en donnent, et qu'on nomme curée.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

XVI. *Le Serpent et la Lime.*

On compte qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :
Pauvre ignorant ! eh ! que prétends-tu faire ?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle :
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprais toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

F. XVIII. L'Aigle et le Hibou.

F. XIX. Le Lion s'en allant en guerre.

F. XX. L'Ours et les deux Compagnons.

XVII. *Le Lièvre et la Perdrix.*

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Esope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquil
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défau
Sans même en excepter Brisaut.
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortant de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur ex
Il le pousse ; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille, et lui dit :
Tu te vantais d'être si vîte !
Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle

tour vient, on la trouve. Elle croit que ses ailes
uront garantir à toute extrémité :
Mais la pauvrette avait compté
Sans l'autour aux serres cruelles.

XVIII. *L'Aigle et le Hibou.*

AIGLE et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
n jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou.
nnaissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve.
n, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau,
Je crains en ce cas pour leur peau :
C'est hasard si je les conserve.
mme vous êtes roi, vous ne considérez
uiniquoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie (1).
dieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
eignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez ;
Je n'y toucherai de ma vie.
Le hibou repartit : Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier : retenez-la si bien

(1) Au même rang, sans faire la moindre distinction.

Que chez moi la maudite parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture.
De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,
Notre aigle aperçut, d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure,
(Je ne sais pas lequel des deux,)
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.
Ces enfans ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami:
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi:
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
Il se plaint; et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors: N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfans à l'aigle ce portrait:
En avaient-ils le moindre trait?

XIX. *Le Lion s'en allant en guerre.*

Le lion dans sa tête avait une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :
L'éléphant devait sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire ;
L'ours s'apprêter pour les assauts ;
Le renard ménager de secrètes pratiques ;
Et le singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le roi ; je les veux employer :
Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
L'âne effraîra les gens, nous servant de trompette ;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier.
Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage ;
Et connaît les divers talens.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

XX. *L'Ours et ses deux Compagnons.*

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'était le roi des ours : au compte de ces gens,
Le marchand à sa peau devait faire fortune ;
Elle garantirait des froids les plus cuisans,
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut (1) prisait moins ses moutons, qu'eux leur ours :
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours ;
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre:
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre :
D'intérêts (2) contre l'ours, on n'en dit pas un mot.

(1) Marchand de moutons, nommé Dindenaut, sévèrement puni pour avoir insulté Panurge, et mis à trop haut prix sa marchandise, comme Rabelais le raconte plaisamment à sa manière. Voyez Pantagruel, liv. IX, ch. 6, 7 et 8.

(2) Quant à la peine et à la dépense qu'avait coûtées cette expédition contre l'ours, on ne lui en dit pas un mot pour en obtenir le dédommagement.

un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre ;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
ur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
eigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau :
voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
Et de peur de supercherie,
e tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien! ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre. —
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

F. XXI L'Ane vetu de la peau du Lion

LIVRE VI. . F. Ire. Le Patre et le Lion.

F. III Phebus et Borée.

LIVRE V.

XXI. *L'Ane vêtu de la peau du*

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Etait craint partout à la ronde ;
Et, bien qu'animal sans vertu,
Il faisait trembler tout le mond
Un petit bout d'oreille, échappé par mal
Découvrit la fourbe et l'erreur.
Martin (1) fit alors son office.
Ceux qui ne savaient pas la ruse et la m
S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en Fra
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vai

(1) Valet de meûnier, armé d'un gros bâton.

FIN DU CINQUIÈME LIV

LIVRE SIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Pâtre et le Lion.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire ;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre était si succinct, qu'aucuns l'en ont blâmé.
Esope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec (1) renchérit, et se pique
D'une élégance laconique (2) ;
Il renferme toujours son conte en quatre vers ;
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.

(1) Gabrias.
(2) Très-succincte, comme celle des Lacédémoniens.

LIVRE VI.

Voyons-le avec Esope en un sujet semblable.
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre,
J'ai suivi leur projet quant à l'événement;
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Esope le raconte.
Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cet endroit.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disait-il, ô monarque des dieux
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande.
A ces mots sort de l'antre un lion grand.
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort:
Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il souhaite fort!
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je meure,
O monarque des dieux, je t'ai promis un bœuf;
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il soit mort.

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur.
Passons à son imitateur.

II. *Le Lion et le Chasseur.*

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,
Vit un berger : Enseigne-moi, de grace,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison.
Le berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît; et je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver :
O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver !

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

III. *Phébus et Borée* (1).

Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il plut; le soleil luit; et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois (2) le manteau leur est fort nécessaire.
Les Latins les nommaient douteux (3) pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidens; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte,
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourrait nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir? Eh bien ! gageons nous deux,

(1) Le soleil et le vent du nord, qui est en général très-violent.

(2) A cause de la pluie qui forme actuellement l'arc-en-ciel, à la faveur des rayons du soleil.

(3) Incertains. « Incertis si mensibus amnis abundans » exit. » Virg. Georg. lib. I, v. 115, 116.

Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau:
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le Vent perdit son temps;
Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme.
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avait mis,
Le soleil dissipe la nue,
Récrée, et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

F. IV. Jupiter et le Metayer.

F. V. Le Cochet le Chat et le Souriceau.

F. VI. Le Rénard, le Singe et les Animaux.

IV. *Jupiter et le Métayer.*

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent :
Ce ne fut pas sans bien tourner;
L'un alléguait que l'héritage
Etait frayant (1) et rude; et l'autre un autre si.
Pendant qu'ils marchandaient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,

(1) Héritage frayant, qu'on ne peut mettre en valeur sans faire de grosses dépenses. Les fermiers et les paysans de Champagne, et des environs de Château-Thierry, où est né La Fontaine, se servent fort communément des mots *frayant* et *frayer*. La vigne, disent-ils, et certaines terres labourables frayent beaucoup, c'est-à-dire que la culture de la vigne et de certains champs exige des soins et des frais considérables. C'est ce que j'ai appris d'une demoiselle champenoise, d'un esprit très-juste et très-délicat, qui sait observer et retenir exactement ce qui mérite d'être observé. Le mot de *frayer* est présentement inconnu à la langue française dans ce sens-là : et c'est pourtant de *frayer* qu'est venu *défrayer*, terme fort connu, fort usité, et dont le sens conserve un rapport très-sensible avec celui de *frayer* que lui donnent les paysans de Champagne.

Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il aurait bâillé.
Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentaient pas plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le receveur fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux :
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il ? il recourt au monarque des dieux ;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la providence
Sait ce qu'il nous faut, mieux que nous.

V. *Le Cochet, le Chat et le Souriceau.*

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère.

J'avais franchi les monts qui bornent cet état,

Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, benin et gracieux ;
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
Or c'était un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui grace aux dieux de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats : car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.

Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

VI. *Le Renard, le Singe et les Animaux.*

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée :
Dans une chartre (1) un dragon la gardait.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenait :
Plusieurs avaient la tête trop menue,

(1) Le mot de *chartre* signifie proprement une prison, et nos vieux romanciers l'emploient souvent en ce sens-là. Il se prend ici pour un lieu propre à mettre quelque chose en sûreté.

Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant;
Et, par plaisir, la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or, tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté.
Le nouveau roi bâille après la finance :
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'était un piége : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même?
Il fut démis; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadême.

II. *Le Mulet se vantant de sa généalogie.*

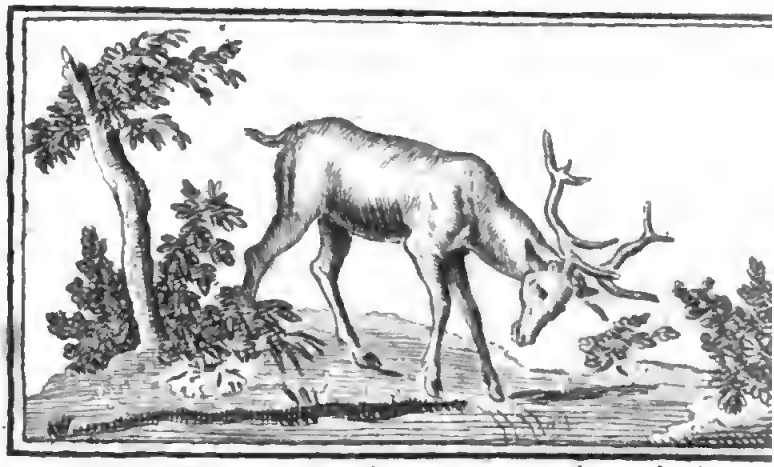
Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse,
Et ne parlait incessamment
Que de sa mère la jument,
Dont il comptait mainte prouesse.
Il avait fait ceci, puis avait été là.
Son fils prétendait pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Etant devenu vieux, on le mit au moulin :
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

VIII. *Le Vieillard et l'Ane.*

Un vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant;
Il y lâche sa bête : et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,

F. VIII. Le Vieillard et l'Ane



F. IX. Le Cerf se voyant dans l'eau.

F. X. Le Lievre et la Tortue.

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Se vautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi? répondit le paillard :
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon français.

IX. *Le Cerf se voyant dans l'eau.*

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois,
Louait la beauté de son bois,
Et ne pouvait qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyait l'objet se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte;
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,

Un limier (1) le fait partir.
Il tâche à se garantir ;
Dans les forêts il s'emporte :
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présens
Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile:
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile :
Il estime un bois qui lui nuit.

(1) Gros chien, bon pour la chasse.

X. *Le Lièvre et la Tortue.*

Rien ne sert de courir : il faut partir à point.
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
Gageons, dit-celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt ! êtes-vous sage ?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
Sage ou non, je parie encore.

Ainsi

Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'ê
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux cal
Et leur fait arpenter les landes (2)
Ayant, dis-je, du temps de reste pour br
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortu
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue :
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur

(1) S'en éloigne si bien que les chiens ne peuvent per, et se trouvent par-là dans le cas où est un créan renvoient ses débiteurs aux calendes grecques, t paiement tout-à-fait chimérique, parce qu'il n'y a jour dans l'année que les Grecs aient nommé calendes. » serez-vous hors de debte ? demanda Pantagruel. Es » grecques, répondit Panurge, lorsque tout le mon » content, etc. » Pantagruel, liv. III, chap. 3. La Fo supposant son lecteur déjà instruit sur ce point de litt fort trivial ; et qu'on doit avoir appris au collége, s'e tenté de dire que le lièvre renvoie les chiens aux calen

(2) Terres stériles, incultes, fort propres pour la chr

A a

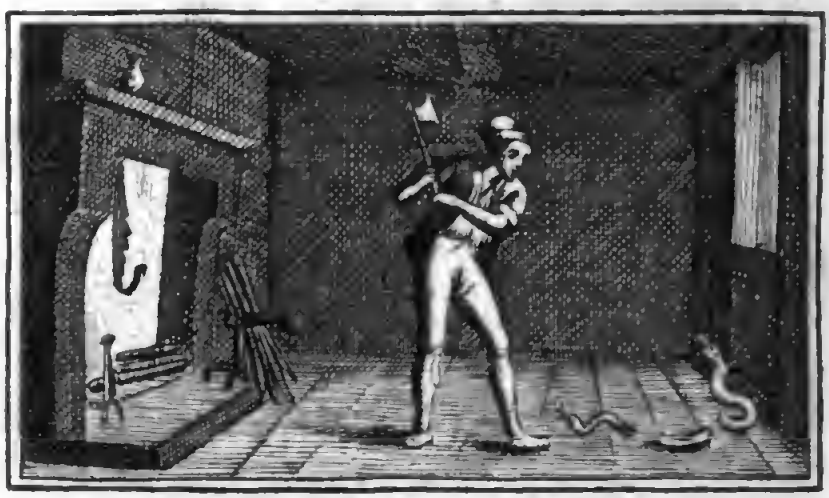
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
l'autre touchait presque au bout de la carrière
rtit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
nt vains : la tortue arriva la première.
ien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vîtesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison ?

XI. *L'Ane et ses Maîtres.*

'ANE d'un jardinier se plaignait au Destin
ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.
s coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin
Je suis plus matineux encore.
pourquoi ? pour porter des herbes au marché !
elle nécessité d'interrompre mon somme !
Le Sort, de sa plainte touché,
ui donne un autre maître ; et l'animal de somm
asse du jardinier aux mains d'un corroyeur.
a pesanteur des peaux et leur mauvaise odeu
urent bientôt choqué l'impertinente bête :
'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur ;
Encor, quand il tournait la tête,

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI
—

F. XII. Le Soleil et les Grenouilles.



F. XIII. Le Villageois et le Serpent.

F. XIV. Le Lion malade et le Renard.

Digitized by Google

C'est de coups. Il obtint changement de fortune ;
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc ! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire !
Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?
N'ai-je en l'esprit que son affaire ?

Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits ;
Notre condition jamais ne nous contente ;
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

(1) Nul profit casuel, nulle bonne aventure.

XII. *Le Soleil et les Grenouilles.*

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse,
Noyait son souci dans les pots.
Esope seul trouvait que les gens étaient sots
De témoigner tant d'allégresse.

Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
Que ferons-nous s'il lui vient des enfans?
Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine
Se peut souffrir ; une demi douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitans.
Adieu joncs et marais : notre race est détruite ;
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

XIII. *Le Villageois et le Serpent.*

Esope conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure ;
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure ;
Et, sans considérer quel sera le loyer
D'une action de ce mérite,

Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussi
Puis fait un long repli, puis tâche à faire
Contre son bienfaiteur, son sauveur et so
Ingrat! dit le manant, voilà donc mon sala
Tu mourras! A ces mots, plein d'un juste c
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la
Il fait trois serpens de deux coups,
Un tronçon, la queue, et la tête.
L'insecte, sautillant, cherche à se réunir
Mais il ne peut y parvenir.

Il est bon d'être charitable:
Mais envers qui? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

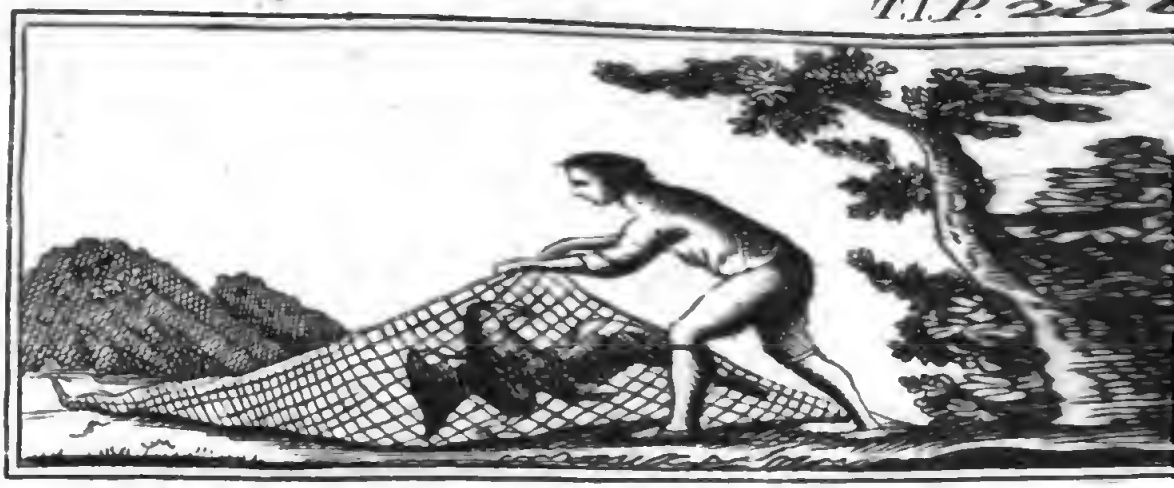
XIV. *Le Lion malade et le Rena*

De par le roi des animaux,
Qui dans son antre était malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter;
Sous promesse de bien traiter.

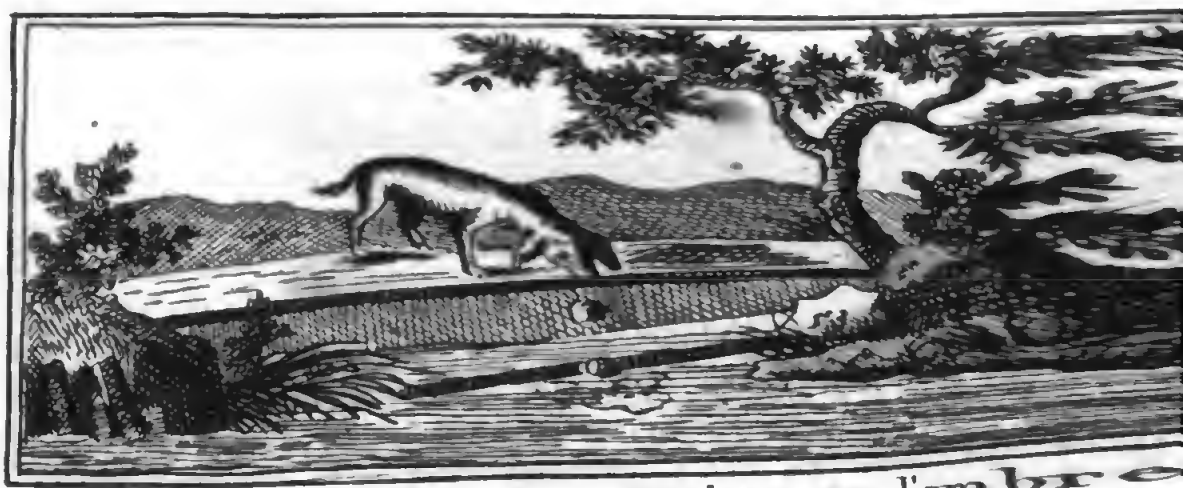
Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion, très-bien écrite :
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière ;
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que sa majesté nous dispense :
Grand merci de son passe-port.
Je le crois bon : mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

XV. *L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.*

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.



F. XV. L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.



F. XVII. Le Chien qui lache sa proie pour l'ombre.

F. XVIII. Le Chartier embourbé.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

LIVRE VI.

Un manant au miroir prenait des oisillons.
Le fantôme brillant attire une alouette :
Aussitôt un autour, planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantait, quoique près du tom
Elle avait évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'o
Elle sent son ongle maligne (1).
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé :
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage,
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'oiseleur repartit : Ce petit animal
T'en avait-il fait davantage?

(1) Quoique le mot d'*ongle* soit masculin, La F
fait ici féminin, selon l'usage de quelques provinces
ne lui donne point d'autre genre.

XVI. *Le Cheval et l'Ane.*

En ce monde il se faut l'un l'autre secou
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courto
Celui-ci ne portant que son simple harnois
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succomb

Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;
Autrement il mourrait devant qu'être à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le cheval refusa, fit une pétarade ;
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avait tort.
Du baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

XVII. *Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.*

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au chien dont parle Esope il faut les renvoyer.
Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer :
La rivière devint tout d'un coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

XVIII. *Le Charretier embourbé.*

Le Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme
De tout humain secours : c'était à la campa
Près d'un certain canton de la Basse-Breta
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens, quand il veut qu'on e
Dieu nous préserve du voyage!

Pour venir au chartier embourbé dans ces li
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre les che
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
Hercule, lui dit-il, aide-moi; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi:
Hercule veut qu'on se remue;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provie
L'achoppement qui te retient;

Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit;
Comble-moi cette ornière. As-Tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix: prends ton fouet.
Je l'ai pris... Qu'est ceci! mon char marche à souhait!
Hercule en soit loué! Lors la voix: Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

XIX. *Le Charlatan.*

Le monde n'a jamais manqué de charlatans:
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron (1);
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.
Un des derniers se vantait d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud;

(1) Affronte la mort, faisant sur lui-même des épreuves très-périlleuses en apparence, pour justifier aux yeux des spectateurs la bonté de son antidote.

F. XIX Le Charlatan.

F. XXI. La jeune Veuve.

LIVRE VII.
F. Ire Les Animaux malades de la Peste

Biblioteca Nazionale V. E.
NAPOLI

Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne:
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane (1).
Le prince sut la chose : il manda le rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie (2);
J'en voudrais faire un orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devait au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs (3):
Sinon il consentait d'être en place publique
Guindé la hart au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il voulait l'aller voir; et que, pour un pendu,
Il aurait bonne grace et beaucoup de prestance:
Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu;

(1) Robe longue, que portent les bacheliers en licence.

(2) Comme l'Arcadie nourrit peu de chevaux, mais grand nombre d'ânes, on s'est avisé d'appeler l'âne un roussin d'Arcadie, par pure plaisanterie. Car du reste le roussin est proprement et en bon français, un cheval entier, un cheval épais, entre deux tailles, comme on peut voir dans le dictionnaire de l'Académie française.

(3) Des écoles publiques.

Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servît à certains Cicérons,
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire,
Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avait raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvans, bien mangeans ;
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

XX. *La Discorde.*

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme (1),
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non (2) son frère,
Avecque Tien-et-mien, son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers

(1) La pomme d'or prétendue par Junon, Pallas et Vénus, et qui fut donnée à la dernière par Pâris.

(2) *Que si, que non*, termes que répètent incessamment ceux qui sont en dispute, l'un pour affirmer ce que l'autre nie. « Les uns disent *que si*, et les autres *que non*. » (Scarron, Poés.)

De préférer notre hémisphère
A celui des mortels (1) qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandait qu'elle fût présente,
La Renommée avait le soin
De l'avertir, et l'autre, diligente,
Courait vite aux débats, et prévenait la Paix;
Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvait jamais
De demeure fixe et certaine;
Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine:
Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'était alors aucun couvent de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'hyménée
Lui fut pour maison assignée.

(1) Nous les nommons nos antipodes; et nous sommes leurs antipodes à leur égard, étant opposés à eux, comme ils le sont à nous.

XXI. *La jeune Veuve.*

La perte d'un époux ne va point sans soupirs :
On fait beaucoup de bruit ; et puis on se console.
Sur les ailes du temps la tristesse s'envole ;
Le temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande ; on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne :
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits.
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne,
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable :
On le dit ; mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui criait : Attends-moi, je te suis ; et mon ame,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage :
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler =

Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puisqu'il est des vivans, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout-à-l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports :
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux, beau, bien fait, jeune, et toute autre chose
Que le défunt. Ah ! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut.
Le père lui laissa digérer sa disgrace.
Un mois de la sorte se passe :
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure ;
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier (1) ; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin :
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence (2).

(1) Les amours rentrent en foule dans le cœur de la veuve, leur véritable domaine, leur séjour naturel et ordinaire ; ce que La Fontaine a pris plaisir d'appeler *Revenir au colombier ;* expression proverbiale, qui a été introduite dans la langue par allusion à ce que font les pigeons, qui, transportés bien loin de chez eux, reviennent toujours au colombier où ils ont reçu leur première nourriture.

(2) Dans les plaisirs dont la jeunesse aime à faire son

Le père ne craint plus ce défunt tant chéri.
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ? dit-elle.

unique amusement. Par la fontaine de Jouvence (fiction romanesque), on entend une eau qui a la propriété de rajeunir ceux qui en boivent.

Grand dommage est que ceci soit sornettes :
Filles connais qui ne sont pas jeunettes,
A qui cette eau de Jouvence viendrait
Bien à propos.

Plaisante conclusion d'un ancien rondeau qu'on peut voir à la fin du chap. 14 des Caractères de ce siècle.

ÉPILOGUE (1).

Bornons ici cette carrière ;
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,

(1) Conclusion.

Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché (1). Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités :
J'y consens ; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux, si ce travail est la dernière peine
Que son époux me causera !

(1) Ici La Fontaine veut parler d'un petit ouvrage en prose et en vers, où il a raconté très-agréablement les aventures de Psyché, mais qu'il n'avait pas encore achevé quand il dit, *Retournons à Psyché.* Quoique le fond de cet ouvrage soit tiré d'Apulée, auteur latin, La Fontaine a trouvé le secret de l'enrichir de plusieurs beaux tableaux de son invention, qui, selon l'opinion la plus générale, mettent l'ouvrage français au-dessus de l'original latin.

FIN DU SIXIÈME LIVRE ET DE LA PREMIÈRE PARTIE.

98154

TABLE

DES

FABLES ET AUTRES PIÈCES

Contenues dans les deux Volumes.

PREMIER VOLUME.

ÉPITRE à monseigneur le Dauphin. *Page* v
Préface de La Fontaine. ix
Notice sur la vie de La Fontaine, avec quelques observations sur ses Fables. xxj
Vie d'Esope le Phrygien. lxxiij
A monseigneur le Dauphin. 103

LIVRE PREMIER.

La Cigale et la Fourmi. 104
Le Corbeau et le Renard. 106
La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. 108
Les deux Mulets. 109
Le Loup et le Chien. 110
La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion. 112
La Besace. 113
L'Hirondelle et les petits Oiseaux. 115
Le Rat de ville et le Rat des champs. 118
Le Loup et l'Agneau. 119
L'Homme et son Image. 120
Le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon à plusieurs queues. 122
Les Voleurs et l'Ane. 123
Simonide préservé par les Dieux. 124

La mort et le Malheureux. *Page* 127
La mort et le Bûcheron. 128
L'Homme entre deux âges, et ses deux Maîtresses. 129
Le Renard et la Cigogne. 131
L'Enfant et le Maître d'école. 132
Le Coq et la Perle. 134
Les Frelons et les Mouches à miel. *ibid.*
Le Chêne et le Roseau. 136

LIVRE DEUXIÈME.

Contre ceux qui ont le goût difficile. 139
Conseil tenu par les Rats. 141
Le Loup plaidant contre le Renard, pardevant le Singe. 143
Les deux Taureaux et la Grenouille. 144
La Chauve-Souris et les deux Belettes. 145
L'Oiseau blessé d'une flèche. 146
La Lice et sa Compagne. 147
L'Aigle et l'Escarbot. 148
Le Lion et le Moucheron. 150
L'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel. 152
Le Lion et le Rat. 153
La Colombe et la Fourmi. 154
L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits. 156
Le Lièvre et les Grenouilles. 158
Le Coq et le Renard. 159
Le Corbeau voulant imiter l'Aigle. 161
Le Paon se plaignant à Junon. 162
La Chatte métamorphosée en Femme. 163
Le Lion et l'Ane chassant. 165
Testament expliqué par Esope. 167

LIVRE TROISIÈME.

Le Meûnier, son Fils et l'Ane. 171
Les Membres et l'Estomac. 175
Le Loup devenu Berger. 177
Les Grenouilles qui demandent un Roi. 178
Le Renard et le Bouc. 180
L'Aigle, la Laie et la Chatte. 181
L'Ivrogne et sa Femme. 183
La Goutte et l'Araignée. 184
Le Loup et la Cigogne. 186

Le Lion abattu par l'Homme. *Page* 187
Le Renard et les Raisins. 188
Le Cygne et le Cuisinier. *ibid.*
Les Loups et les Brebis. 190
Le Lion devenu vieux. 191
Philomèle et Progné. 192
La Femme noyée. 193
La Belette entrée dans un grenier. 194
Le Chat et le vieux Rat. 196

LIVRE QUATRIÈME.

Le Lion amoureux. 199
Le Berger et la Mer. 202
La Mouche et la Fourmi. 204
Le Jardinier et son Seigneur. 206
L'Ane et le petit Chien. 209
Le Combat des Rats et des Belettes. 210
Le Singe et le Dauphin. 213
L'Homme et l'Idole de bois. 215
Le Geai paré des plumes du Paon. 216
Le Chameau et les Bâtons flottans. 217
La Grenouille et le Rat. 218
Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre. 220
Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf. 223
Le Renard et le Buste. 225
Le Loup, la Chèvre et le Chevreau. 226
Le Loup, la Mère et l'Enfant. 227
Paroles de Socrate. 229
Le Vieillard et ses Enfans. 230
L'Oracle et l'Impie. 232
L'Avare qui a perdu son trésor. 233
L'Œil du Maître. 235
L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ. 237

LIVRE CINQUIÈME.

Le Bûcheron et Mercure. 241
Le Pot de terre et le Pot de fer. 244
Le petit Poisson et le Pêcheur. 246
Les Oreilles du Lièvre. 247
Le Renard ayant la queue coupée. 248
La Vieille et les deux servantes. 249

Le Satyre et le Passant. *Page* 251
Le Cheval et le Loup. 253
Le Laboureur et ses Enfans. 254
La Montagne qui accouche. 255
La Fortune et le jeune Enfant. 256
Les Médecins. 257
La Poule aux œufs d'or. 258
L'Ane portant des Reliques. *ibid.*
Le Cerf et la Vigne. 259
Le Serpent et la Lime. 260
Le Lièvre et la Perdrix. 261
L'Aigle et le Hibou. 262
Le Lion s'en allant en guerre. 264
L'Ours et ses deux Compagnons. 265
L'Ane vêtu de la peau du Lion. 267

LIVRE SIXIÈME.

Le Pâtre et le Lion. 268
Le Lion et le Chasseur. 270
Phébus et Borée. 271
Jupiter et le Métayer. 273
Le Cochet, le Chat et le Souriceau. 274
Le Renard, le Singe et les Animaux. 276
Le Mulet se vantant de sa généalogie. 278
Le Vieillard et l'Ane. *ibid.*
Le Cerf se voyant dans l'eau. 279
Le Lièvre et la Tortue. 280
L'Ane et ses Maîtres. 282
Le Soleil et les Grenouilles. 283
Le Villageois et le Serpent. 284
Le Lion malade et le Renard. 285
L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette. 286
Le Cheval et l'Ane. 287
Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre. 288
Le Charretier embourbé. 289
Le Charlatan. 290
La Discorde. 292
La jeune Veuve. 294
Epilogue. 296

SECOND VOLUME.

AVERTISSEMENT. *Page* v
Epître à madame de Montespan. vij

LIVRE SEPTIÈME.

Les Animaux malades de la peste. 9
Le mal marié. 11
Le Rat qui s'est retiré du monde. 13
Le Héron. 15
La Fille. 17
Les Souhaits. 19
La Cour du Lion. 22
Les Vautours et les Pigeons. 23
Le Coche et la Mouche. 25
La Laitière et le Pot au lait. 27
Le Curé et le Mort. 29
L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit. 30
Les deux Coqs. 34
L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune. 36
Les Devineresses. 38
Le Chat, la Belette et les petits Lapins. 41
La Tête et la Queue du Serpent. 43
Un Animal dans la Lune. 44

LIVRE HUITIÈME.

La Mort et le Mourant. 48
Le Savetier et le Financier. 51
Le Lion, le Loup et le Renard. 53
Le pouvoir des Fables. 55
L'Homme et la Puce. 58
Les Femmes et le Secret. 59
Le Chien qui porte à son cou le dîner de son Maître. 60
Le Rieur et les Poissons. 62
Le Rat et l'Huître. 64

Page
L'Ours et l'Amateur des Jardins. 66
Les deux Amis. 68
Le Cochon, la Chèvre et le Mouton. 70
Tircis et Amarante. 71
Les Obsèques de la Lionne. 74
Le Rat et l'Eléphant. 77
L'Horoscope. 78
L'Ane et le Chien. 83
Le Bassa et le Marchand. 84
L'avantage de la Science. 85
Jupiter et les Tonnerres. 88
Le Faucon et le Chapon. 91
Le Chat et le Rat. 92
Le Torrent et la Rivière. 95
L'Education. 96
Les deux Chiens et l'Ane mort. 97
Démocrite et les Abdéritains. 99
Le Loup et le Chasseur. 102

LIVRE NEUVIÈME.

Le Dépositaire infidèle. 105
Les deux Pigeons. 108
Le Singe et le Léopard. 112
Le Gland et la Citrouille. 114
L'Ecolier, le Pédant et le Maître d'un Jardin. 115
Le Statuaire et la Statue de Jupiter. 117
La Souris métamorphosée en Fille. 119
Le Fou qui vend la Sagesse. 122
L'Huître et les Plaideurs. 124
Le Loup et le Chien maigre. 125
Rien de trop. 126
Le Cierge. 128
Jupiter et le Passager. 129
Le Chat et le Renard. 130
Le Mari, la Femme et le Voleur. 132
Le Trésor et les deux Hommes. 134
Le Singe et le Chat. 135
Le Milan et le Rossignol. 137
Le Berger et son Troupeau. 138

LIVRE DIXIÈME.

Les deux Rats, le Renard et l'OEuf. *Page* 140
L'Homme et la Couleuvre. 150
La Tortue et les deux Canards. 153
Les Poissons et le Cormoran. 155
L'Enfouisseur et son Compère. 157
Le Loup et les Bergers. 158
L'Araignée et l'Hirondelle. 161
La Perdrix et les Coqs. 162
Le Chien à qui on a coupé les oreilles. 163
Le Berger et le Roi. 164
Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte. 165
Les deux Perroquets, le Roi et son Fils. 166
La Lionne et l'Ourse. 172
Les deux Aventuriers et le Talisman. 173
Les Lapins. 176
Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le fils du Roi. 179

LIVRE ONZIÈME.

Le Lion. 182
Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter. 184
Le Fermier, le Chien et le Renard. 186
Le Songe d'un Habitant du Mogol. 189
Le Lion, le Singe et les deux Anes. 192
Le Loup et le Renard. 195
Le Paysan du Danube. 198
Le Vieillard et les trois jeunes Hommes. 202
Les Souris et le Chat-Huant. 202
Epilogue. 203
Epître à Monseigneur le duc de Bourgogne. 208

LIVRE DOUZIÈME.

Les Compagnons d'Ulysse. 211
Le Chat et les deux Moineaux. 215
Le Thésauriseur et le Singe. 217
Les deux Chèvres. 219
A monseigneur le duc de Bourgogne, qui avait demandé à M. de La Fontaine une fable qui fût nommée *Le Chat et la Souris*. 220
Le vieux Chat et la jeune Souris. 221

Le Cerf malade. *Page* 223
La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard. 224
La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris. 226
Le Loup et le Renard. 228
L'Ecrevisse et sa Fille. 231
L'Aigle et la Pie. 232
Le Roi, le Milan et le Chasseur. 234
Le Renard, les Mouches et le Hérisson. 240
L'Amour et la Folie. 242
Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat. 243
La Forêt et le Bûcheron. 249
Le Renard, le Loup et le Cheval. 250
Le Renard et les Poulets d'Inde. 251
Le Singe. 252
Le Philosophe Scythe. 253
L'Eléphant et le Singe de Jupiter. 255
Un Fou et un Sage. 257
Le Renard anglais. 258
Le Soleil et les Grenouilles. 261
L'Hyménée et l'Amour. 263
La Ligue des Rats. 266
Daphnis et Alcimadure. 268
Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire. 271

Philémon et Baucis. 274
Les Filles de Minée. 282
La Matrone d'Ephèse. 305
Belphégor. 313
Adonis. 325
Imitation d'Anacréon. 347
Epitaphe de La Fontaine. 348

Fin de la Table.

A Paris, de l'Imprimerie de J.-B. Imbert, rue de la Vieille-Monnaie, n°. 12.

LIVRES

Pour l'instruction et l'amusement de la Jeunesse, qui se trouvent chez le même Libraire.

Abécédaire moral, ou leçons tirées de l'Ecriture sainte, orné de 31 jolies gravures représentant les principaux traits de l'ancien et du nouveau Testament. Prix : 1 fr.

Abécédaire utile, ou Petit Tableau des Arts et Métiers, orné de 26 fig. 75 c.

Abécédaire instructif et amusant, contenant des Fables, des fragmens d'Histoire naturelle etc. orné de 26 fig. 75 c.

Abécédaire Mythologique, ou petits Sujets tirés de l'Histoire des Dieux. 75 c.

Le Nid de Fauvette, ou Abécédaire ornithologique, contenant des Leçons tirées de l'Histoire naturelle des Oiseaux. Prix : 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. enluminé.

Aventures de Robinson, 4 vol. in-18, 12 fig. 4 fr.

Aventures de Télémaque, 4 vol. in-18, 24 fig. 5 fr.

— Les mêmes, 4 vol. in-18, fig. 3 fr.

Bibliothèque (petite) des Enfans, par P. Blanchard, cinquième et jolie édition, 1 vol. in-12, orné de 15 vignettes en taille-douce. 2 f.

Buffon (le) de la Jeunesse, ou Abrégé de l'Histoire des trois règnes de la Nature, rédigé par P. Blanchard, 3e. édit., corrigée et augmentée, 5 vol. in-12. 12 f.

Contes des Fées, par Perrault, ornés de 12 fig., 1 vol. in-18. 1 fr. 25 c.

— Les mêmes, avec fig. enluminées. 1 fr. 50 c.

— Le même ouvrage, avec une fig. seulement. 1 fr.

Découverte (la) de l'Amérique, par Campe; 3 vol. in-12, ornés de 31 fig. et 2 cartes. 6 fr.

Délassemens (les) de l'Enfance, par P. Blanchard, 6 vol. in-18, ornés de 24 jolies fig. 9 fr.

Discours sur l'Histoire universelle de Bossuet, 2 vol. in-12, nouvelle édit. 5 fr.

Dictionnaire portatif de la langue française, par Gattel, édit. de 1803, 2 gros vol. in-8°. 12 fr.

Dictionnaire de la langue françoise, par Richelet, revu et corrigé par Wailly, 2 vol. in-8°., nouv. éd. 10 f.

Elémens de la Grammaire françoise, par Lhomond, revue, corrigée et augmentée, par Charles-Constant Le Tellier, ex-professeur de l'Université, 3e. édition, 1807. 1 fr. 25 c.

Élémens d'Histoire Ancienne des Juifs, des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des

Mèdes et des Perses; abrégés de Flavius Joseph et de M. Rollin. Orné de 32 planches, contenant 62 sujets en taille-douce. 6 fr.

Encyclopédie de la Jeunesse, ou Abrégé de toutes les Sciences, 1 vol. in-12, orné de 30 figures et 2 cartes; quatrième édition, revue, corrigée et augmentée des premières règles de l'Orthographe et d'un Traité d'Arithmétique décimale. 3 fr.

Encyclopédie (petite) des Enfans, ou notions des principales sciences qu'ils doivent étudier; par demandes et par réponses; à l'usage des écoles et pensions, et ornée de huit pl. gravées en taille-douce, 1 vol. in-12. 2 fr. 25 c.

Epitome Historiæ sacræ, ad usum tyronum linguæ latinæ, auctore C.F. Lhomond; nova editio, Caroli Constantis Le Tellier, in Universitate Parisiensi ex-Professore. 1 fr.

Fables de La Fontaine, avec un nouveau commentaire par Coste; troisième et belle édition, ornée de fig. dessinées et gravées en taille-douce, 2 vol. in-12. 8 fr.

Fables d'Esope, 2 v. in-12, pour faire suite à celles de La Fontaine, fig. en taille-douce, dessinées et gravées par les mêmes artistes. 6 fr.

Fablier (le) du premier âge, ou Choix de Fables à la portée des Enfans, orné d'une gravure pour chaque fable, 1 vol. in-12. 2 fr.

Fablier (le) du second âge, ou Choix de Fables à la portée des Adolescens, orné d'une gravure pour chaque fable, 1 vol. in-12. 2 fr.

Géographie élémentaire de C.-C. Le Tellier; seconde édition, revue, corrigée et augmentée par l'Auteur, avec les changemens. 3 f.

Grammaire latine, ou Rudiment de Lhomond, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, par Charles-Constant Le Tellier, ex-professeur à l'Université de Paris, 2e. édition, 1807. 1 fr. 50 c.

Histoire de France, de Le Ragois, continuée jusqu'en 1806; par Le Tellier, ornée de 72 portraits en taille-douce. 4 f.

Historiettes et Conversations à l'usage des enfans qui commencent à lire couramment : deuxième édit., ornée de 22 vig. et d'un frontispice, 1 vol. in-12. 2 fr.

Idylles et Romances de Berquin, ornées de 24 fig. en taille-douce. 1 fr. 50 c.

La Morale enseignée par l'exemple, ou choix d'Anecdotes, Traits historiques, Mots remarquables, et petites Histoires, pour l'instruction et l'amusement de la Jeunesse; orné de 46 sujets gravés, 1 vol. in-12. 2 fr. 50 cent.

La Henriade de Voltaire, avec les notes et variantes, suivie de l'Essai sur la Poésie épique, ornée de 12 pl. gravées en taille douce, nouvelle et belle édition, 1 vol. in-12. 3 fr.

— La même, avec les notes corrigées, à l'usage des écoles et pensions; nouvelle et jolie édition, 1 vol. *in*-12, orné de 10 jolies vignettes et d'un frontispice en taille-douce. 2 fr.

Les Aventures de Télémaque, par Fénélon, corrigées d'après les éditions originales, et ornées de 25 fig.; nouvelle et jolie édition, 2 vol. in-12. 6 fr.

La nouvelle Abeille du Parnasse, *ou* Choix de Poésies françaises, tirées des meilleurs auteurs, in-18, br. 1 fr.

Le Voyageur de la Jeunesse dans les quatre parties du monde; ouvrage élémentaire, rédigé par Pierre Blanchard; deuxième édition, corrigée et augmentée, 6 vol. in-12 de près de 3,000 pages. 18 fr.

L'Homme de Bonne Compagnie, ou l'Art de plaire en société, 1 vol. in-12. 2 fr. 50 c.

Mythologie de la Jeunesse, ouvrage élémentaire par demandes et par réponses, 2 vol. in-12, ornés de 131 fig. retouchées à neuf, sixième édition. 5 fr.

Magasin des Enfans, nouvelle édition, ornée de 18 jolies fig. 4 vol. in-18. 4 fr.

Mythologie élémentaire, à l'usage des écoles et pensions, ornée de seize planches gravées en taille-douce, troisième édition. 2 fr. 50 c.

Nouvelle Géographie des commençans, par demandes et par réponses, à l'usage des écoles et pensions; par C.-C. Le Tellier. 1 vol. in-12, relié en parchemin. 1 fr.

Nouveau (le) Robinson, pour servir à l'amusement et à l'instruction des enfans des deux sexes; ouvrage trad. de l'allemand de Campe, 2 vol. in-12. 4e. et jolie édition, ornée de 32 nouvelles grav. 6 fr.

Nouveau (le) Secrétaire Français, ou modèles de lettres sur toutes sortes de sujets, avec leurs réponses, 1 vol. in-12, troisième édition, revue et corrigée. 1 fr. 25 c.

Nouveaux Ornemens de la Mémoire, ou morceaux choisis dans les plus célèbres poëtes françois; seconde édition, revue et corrigée. 1 vol. in-12. 2 fr. 50 c.

OEuvres complètes de Berquin, 10 vol. in-12, ornés de 193 fig. en taille-douce. 25 fr.

OEuvres (les) complètes de Gessner, 3 vol. in-12, nouvelle et jolie édition, ornée de 32 planches, représentant 48 sujets gravés en taille-douce, dont les dessins et gravures sont neufs et jolis. 8 fr.

On vendra séparément la Mort d'Abel, poëme, suivi

du premier Navigateur, et orné de 8 jolies planches; le tout dessiné et gravé à neuf. 2 fr. 50 c.

Petit Barême décimal, ou méthode simple et facile pour convertir les mesures et poids anciens en nouveaux; 1 vol. in-16. 1 fr.

Plutarque (le) de la Jeunesse, ou Abrégé des vies des plus grands hommes de toutes les nations, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, au nombre de 212, et ornées de leurs portraits en médaillons; 4 gros vol. in-12. 12 fr.

Traité d'Arithmétique décimale comparée à l'ancienne, à l'usage des écoles, 1 vol. in-12. 1 fr. 25 c.

Trésors (les) de l'Histoire et de la Morale, 1 vol. in-12, troisième édition, ornée de 60 fig. 2 fr. 50 c.

Trésor (le) des Enfans, ouvrage classique, divisé en trois part.: la Morale, la Vertu et la Civilité; par P. Blanchard; 6e. édit., ornée de fig. vol. in-12. 2 fr.

Vies des Hommes célèbres de toutes les nations, au nombre de 453; ouvrage élémentaire, faisant suite au *Plutarque de la Jeunesse*, et rédigé par le même auteur, éd. ornée de portraits, 2 vol. *in*-12. 6 fr.

Ouvrages de M. Ducray-Duminil, 56 vol. in-18, prix : 57 fr.

On vend séparément chaque ouvrage.

Alexis, ou la Maisonnette dans les bois, 4 vol. in-18, figures. 3 fr.

Cœlina, ou l'Enfant du Mystère, 6 vol. in-18, ornés de jolies figures. 6 fr.

Contes (les) de Famille, 6 vol. in-18, fig. 6 fr.

Codicile sentimental, 2 vol. in-18, fig. 1 fr. 50 c.

Contes Moraux de ma Grand'Tante, 2 vol. 2 fr.

Déjeuners Champêtres de mon Cher Oncle, 2 vol. 2 fr.

Les Cinquante Francs de Jeannette, 2 v. in-18, fig. 2 fr.

Les Petits Orphelins du Hameau, 4 v. in-18, fig. 4 fr.

Lolotte et Fanfan, 4 vol. in-18, fig. 3 fr.

Les Soirées de la Chaumière, ou les Leçons du vieux Père, 8 vol. in-18, jolie édition. 8 fr.

Les Journées au Village, ou Tableau d'une bonne famille, 8 vol. in-18, ornés de 72 fig. 12 fr.

Le Petit Jacques et Georgette, 4 vol. in-12, fig. 4 fr.

— Le même, 4 vol. in-18, fig. 3 fr.

Veillées de ma Grand'Mère, 2 vol. 2 fr.

Victor ou l'Enfant de la Forêt, 4 v. in-12, fig. 6 fr.

— Le même, 4 vol. in-18, fig. 4 fr.

Paul, ou la Ferme abandonnée, 4 v. in-18, fig. 4 fr.